

MAURICE JEAN

MES AMIS FACEBOOK

UNE ENQUÊTE D'HENRI PATENAUDE



LA PLUME NOIR

Table des matières

Paris, 24 avril 1904	5
1	6
2	12
3	16
4	19
5	23
6	31
7	36
8	42
9	47
10	52
11	59
12	68
13	73
14	81
15	86
16	93
17	103
18	111
19	119
20	127
21	134
22	139
23	147
24	151
25	159
26	167
27	174
28	183
29	191
30	194
31	195
32	199
33	204
34	212
35	215
36	220
37	226

Mes amis Facebook

Une enquête d'Henri Patenaude

MAURICE JEAN



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Jean, Maurice, 1960-, auteur

Mes amis Facebook / Maurice Jean.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-50-7 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-51-4 (EPUB)

ISBN 978-2-924849-52-1 (PDF)

I. Titre.

PS8619.E242M47 2018 C843'.6 C2018-942372-2

PS9619.E242M47 2018 C2018-942373-0

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Photo couvert avant : Shawn Foster

Conception de la couverture : M.L. Lego

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Maurice Jean, 2019

Dépôt légal – 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.
Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, janvier 2019

Paris, 24 avril 1904

Le silence qui caractérisait habituellement la rue du Helder à la tombée du jour fut interrompu par le bruit des sabots d'un cheval sur le pavé. Une carriole arrivait en provenance du boulevard Haussmann. Dès qu'elle s'arrêta, un homme en descendit. Il prit le temps de s'assurer qu'il n'était pas suivi.

En ouvrant la porte de son appartement, Félix remarqua immédiatement la présence d'un visiteur. Il n'était pas étonné de le voir là, assis dans le fauteuil Louis XIV près de la fenêtre, en train de fumer un cigare. L'arôme perçu dans le corridor avait atténué toute surprise. Cet homme, un ami de longue date de la famille, était l'une des seules personnes au monde au fait du rôle qu'il jouait au sein de l'échiquier politique national.

Après qu'il l'eut accueilli avec une accolade, son visiteur lui tendit une enveloppe marquée du sceau impérial. Félix l'examina quelques secondes, comme s'il tentait d'en deviner le contenu, puis l'ouvrit en utilisant le coupe-papier en or serti de diamants qui se trouvait sur la table du salon.

« Vous trouverez ci-joint un billet pour le paquebot La Lorraine qui partira dans quatre jours de Saint-Nazaire à destination de New York. Rendu en Amérique, vous prendrez le train vers Montréal. De nombreuses malles contenant vos effets personnels et les biens dont vous aurez la responsabilité seront livrées directement au quai d'embarquement. Vous recevrez en temps et lieu des instructions concernant vos actions futures. »

Félix posa le billet du paquebot et celui du train sur la table, puis relut la lettre deux fois, afin de mémoriser l'horaire du train et l'adresse de sa future résidence montréalaise. Ensuite, il jeta la lettre dans le foyer, puis la regarda se consumer.

Il se servit un verre de cognac et en offrit un à son visiteur. Les deux hommes restèrent assis face à face pendant près d'une heure sans échanger le moindre mot, puis le visiteur se leva et donna une longue accolade à son hôte.

—Bonne chance, mon ami, murmura-t-il.

Montréal, 1^{er} février 2011

Anaïs tendit l'oreille, persuadée d'avoir entendu un bruit à la fois sourd et étouffé, semblable à celui que fait une boule de billard tombant sur un tapis. Elle regarda l'heure dans le coin inférieur droit de son ordinateur portable; minuit trente. Elle se remit à lire le document affiché à l'écran, puis s'arrêta de nouveau. Le bruit se fit entendre une nouvelle fois. Elle resta immobile, retenant sa respiration pour garder la pièce dans le silence absolu, espérant que celui-ci se reproduise pour parvenir à en déterminer la provenance.

Trente secondes plus tard, elle réentendit le bruit, aussitôt suivi d'un autre beaucoup plus faible. Elle regarda vers la porte. Bien que son appartement était minuscule, le trajet entre le coin de sa chambre qui lui servait de bureau et la porte d'entrée était périlleux, du fait que le plancher était jonché de boîtes, de livres, de documents, de disques compacts et de vêtements. Seul un sentier lui permettait de se rendre à la cuisine et de là, elle pouvait accéder à la porte d'entrée. Le fouillis dans lequel se trouvait son appartement reflétait parfaitement son mode de vie : elle travaillait près de seize heures par jour, en dormait cinq ou six, et occupait le reste du temps à se nourrir. Parfois, elle réussissait à trouver quelques heures pour sortir avec son copain.

—J'arrive ! cria-t-elle lorsqu'elle réentendit cogner à la porte.

Réalisant que les voisins dormaient probablement, elle haussa les épaules en se disant que le mal était déjà fait. Elle regarda par le judas et vit une femme d'environ quarante ans emmitouflée dans un immense manteau Kanuk. Elle portait encore ses grosses mitaines, ce qui expliquait le bruit étouffé des cognements. Anaïs fouilla rapidement dans sa mémoire, mais cette personne lui était inconnue.

—Que voulez-vous ? demanda-t-elle en prenant soin, cette fois, de ne pas déranger les voisins.

—Je dois vous remettre une lettre, mademoiselle Hervieux. Pouvez-vous ouvrir la porte ?

Cette personne connaissait son nom de famille, ce qui était assez étrange, car l'appartement était au nom de Jolyane Groulx et elle ne recevait aucun courrier à cette adresse. En fait, personne ne savait

qu'elle habitait ce lieu... Alors, que faisait là cette femme au milieu de la nuit ?

—Laissez-la par terre et je la ramasserai plus tard.

—Désolée, je dois vous la remettre en mains propres. Si vous n'ouvrez pas, je vais simplement attendre que vous sortiez.

—Mais, j'y pense... Comment êtes-vous entrée dans l'immeuble ? La porte d'entrée est barrée et vous auriez dû utiliser l'interphone.

—Je sais, j'ai dû attendre trois heures dehors avant que quelqu'un entre dans votre immeuble et que je m'y glisse.

—Et pourquoi n'avez-vous pas utilisé l'interphone ?

—Parce que vous ne m'auriez pas laissé entrer et que je dois vous remettre une lettre en mains propres avant demain midi.

Anaïs sourit. Elle savait fort bien que la femme avait raison. Elle regarda par la fenêtre et vit que la neige qui avait débuté au milieu de l'après-midi continuait à tomber, et que maintenant, elle était accompagnée d'un vent violent. Elle décida finalement d'ouvrir.

La femme sortit une lettre d'un sac de cuir qu'elle portait en bandoulière, puis la remit à Anaïs qui aurait bien aimé lui poser des questions. Sauf qu'une fois sa mission accomplie, l'huissière tourna les talons pour prendre la direction de la sortie sans prononcer la moindre syllabe.

« Plus bête que ça, tu meurs ! » se dit Anaïs en refermant la porte. Elle examina l'enveloppe, à la recherche d'une information quant au destinataire, mais après avoir tourné l'enveloppe plusieurs fois, elle se rendit vite compte qu'à l'exception de son nom, aucune autre information n'y figurait. Puis son regard resta figé sur cette écriture qu'elle ne reconnaissait pas ainsi que sur le nom écrit sur l'enveloppe : Mlle Anaïs Florence Hervieux.

« Anaïs ! Anaïs Florence, reviens ici immédiatement ! Tu ne peux pas partir ainsi au milieu de la nuit. Nous allons nous asseoir et discuter. »

C'était la dernière phrase qu'il lui avait dite au moment où elle avait quitté le manoir. Cette scène qui s'était déroulée dix-sept ans auparavant, elle croyait l'avoir oubliée et pourtant, chacun des mots échangés au cours de cette soirée lui revenait à l'esprit. Hector Langevin était un vieil homme autoritaire qui ne connaissait pas le sens du mot dialogue, tandis qu'Anaïs Hervieux était alors une adolescente

cherchant des réponses aux nombreuses questions qui hantaient son esprit.

Hector Langevin était la seule personne au monde qui savait qu'Anaïs Florence était son vrai nom. Elle avait toutefois la certitude que cette lettre n'était pas de lui, du fait qu'elle ne reconnaissait pas son écriture en pattes de mouche qui penchait vers la gauche. Après une courte hésitation, elle ouvrit l'enveloppe et en sortit une feuille.

Mademoiselle Anaïs Florence Hervieux,

Vous êtes convoquée à la lecture du testament de monsieur Hector Langevin. Cette lecture aura lieu le 2 février 2011 à 14 heures à l'étude de maître Francœur...

La jeune femme remit la lettre dans l'enveloppe qu'elle déposa sur le coin de la table. Étrangement, elle ne s'attendait pas à apprendre la mort de son grand-oncle par l'entremise d'une lettre d'un notaire remise par une huissière. Elle n'avait aucune idée quant à la manière dont elle aurait dû apprendre cette nouvelle, mais l'idée de la lettre ne lui était pas venue à l'esprit.

Bien qu'Hector Langevin ait représenté sa seule famille pendant dix ans, elle ne l'avait pas revu depuis la nuit où elle avait décidé de voler de ses propres ailes. Depuis, elle n'avait même pas essayé de le contacter.

«Durant toutes ses années, il n'a jamais tenté de rétablir les ponts et maintenant, il voudrait que j'assiste à la lecture de son testament ! Qu'il aille au diable ! » marmonna-t-elle en prenant l'enveloppe qu'elle chiffonna avant de la lancer dans un coin de la pièce.

De retour à son ordinateur, elle mit de côté le texte qu'elle lisait et tapa sur Google : Hector Langevin.

Le seul Hector Langevin qui existait sur la Toile était l'un des Pères de la Confédération. Aucun article sur celui qui était récemment décédé. « Comment une personne aussi riche que lui peut-elle mourir sans qu'on en parle sur internet ? » Elle continua sa recherche, puis ferma son portable lorsqu'elle finit par réaliser qu'elle ne trouverait aucune trace du décès de son grand-oncle.

Après une courte nuit de sommeil, Anaïs se réveilla abruptement. Le tintamarre des voitures qui tentaient à coups de klaxon d'indiquer à la déneigeuse qu'elle leur bloquait le chemin était devenu trop intense. Selon le réveil, il était maintenant 6h24. Anaïs était frustrée, elle qui venait de se faire voler plusieurs précieuses minutes de sommeil.

Un bref regard sur l'origine de ce vacarme matinale lui confirma que la tempête ne s'était pas reposée au cours de la nuit... Au contraire, elle avait enseveli toute la ville. «Des milliers de personnes seront en retard ce matin, se dit-elle. Comme la majorité de mon travail peut être fait à partir de mon ordinateur, rien ne me fera mettre le nez dehors».

Malgré sa décision de rester bien au chaud à la maison, elle se rendit rapidement compte qu'elle n'aurait probablement pas le choix d'aller braver le mauvais temps, ayant épuisé sa réserve de café au cours de la nuit précédente. Il lui restait bien du thé et un peu de Coca-Cola, mais il lui fallait quelque chose de plus fort en caféine. Après plusieurs minutes de recherche, elle trouva finalement une canette de Red Bull qui traînait dans le fond d'une armoire. Ce n'était pas le petit déjeuner idéal, mais cela représentait une alternative. La notion de repas équilibré ne faisait pas partie de son quotidien. Elle mangeait quand elle en trouvait le temps et se nourrissait de ce qui restait de sa dernière visite à l'épicerie. Elle se décrivait comme étant grande et mince, mais les rares personnes qui la connaissaient lui disaient qu'elle était maigre... trop maigre, en fait. Toutefois, peu de choses la dérangeaient et l'opinion des autres représentait le cadet de ses soucis.

Une fois devant son ordinateur, elle vit qu'elle avait déjà reçu une dizaine de messages, dont la plupart provenaient de Kevin Lusignan, patron de Communications Lusignan, société qui l'employait comme pigiste afin de traduire des communiqués en espagnol. Les autres messages provenaient de différentes compagnies qui l'employaient elles aussi comme traductrice et qui s'inquiétaient du retard de plusieurs documents.

«Qu'ils prennent leur mal en patience! J'ai seulement deux mains et un seul ordinateur; je ne peux pas produire plus vite», maugréa-t-elle en lisant les courriels.

Elle avait promis des dates de livraison impossibles à rencontrer, sachant que c'était l'unique moyen d'obtenir les contrats. Comme elle était probablement la traductrice avec les honoraires les plus bas

de la métropole, ses clients souhaitant optimiser leurs profits acceptaient de la payer en argent comptant. Sa situation professionnelle était aussi précaire que sa situation financière, mais cela ne semblait guère la déranger.

« C'est vraiment mauvais ! lâcha-t-elle en prenant une gorgée de la boisson énergisante. Comment peuvent-ils faire des profits qui se chiffrent à des millions de dollars avec cette cochonnerie ? »

Malgré le haut de cœur qui accompagnait chaque gorgée, elle continua son travail. Elle estimait qu'elle aurait besoin d'une cinquantaine d'heures juste pour compléter ce qu'elle avait promis pour la veille et une trentaine de plus pour ce qui aurait dû être fait le jour même.

« Tiens, tiens... une demande de soumission pour la conception d'une affiche publicitaire. Je pensais qu'on avait oublié que c'était ma spécialité ! » Elle parvenait à gagner sa vie en traduisant des textes français et anglais vers l'espagnol, mais elle avait une formation universitaire en arts. Plusieurs années auparavant, elle pensait pouvoir vivre de ses talents d'artiste en vendant ses toiles dans les grandes galeries du monde, mais ce rêve, comme tous les autres, s'était effondré face aux aléas de la vie. Aujourd'hui, à trente-trois ans, ses talents artistiques servaient de temps à autre à produire une affiche pour un événement divers ou encore, à dessiner une couverture de livre. Elle avait aussi produit quelques pochettes de disques, mais l'augmentation des ventes de musique en ligne avait signifié la fin de ce segment de marché.

Elle s'était lancée dans le travail dès le lever, non seulement parce qu'elle était débordée, mais aussi, pour éviter de penser à cette lettre reçue la veille. Elle avait pris la décision de ne pas se présenter à la lecture du testament de son grand-oncle et tentait de respecter cette décision. Or, elle regardait l'heure beaucoup trop souvent pour quelqu'un qui désirait manquer un rendez-vous.

« Et puis merde ! lança-t-elle. Je n'ai rien à perdre. »

Elle se rendit rapidement dans la salle de bain et se regarda dans le miroir. Elle but la dernière gorgée de sa boisson énergétique et entreprit d'arranger un peu sa longue tignasse blonde.

« Peine perdue, il n'y a rien à faire ce matin, c'est un vrai nid-d'oiseau ! Il faudrait que je trouve le temps d'aller chez la coiffeuse ! » C'était la dixième fois qu'elle se passait ce commentaire au cours des

deux derniers mois.

Elle enfila son manteau et sa grosse tuque verte, enroula son foulard de laine blanche autour du cou, puis ramassa l'enveloppe qu'elle avait transformée en boule la veille et la glissa dans sa poche avant de quitter son appartement.

Montréal, 2 février 2011

La tempête était terminée, mais la situation était loin d'être revenue à la normale dans les rues de Montréal. Dans une ville où l'annonce d'une tempête de neige suffit à provoquer des bouchons de circulation, une chute de neige de trente centimètres accompagnée de vents violents fige sur place plusieurs milliers d'automobiles et de camions, ce qui rend pratiquement impossible tout déplacement. Le seul moyen de transport fonctionnel de la métropole était le métro... si on arrivait à atteindre une station.

Anaïs réussit la première étape de son périple : atteindre la station Beaubien. Pour y arriver, elle avait dû marcher plus d'une heure et contourner plusieurs bancs de neige et voitures abandonnées. Par beau temps, ce parcours lui prenait tout au plus dix minutes. Normalement, elle aurait été frustrée de perdre autant de temps, mais aujourd'hui, cette situation ne lui avait pas déplu. Toute sa concentration fut requise pour se faufiler de manière sécuritaire entre les véhicules, ce qui avait empêché les souvenirs profondément enfouis au fond de sa mémoire qu'avait réveillés la lettre reçue la veille, de venir la troubler. Maintenant qu'elle était assise dans le métro, elle savait qu'elle devrait les affronter.

Elle se trouvait dans une chambre blanche, entourée de médecins et d'infirmières. Ceux-ci semblaient tout heureux de voir qu'elle ouvrait les yeux. Elle n'avait que sept ans, mais réalisait pleinement qu'elle revenait de loin. Elle sentait à peine ses membres. Elle avait essayé de parler, mais n'avait pas trouvé la force d'ouvrir la bouche. Ses yeux ouverts se lancèrent à la recherche des deux seules personnes qu'elle voulait voir : son père et sa mère. Mais ils n'étaient pas là. Ils l'avaient abandonnée.

Quelques jours ou semaines plus tard, elle ne s'en souvenait plus, elle fit la rencontre d'Hector Langevin, un homme assez âgé, du moins plus que son père. Il avait les cheveux gris et portait la barbe.

Elle ne l'avait jamais vu auparavant et ce nom lui était inconnu. Le médecin venait de lui apprendre que ses parents étaient décédés lors de l'accident d'automobile qui l'avait plongée dans un profond coma qui s'était étalé sur une durée de plus de trois mois, avant de lui signifier qu'elle irait vivre avec ce monsieur, conformément à la volonté de ses parents.

« Je ne veux pas aller chez lui, je veux retourner chez moi, avec mon père et ma mère ! » de hurler Anaïs en éclatant en sanglots.

À partir de ce moment, elle avait gardé le silence pendant plusieurs mois, ne laissant échapper qu'un cri de douleur de temps en temps.

L'éternuement de l'homme assis à ses côtés ramena Anaïs à la réalité. Elle regarda autour d'elle, comme pour s'assurer que personne n'avait entendu le cri issu de son souvenir.

Elle se trouvait dans une chambre blanche, entourée de médecins et d'infirmières. Ceux-ci semblaient tout heureux de voir qu'elle ouvrait les yeux. Elle n'avait que huit ans, mais savait qu'elle était à l'hôpital. Elle était encore vivante.

Elle avait été admise à l'hôpital deux jours auparavant, à la suite d'atroces maux de ventre. Elle avait bien tenté de cacher son mal, croyant que celui-ci lui permettrait de rejoindre ses parents. « J'ai mal au ventre, trop mal. Je vais mourir ! » Ce furent-là les premiers mots qu'elle prononça, après un mutisme de près d'un an. Assis près du lit, Hector Langevin affichait un air soulagé pour la première fois depuis que la fillette vivait chez lui.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, une ambulance transporta cette denière à l'hôpital Sainte-Justine, où on l'opéra d'urgence pour une péritonite. Ce jour-là, sans qu'elle ne sache pourquoi, elle avait décidé de s'accrocher à la vie et d'accepter le fait que la seule famille qui lui restait se limitait à son grand-oncle, Hector Langevin.

Le métro arriva à la station où elle devait prendre un autre train pour se rendre à destination. Comme à l'habitude, les escaliers roulants étaient en réparation et les escaliers étaient bondés d'usagers qui les gravissaient, une marche à la fois. En regardant son *iPhone*, elle réalisa qu'elle ne pourrait arriver à l'heure.

Elle se trouvait dans une chambre blanche et savait qu'elle était à l'hôpital. Alors âgée de quatorze ans, son corps souffrait de partout. Un soluté était relié à son bras gauche, tandis que son bras droit et sa jambe gauche étaient plâtrés. Assis sur une chaise, son grand-oncle lisait le journal, sans s'être aperçu qu'elle venait d'ouvrir les yeux.

Elle se rappelait très bien de l'accident. Elle faisait de la mobylette et avait croisé une voiture de police. Ne portant pas de casque et voulant éviter de se faire arrêter, elle s'était enfuie en descendant à toute vitesse le chemin Côte-des-Neiges avant de perdre le contrôle. C'est là que la roue avant de sa mobylette se brisa dans un nid-de-poule. S'ensuivit une collision avec une voiture...

Anaïs sortit de sa poche la lettre froissée. Pour la première fois depuis très longtemps, elle s'ennuyait de son grand-oncle. Malgré tout ce qu'elle avait fait lorsqu'elle vivait avec lui, Hector Langevin ne l'avait jamais grondée. Il aurait pu lui faire la morale, après l'accident, mais à la place, il s'était contenté de lui racheter une mobylette dès son retour à la maison en lui disant simplement de faire attention et de porter un casque.

Dix-sept ans s'étaient écoulés sans qu'elle reçoive la moindre nouvelle de son oncle. Depuis son départ du manoir, jamais il n'avait tenté de la joindre. C'est ce qu'Anaïs se répétait depuis la veille, même si elle savait que ce n'était pas la vérité.

Partie du manoir depuis deux mois, Anaïs s'était vite rendu compte que la *vraie* vie était plus difficile qu'elle le pensait. Une

amie avait du inventer une histoire abracadabrante pour expliquer à ses parents pourquoi elle devait l'héberger. Cela avait duré environ trois semaines. Entretemps, la jeune femme fut contrainte de vider son compte bancaire et de se débrouiller avec une somme de mille deux cent trente-huit dollars.

Après avoir loué un minuscule appartement et payé trois mois de loyer à l'avance, se retrouvant pratiquement sans le sou, elle avait commencé à travailler à mi-temps dans un restaurant McDonald's. Elle y travaillait depuis quelques semaines lorsqu'elle fut convoquée dans le bureau du gérant.

—Bonjour, Anaïs. On m'a remis une enveloppe pour toi.

Anaïs saisit l'enveloppe sur laquelle elle reconnut sans mal l'écriture caractéristique de son expéditeur. Elle y trouva un chèque d'un montant de cinquante mille dollars ainsi qu'un court message : « Pour que tu sois en sécurité ». Sans aucune hésitation, elle le déchira en plusieurs morceaux.

—Vous lui direz que je ne suis pas à vendre ! lança-t-elle à son supérieur, visiblement insultée.

Si elle ignorait comment son grand-oncle avait réussi à la retrouver, elle savait toutefois ce qui lui restait à faire. Elle remit sa démission la journée même et avisa son propriétaire qu'elle devait quitter son appartement, car elle n'avait pas d'argent pour payer le loyer.

En épluchant le journal, elle trouva une personne qui cherchait une colocataire. Elle perdit ainsi la tranquillité que lui procurait son appartement, mais c'était le prix à payer pour ne pas être à la rue. Quelques jours plus tard, elle dénicha un emploi dans une boutique de vêtements.

Ses revenus étaient limités et ses dépenses réduites au minimum, mais la simplicité volontaire lui avait finalement procuré l'indépendance qu'elle désirait.

Thomas

Un message texte venait d'apparaître sur son *iPhone*.

« *t où ?* »

C'était Thomas. Celui-ci ayant tendance à commencer ses journées lorsque le soleil était déjà haut dans le ciel, Anaïs était surprise de recevoir si tôt de ses nouvelles.

« *en bus* », répondit-elle.

« *travail ?* »

Elle hésita. Sa vie privée était un jardin secret et bien qu'elle connaissait Thomas depuis assez longtemps, ce dernier ne savait absolument rien de sa vie et elle n'avait pas envie de commencer à la partager ce jour-là.

« *travail* »

« *gros contrat pour sortir en pleine tempête* »

« *rien d'important, mais il faut bien vivre. je te vois chez toi vers 5h* »

« *pas là avant 7h* »

« *je t'appelle ce soir. bisous* »

Anaïs profita de l'occasion pour regarder si elle avait reçu des courriels et vit qu'à l'exception de trois clients, qui comme à l'habitude, exprimaient une certaine impatience face aux délais de remise des travaux, personne ne s'intéressait à elle.

Elle ferma donc son *iPhone*.

Sa relation avec Thomas résultait d'une série de coïncidences plus ou moins heureuses. Leur première rencontre avait d'ailleurs été assez brutale. Thomas, qui lisait un message sur son cellulaire, entra en collision avec elle alors qu'elle répondait à un courriel en même temps qu'elle marchait sur le trottoir. Le choc avait été plus grand pour Anaïs, qui s'était retrouvée au sol.

—Innocent ! Trop crétin pour regarder où tu mets les pieds !

s'était-elle exclamée avant même que le jeune homme ne puisse dire un mot.

Il l'avait regardée, puis avait jugé plus sage de continuer sa route.

Leur deuxième rencontre fut encore plus désagréable que la première. Anaïs attendait l'autobus lorsqu'une voiture passa dans une flaque d'eau avant de l'éclabousser de la tête aux pieds. Elle aurait juré que le chauffeur était la même personne qui l'avait bousculée à la sortie du métro quelques jours auparavant. Thomas avait toujours nié s'être trouvé au volant de cette grosse voiture grise, lui qui possédait une vieille Honda Civic rouge. Mais Anaïs n'en démordit jamais et demeurait convaincue que Thomas était le chauffeur. Elle lui avait dit qu'elle ne changerait jamais d'idée, à moins qu'il ne lui présente un frère jumeau identique.

Plusieurs jours plus tard, Anaïs se trouvait au café Le Chat de l'Artiste avec des amis. C'était probablement le seul endroit qu'elle fréquentait à Montréal. Soudain, elle avait vu arriver Thomas sur la scène, en compagnie d'un groupe dont il était le chanteur. Le groupe avait interprété plusieurs pièces bien accueillies par le public. Thomas avait remercié l'audience et présenté la prochaine chanson.

Anaïs s'était surprise à écouter les paroles. Il y était question d'une inconnue rencontrée lors d'un face à face près du métro, une inconnue qui lui avait jeté un regard qu'il n'oublierait jamais. Troublée, la jeune femme avait quitté le café. Jamais elle n'avait discuté de cette histoire avec Thomas, se disant que ce soir-là, il ne l'avait probablement pas vue.

Trois semaines plus tard, alors qu'elle était assise dans le métro et lisait *De l'amour et autres démons*, un roman de son auteur favori, quelqu'un était venu s'asseoir près d'elle.

—Bonjour, je m'appelle Thomas et je voudrais m'excuser de t'avoir blessée, l'autre jour.

Prise de court, Anaïs s'était mise à rire et avait admis qu'elle était plus fâchée que blessée. Vingt minutes plus tard, Thomas quitta le métro avec le numéro de cellulaire d'Anaïs.

Elle aimait bien Thomas, mais le connaissait peu. Elle ne voulait pas l'interroger sur son passé ou ses activités, de peur qu'il la questionne à son tour. Thomas savait qu'elle gagnait sa vie comme traductrice et elle savait qu'il gagnait la sienne en faisant la tournée des bars du Québec. Il partait régulièrement en tournée et elle ne cherchait plus à connaître sa destination depuis le jour où disant être à Drummondville, elle l'avait aperçu à Montréal. Elle ne lui avait jamais parlé de cet épisode, histoire d'éviter toute discussion à charge émotive. Il menait sa vie comme bon lui semblait et elle s'efforçait de faire de même. « En évitant les questions, on évite les mensonges », se disait-elle.

Au cours des dernières semaines, Anaïs en était venue à la conclusion que la popularité du groupe de Thomas devait être en baisse, car celui-ci était plus disponible que par le passé. Ce qui n'était pas le cas pour elle, qui avait plus de travail qu'elle pouvait en faire. Cette situation aurait mis en péril la majorité des couples, mais elle n'était pas inquiète; le leur fonctionnait très bien, même s'ils ne se voyaient que deux ou trois fois par semaine.

Trouvant cette relation étrange, ses amis lui demandaient souvent si elle envisageait de vivre avec lui, mais cette idée n'avait jamais été abordée, chacun trouvant que la situation actuelle répondait à ses besoins. Et cela correspondait parfaitement à ce qu'Anaïs recherchait.

Lecture du testament

Anaïs arriva finalement à l'adresse indiquée sur la lettre reçue des mains de l'huissière quelques heures auparavant. Après avoir attendu l'autobus de la ligne 37 une dizaine de minutes, devant l'évidence qu'il ne passerait jamais, elle avait décidé de faire le trajet à pied, ce qui lui prit une vingtaine de minutes. Fidèle à son habitude, elle était en retard, mais cette fois, la faute ne relevait pas d'elle ; du moins, pas directement. Elle aurait peut-être pris la peine d'aviser le notaire de son retard si un numéro de téléphone avait figuré sur la lettre.

En regardant l'immeuble où résidait le notaire, elle fut surprise. Elle se rappelait que son grand-oncle qui était entouré de richesses avait pour habitude de travailler avec des avocats installés au dernier étage des gratte-ciels qui défigurent Montréal. Et là, elle se trouvait devant le bureau de maître Francœur, situé au sous-sol d'un triplex en plein cœur de Verdun.

«Vraiment étrange ! se dit-elle. Sûrement que mon grand-oncle a fait faillite et qu'il n'a plus d'argent. Ça expliquerait pourquoi il n'a jamais essayé de me retrouver... Probablement que cette situation le rendait mal à l'aise.»

Elle consulta encore une fois son cellulaire, pour constater qu'elle était en retard d'environ trente-cinq minutes. Elle sonna à la porte, et une femme dans la quarantaine lui ouvrit. Elle semblait avoir reçu comme mission de rester près de la porte et de l'attendre.

—Mademoiselle Hervieux ? On vous attendait, la convocation indiquait que la réunion était à 14h00 !

—Je sais... Je suis désolée du retard, mais la circulation à Montréal est impossible ! répondit Anaïs en balayant les lieux du regard.

Étrangement, elle trouvait que si la façade extérieure laissait croire que l'immeuble abritait un bureau miteux, il n'en était rien. Le mobilier était de première qualité et au goût du jour, de même que l'éclairage était suffisant pour un bureau installé dans un sous-sol. Rien de comparable, toutefois, avec les bureaux luxueux que fréquentait son grand-oncle.

Après avoir enlevé l'attirail qu'elle avait revêtu pour affronter la tempête, elle suivit la femme dans la salle attenante au bureau du notaire. Elle y aperçut un homme, probablement maître Francœur, assis à la grande table qui à elle seule meublait toute la pièce. Il lisait un document et l'arrivée des deux femmes ne semblait guère le déranger.

—Monsieur Grégoire? Madame Hervieux est arrivée. Nous pouvons commencer.

Anaïs était déconcertée. Qui était ce monsieur Grégoire et où se trouvait maître Francœur? L'expression sur son visage indiquait clairement qu'elle ne comprenait rien à la situation.

—Oups... j'ai oublié de me présenter, dit la femme qui l'avait accueillie. Je suis maître Judith Francœur et voici monsieur Grégoire, un ami de votre grand-oncle et administrateur à l'hôpital pour enfants de Montréal.

—Je suis désolée, bégaya Anaïs.

Cette dernière hésitait à lui dire qu'elle l'avait prise pour la secrétaire du notaire. «Je pensais que maître Francœur était un homme et qu'il était beaucoup plus vieux. Je ne voyais pas mon grand-oncle travailler avec une jeune personne, lui qui considérait que tous ceux qui n'avaient pas la moitié de son âge étaient immatures... Je l'imaginais encore moins avec une femme; je lui trouvais un petit côté mysogyne».

—Vous avez partiellement raison, reprit maître Francœur comme si elle avait deviné les pensées de son interlocutrice. Au cours des trois ou quatre dernières années, le notaire de votre grand-oncle était mon père. Toutefois, un problème cardiaque l'a forcé à prendre sa retraite il y a quelques semaines à peine. J'ai donc pris la relève, ce qui fait que je suis devenue la notaire de votre grand-oncle, même je ne l'ai jamais rencontré.

Anaïs hocha la tête pour signifier qu'elle comprenait. Mais si la notaire l'avait moindrement connu, elle aurait immédiatement su qu'elle ne comprenait pas et qu'elle trouvait étrange qu'Hector Langevin, qui devait très certainement contrôler tout ce qui l'entourait, n'avait même pas pris le temps de rencontrer sa nouvelle notaire. «Il avait peut-être changé au cours des dix-sept dernières années!» se dit-elle finalement.

Après avoir salué monsieur Grégoire, elle s'assit à la table, puis maître Francœur se joignit à eux.

—Maintenant que tout le monde est présent, je peux commencer la lecture du testament de monsieur Langevin.

Anaïs était étonnée de voir qu'il n'y avait que deux personnes présentes. Elle avait toujours pensé que son grand-oncle avait de la parenté, bien qu'elle ne l'eût jamais entendu parler d'un frère ou d'une sœur. Il semblait donc qu'elle était sa seule parente.

«Ceci est mon testament. Moi, Hector Langevin, je lègue ma demeure ainsi que l'ensemble des biens qui s'y trouvent et qui ne font pas l'objet d'un legs particulier à l'intérieur de ce testament à l'hôpital pour enfants de Montréal. L'hôpital et monsieur Serge Grégoire sauront utiliser à bon escient cette majestueuse résidence...»

Anaïs n'était pas vraiment surprise de voir la maison léguée à un organisme. Elle avait dit plusieurs fois à son oncle qu'elle ne voudrait jamais du manoir, qu'elle trouvait trop austère.

«... Ainsi qu'une somme de cinq millions de dollars qui permettra de modifier le bâtiment pour le rendre approprié à sa nouvelle vocation.»

«Pour que le cœur de l'homme se porte bien, je lègue deux millions de dollars à l'institut Karl Johnston, spécialisé dans la recherche sur les maladies mentales, et la même somme à l'institut de cardiologie de Montréal».

Anaïs était ébahie par l'ampleur des dons effectués par son oncle. Elle ne pensait pas qu'il était si riche. En fait, elle n'avait jamais imaginé à combien pouvait s'élever sa fortune.

«Je lègue à la Bibliothèque Nationale l'ensemble des livres contenus dans la grande bibliothèque.»

Anaïs se rappelait très bien de cette immense pièce. Enfant, elle disait qu'il y avait un million de livres dans la bibliothèque. Toutefois, elle ne se rappelait pas en avoir lu un seul.

«Je lègue au Grand Musée de Montréal la totalité des objets se trouvant dans la salle d'exposition, c'est-à-dire les figurines en jade et en ivoire, les bijoux, et l'ensemble des tableaux.»

—L'inventaire a été complété hier après-midi, ajouta maître Francœur en levant les yeux du document qu'elle lisait.

Anaïs ferma les yeux. Elle se revoyait assise sur le tapis de cette salle... elle jouait avec les figurines et les bijoux, dont un œuf orné de pierres précieuses. L'ayant surprise, son grand-oncle lui avait expliqué qu'il ne fallait pas jouer avec ces objets, car ils étaient précieux.

Plusieurs années plus tard, lors d'un cours à l'université, elle avait compris que chacune des figurines finement sculptées pouvait valoir plusieurs milliers de dollars. Quant à l'œuf, elle était persuadée qu'il s'agissait de l'*Oeuf avec un ange dans un chariot* de Fabergé. Bien qu'elle n'avait pas vu l'œuf de son grand-oncle depuis six ans, elle l'avait reconnu dès qu'elle l'avait aperçu sur l'écran de l'auditorium.

Certes, elle aurait bien voulu mettre la main sur cet œuf ou quelques figurines, mais elle savait fort bien qu'elle n'avait pas de place pour les ranger. Quand même, pour la première fois depuis le début de la lecture du testament, elle ressentait un pincement au cœur.

«Je lègue à ma petite-nièce Anaïs le bien le plus précieux que je possède, celui pour lequel j'ai investi une partie importante de ma vie : mes amis. Ceux-ci sauront la guider vers la vérité et la paix intérieure».

Anaïs écoutait, mais ne comprenait pas. Son grand-oncle l'avait convoquée à la lecture de son testament pour lui léguer ses amis ! Elle ne s'attendait pas à recevoir le manoir ou les œuvres d'art, mais tout au moins un montant substantiel qui lui aurait peut-être permis d'acheter un condominium ou du moins, un nouvel ordinateur. Rien, pas même un dollar. À l'époque où elle était partie, elle haïssait son oncle, jusqu'à ce qu'elle finisse par l'oublier complètement. À présent, elle le trouvait carrément méchant !

Lorsqu'elle entendit maître Francœur annoncer que la lecture du testament était terminée, elle ne bougeait toujours pas. Du coin de l'œil, elle vit monsieur Grégoire se lever et remercier la notaire avant de quitter la pièce. Croyant ensuite que maître Francœur semblait se diriger vers elle, elle leva les yeux qui avaient laissé couler quelques larmes.

Incompréhension

Anaïs était d'humeur massacrant. Assise dans le métro, elle mit ses écouteurs pour s'isoler complètement du monde qui l'entourait. Ce qu'elle aurait désiré le plus, à ce moment-là, se résumait à pouvoir entrer en communication avec Hector Langevin, l'homme qui venait de chambarder sa vie, pour lui dire sa façon de penser.

Avant cet épisode, elle parvenait à vivre en se posant un minimum de questions. Elle travaillait, sortait de temps à autre et trouvait même un peu de temps pour rêver. C'était peu, mais elle n'en demandait pas plus. Mais en ce moment, des centaines de souvenirs l'assaillaient, des bons et des moins bons qu'elle croyait avoir oubliés à tout jamais. Hector Langevin l'avait ignorée pendant dix-sept ans et maintenant qu'il était mort, il se plaisait à la hanter. Elle ne comprenait pas pourquoi il ne lui avait même pas laissé un bibelot, elle ne comprenait pas pourquoi il tenait absolument à ce qu'elle soit présente à la lecture du testament. Elle ne comprenait pas du tout la logique qui se cachait derrière le legs qu'elle avait reçu.

—Je ne sais pas, je vais demander à mon père lorsqu'il reviendra de voyage, avait répondu maître Francœur à chacune des questions qu'elle lui avait posées.

«Bien gentille, mais pas débrouillarde pour cinq cents ! Elle aurait pu envoyer un texto à son père pour obtenir une réponse ou encore, lui téléphoner... Mais non, madame doit attendre le retour de son père pour lui poser des questions ! »

Après la lecture du testament, la notaire lui avait dit :

—Le testament de votre grand-oncle est vraiment surprenant ! Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire par *ses amis* lorsque je l'ai lu la première fois, mais je me suis dit que vous seriez probablement au courant.

—Non, ça ne me dit rien. J'espère que vous avez d'autres informations que ça ! de répliquer Anaïs avant que la notaire lui dise que son père en saurait peut-être plus.

Âgée de douze ans, elle était assise sur le tapis dans la fameuse salle renfermant les différentes collections. Tout dans cette pièce était beau. Elle pouvait passer des heures à regarder les objets, à les manipuler. Son grand-oncle lui disait simplement d'être prudente, car les pièces étaient précieuses. À l'époque, elle avait associé le mot précieux à fragile. Ce n'est que bien plus tard qu'elle comprit que son grand-oncle voulait dire que les pièces étaient rares ou uniques, et valaient une petite fortune. Ce qui l'impressionnait le plus, dans cette grande salle, à l'exception de l'œuf, c'était la collection de peintures. Il y en avait vingt-quatre, qu'elle s'était plu à baptiser tour à tour. C'était même devenu, pour eux, la façon de les désigner. De temps à autre, une toile était remplacée par une autre, qui les jours suivants, devenait le sujet de conversation préférée de la jeune fille.

—Est-ce qu'un jour une de mes toiles pourra faire partie de ta collection ? demanda-t-elle un jour à son grand-oncle.

—Peut-être bien, mais il faudra qu'elle soit très belle et en plus, il faudra en enlever une.

—Moi, j'enlèverais *La chicane des couleurs*, avait répliqué Anaïs en désignant une toile de Riopelle. Il y a trop de rouge et je ne l'aime pas vraiment. Je suis certaine que je peux faire mieux.

Son grand-oncle avait souri, et l'avait encouragée à travailler très fort pour réaliser ses rêves.

Ayant planifié passer la soirée avec lui, Anaïs retrouva Thomas chez lui un peu après vingt heures. Ce dernier lui annonça toutefois que le gérant d'un bar venait de le contacter pour lui demander de remplacer un groupe qui se trouvait dans l'incapacité de se rendre à Montréal et qu'il devrait quitter vers vingt et une heures.

—Tu as l'air vraiment fatigué, constata-t-il. Ta ballade dans la tempête semble t'avoir épuisée. J'espère que ç'en valait la peine !

—Pas vraiment, répondit Anaïs qui venait de prendre une bière dans le frigo après que son ami en eut pris une sans lui en offrir. En fait, ce n'était pas pour le travail, mais pour recevoir un héritage.

—Wow ! J'ai donc une blonde riche, maintenant ! Quand part-on en vacances ?

Voilà plusieurs mois que Thomas lui demandait à répétition de

partir en vacances avec lui, invitations que déclinait chaque fois Anaïs, sous prétexte qu'elle n'en avait pas les moyens.

—Je m'excuse, continua Thomas. Je ne t'ai même pas demandé qui est mort. Un de tes parents ?

—Non, répondit Anaïs en réalisant soudainement qu'elle ne lui avait jamais raconté ce qui était arrivé à ses parents. C'est un vieil oncle de mon père, Hector Hervieux. Je le connaissais à peine.

Elle ignorait pourquoi, mais elle préférait ne pas parler de celui qui l'avait élevée pendant dix ans. Il s'agissait d'une partie de sa vie qu'elle se refusait de partager. Peut-être cela expliquait-il pourquoi elle avait rebaptisé son grand-oncle.

—J'espère qu'il t'a légué beaucoup d'argent. Les vieux oncles et les vieilles tantes ne servent qu'à ça, rigola Thomas en imitant une personne âgée qui se déplace avec une canne.

Lorsqu'il agissait ainsi et qu'il se moquait du monde, Anaïs le trouvait vraiment stupide. Dès qu'elle se mit à le regarder avec un air de découragement, il cessa.

—En fait, je n'ai pratiquement rien eu. Pas d'argent, pas de bijoux... juste des amis.

—Des amis ? Comment ça, des amis ? On ne lègue pas des amis ! Ça n'a aucun sens.

—Il semble que c'est possible. La preuve, c'est que je viens d'hériter des amis de l'oncle Hector !

—Il t'en a laissé combien ? continua de rigoler Thomas.

—Je ne sais pas, il n'y avait pas de liste.

—Je ne comprends pas. Il veut que tu t'occupes de ses amis, mais il ne les nomme pas. Je pense qu'il était taré, ton oncle !

—Il n'a pas dit que je devais m'occuper d'eux, mais qu'il me les léguait, comme on lègue un chalet. Comme tu dis, il n'avait peut-être plus toute sa tête.

—Sois patiente... Un jour, quelqu'un viendra sonner à ta porte en se présentant comme un ami de ton oncle Hector, s'esclaffa Thomas.

—O.K., ça suffit ! On passe à autre chose et on oublie cette histoire.

—Et c'est tout ce qu'il avait à léguer... des amis ? Il a sûrement laissé des biens à d'autres personnes, non ?

—Oui, à des œuvres de charité. Mais j'ai dit que c'était fini !

—Vraiment étrange, ton oncle. Quand l’as-tu vu la dernière fois ? Ton père était-il là ?

—Merde, Thomas ! s’exclama Anaïs en ramassant son manteau. Tu ne comprends vraiment rien ! J’ai dit que c’était assez !

Sur ces mots, la jeune femme quitta l’appartement en prenant soin de faire claquer la porte.

Dès le lendemain matin, Anaïs décida d’oublier cette histoire de testament et de se concentrer sur son travail. Elle avait accumulé énormément de retard et y consacrer tout son temps fut un des meilleurs moyens qu’elle avait trouvés pour satisfaire ses clients. Son horaire de travail était assez simple : elle se levait tôt, se couchait tard et prenait un minimum de temps pour manger.

Cette routine s’étira sur trois jours, jours durant lesquels elle ignora complètement les appels et les messages textes de Thomas. Finalement, elle décida qu’il était temps de répondre.

—Si tu ne me parles plus de cette stupide histoire de testament, je veux bien considérer que tu existes encore. Mais si tu m’interroges encore sur le sujet, tu ne me reverras plus jamais. Est-ce clair ?

—Oui. Je devine que je ne peux pas te poser une dernière question au sujet de cet étrange héritage ?

—Exactement. Pas de question, et on retourne où nous en étions avant.

Anaïs modifia son horaire de travail de façon à pouvoir voir Thomas de temps en temps, bien qu’elle se rendait compte qu’en plus d’être très fragile, leur relation ne reposait sur rien de concret. Néanmoins, même s’il occupait une très petite place dans sa vie, il demeurerait l’unique personne qui s’intéressait à elle.

Alors qu’elle croyait avoir mis le testament de son oncle de côté, un courriel de maître Francœur lui rappela que tout cela n’avait pas été qu’un mauvais rêve.

Bonjour,

Mon père est revenu de Cuba et je lui ai parlé du testament d’Hector Langevin. Il m’a expliqué qu’il avait questionné son client

lors de la rédaction du document, mais que celui-ci s'était contenté de lui répondre que c'était exactement ce dont vous aviez besoin dans la vie.

J'ai tenté d'en savoir davantage, mais votre oncle n'a rien dit de plus à mon père.

Bonne journée.

P.S. Vous trouverez en fichier joint le testament en format PDF ainsi que l'inventaire des biens.

«Je n'ai pas beaucoup d'amis, je n'ai pas besoin de plus d'amis et encore moins des amis imaginaires d'un vieux fou!» se dit Anaïs, avant de fermer les yeux et de replonger dans ses souvenirs.

—Anaïs, je ne comprends pas pourquoi tu n'invites pas tes amies à la maison, tu sembles t'ennuyer.

—Je n'ai pas d'amies, avait répondu Anaïs à son grand-oncle. Je suis bien, toute seule, et je ne m'ennuie pas.

—Les amis sont importants et il faut en prendre soin. Tu ne pourras pas toujours vivre seule.

«C'était un vieux fou», songea Anaïs en se rappelant cette conversation qu'elle avait eue plusieurs fois avec son grand-oncle. Déjà, alors qu'elle n'avait que douze ans, il lui parlait de l'importance des amis.

Elle avait beau chercher dans sa mémoire, elle ne se rappelait pas avoir rencontré un seul ami de son grand-oncle. Il y avait bien monsieur Grégoire, présent à la lecture du testament, mais c'est maître Francœur qui l'avait présenté comme étant un ami d'Hector Langevin. Elle avait entendu celui-ci mentionner de nombreuses fois qu'il demanderait cela à un ami ou que cela provenait d'un ami, mais elle ne se souvenait pas les avoir vus.

«Finalement, soupira la jeune femme, ça doit être Thomas qui a raison. Un jour, quelqu'un viendra me voir et se présentera comme étant un ami d'Hector Langevin. Quand ce jour arrivera, je prendrai une décision. Mais d'ici là, on oublie ça.»

Parti avec son groupe pendant trois jours pour un contrat dans la région de Saint-Georges de Beauce, Thomas, comme il le faisait régulièrement, avait invité Anaïs à le suivre et comme toujours, celle-ci refusa en prétextant :

—J'ai trop de travail, trop de retard et je suis certaine que je vais m'emmerder.

Cette période de trois jours ayant été très productive, elle avait ramené son retard à un niveau qu'elle considérait acceptable. Elle avait donc commencé à faire du ménage parmi les deux cent cinquante courriels reçus au cours des deux dernières semaines. Ce faisant, elle découvrit que plusieurs autres contrats s'offraient à elle. Plusieurs provenaient d'une société spécialisée en traduction, Tradubec, qui utilisait de temps à autre les services d'Anaïs en sous-traitance.

«Tradubec facture le gros prix à ses clients et c'est moi qui fais le travail à petit prix», maugréa-t-elle. Elle ouvrit le document afférent à sa tarification, modifia les montants à la hausse puis l'envoya à ses clients.

Lorsqu'elle revint à son ordinateur après s'être fait un café noir faute de lait, elle constata qu'elle avait déjà reçu quatre réponses. Les clients, dont Tradubec, disaient tous sensiblement la même chose : Message reçu, aucun problème !

«Ouais, j'aurais vraiment dû augmenter mes tarifs plus tôt. Je me mets une note pour les augmenter à nouveau dans six mois.»

Poursuivant le ménage de sa boîte courriel, elle en trouva une dizaine rédigés par un certain monsieur Wong, qui lui offrait des millions de dollars provenant d'une mine de diamants, à la condition qu'elle lui fournisse un numéro de compte de banque.

«Désolée, monsieur Wong, mais vos millions ne m'intéressent pas et je n'ai pas de compte bancaire», articula Anaïs à voix haute tout en effaçant les courriels. «Tiens... encore de la cochonnerie !»

Elle venait d'ouvrir un courriel envoyé par Facebook. Un dénommé Marc Pronovost, qui travaillait chez Communications Lusi-

gnan et à qui elle n'avait parlé qu'une seule fois, lui avait fait parvenir une demande d'amitié sur *Facebook*.

«Non, mais... *Facebook*, c'est vraiment n'importe quoi. On dirait un concours de collection d'amis ; celui qui gagne est celui qui en a le plus. Et il gagne quoi ? Absolument rien ! La journée où je voudrai avoir plus d'amis, je m'occuperai de mon compte *Facebook*», se dit Anaïs en glissant le courriel de Pronovost vers la corbeille. Après quoi, elle resta figée quelques secondes, puis s'exclama :

«Merde ! *Facebook*... c'est peut-être là que je vais trouver les fameux amis d'Hector Langevin.»

Aussitôt, elle se connecta à son compte *Facebook*, qu'elle n'avait pas visité depuis près de trois mois. Heureusement pour elle, son ordinateur se chargeait de retenir les mots de passe, ce qui lui permit d'accéder à son compte. Lorsqu'elle y fut, elle effectua une recherche pour trouver la page de son grand-oncle.

«C'est bien ce que je pensais... Il n'y a pas de compte *Facebook* associé à son nom. Il me faudrait son adresse courriel...»

Elle fouilla dans une pile qui se trouvait sur la table et en sortit une carte professionnelle. Elle prit son *iPhone* et composa le numéro de téléphone qui y figurait.

—Bonjour, maître Francœur, c'est Anaïs Hervieux.

—Bonjour. Que puis-je faire pour vous ?

—Je sais qu'il est tard et que vous terminez bientôt votre journée de travail, mais j'aurais une question. Mon grand-oncle avait-il une adresse courriel ?

—Je ne sais pas, je vais vérifier.

La notaire revint deux minutes plus tard et annonça :

—Oui, il avait une adresse courriel : hectorlgv@yahoo.com. Pourquoi voulez-vous ça ?

—Une longue histoire. Merci beaucoup.

Anaïs mit rapidement fin à la conversation, retourna à son ordinateur et tenta une nouvelle recherche en utilisant cette fois l'adresse courriel d'Hector Langevin.

«Bingo ! Il a une page *Facebook*.» Puis elle cliqua sur le lien pour découvrir la liste d'amis. «C'est probablement du temps perdu, mais je suis curieuse... Merde ! La liste n'est pas disponible ; elle est privée. Il faudrait que je me connecte sur son compte.»

Elle savait très bien que dans les films, trouver un mot de passe est un jeu d'enfant, mais là, il s'agissait de la vraie vie et elle n'avait aucune idée du mot de passe de son grand-oncle. « S'il était assez fou pour m'avoir légué ses amis *Facebook*, il devait se servir d'un mot de passe que je devrais trouver facilement. »

Elle essaya *Anaïs*, *Florence*, le nom de sa mère : *Catherine*, le nom de son toutou préféré : *Fonfon*, mais rien ne fonctionnait. Elle cliqua finalement sur le lien *mot de passe oublié*. « Quelle est la couleur du gazon ? » Elle était abasourdie. Son grand-oncle lui avait effectivement légué ses amis *Facebook* ! Elle connaissait la réponse à cette question. Alors qu'elle avait environ dix ans, elle jouait à un jeu avec son grand-oncle. Dans ce jeu, il fallait toujours utiliser la couleur complémentaire d'un objet pour le désigner. Ainsi donc, la couleur du gazon est magenta !

Henri Patenaude

—*Bonjour.*

—*Salut, Hector. Tu es en retard. Ton coup aurait dû me parvenir il y a plus de quinze jours. Je pensais que tu m'avais concédé la partie. Étais-tu malade ?*

Henri Patenaude était content de voir sur son écran d'ordinateur que son partenaire d'échec était enfin de retour. Sans crier gare, celui-ci avait disparu. Il avait tenté de lui envoyer quelques messages, mais avait bien vu qu'il n'y avait plus aucune activité sur sa page Facebook.

—*Je ne suis pas Hector Langevin, je suis sa nièce. Il est décédé il y a environ trois semaines.*

Patenaude fut surpris, d'autant plus qu'il ignorait que son ami était malade. Il n'avait même pas été informé de son décès.

—*Pardon ? Êtes-vous sérieuse ?*

—*Je suis très sérieuse. Il a eu une crise cardiaque et il est décédé sur le coup.*

—*C'est triste. Je vous présente mes condoléances.*

—*Je ne le connaissais plus vraiment, mais merci quand même.*

Surpris de cette réponse, Patenaude répliqua en écrivant :

—*Attendez une minute. Si vous ne le connaissiez pas vraiment, comment pouvez-vous être sur son compte Facebook ?*

—*Mon oncle m'a légué ses amis en disant que ceux-ci me guideraient vers la vérité et la paix intérieure...*

Soupçonnant une plaisanterie, Patenaude ne savait que répondre. C'était la première fois qu'il entendait parler d'une personne ayant reçu des amis en héritage. De plus, les communications par messagerie instantanée ne lui plaisaient pas vraiment. Il préférerait de loin les discussions en face à face.

—*Êtes-vous présentement à Montréal ? demanda-t-il.*

—*Oui, répondit Anaïs après avoir hésité, du fait qu'elle se demandait où cet échange allait la mener.*

—*Serait-il possible de continuer cette discussion devant un*

café ? Je vous invite à venir me rejoindre dans une heure au café situé au coin de la rue Bleury et Sainte-Catherine.

Patenaude savait qu'en invitant sa correspondante à un rendez-vous, il mettrait fin à cette possible mascarade.

—Merci de l'invitation. C'est avec plaisir que j'y serai, mais ça me prendra un peu plus d'une heure pour m'y rendre. Comment vais-je vous reconnaître ?

—Cherchez un vieux monsieur avec une canne et un chapeau noir. Je vous attendrai à l'extérieur.

Patenaude était surpris que la jeune femme accepte si rapidement. Il se regarda dans le miroir et décida qu'il devait essayer de se faire beau en vue de sa rencontre avec la nièce de son ami Langevin. Il savait toutefois que la mission était pratiquement impossible, le temps ayant laissé sa trace. Il venait de franchir le cap des quatre-vingts ans et à l'exception d'un léger problème avec son genou droit, séquelle d'une vieille blessure, il était encore en excellente condition physique. Cette blessure au genou fut longue à guérir, mais même si elle était rétablie à quatre-vingt-quinze pour cent, il continuait à utiliser une canne, plus par habitude que par nécessité.

Tard la veille, Anaïs avait finalement mis la main sur la liste des amis de son grand-oncle. Onze noms y figuraient et à première vue, seulement deux lui disaient quelque chose. Après avoir visité rapidement les pages des amis en question, elle se demandait encore ce qu'elle pouvait faire avec ça.

Elle aurait bien aimé que Thomas soit là pour l'aider à clarifier cette histoire, mais malheureusement, il se trouvait à l'extérieur de la ville, probablement sur une scène, car il n'avait pas répondu à son dernier message texte où elle l'informait qu'elle avait finalement mis la main sur la liste des amis de son grand-oncle.

En se levant, ce matin-là, elle avait regardé attentivement la page d'Hector Langevin et outre ses onze amis, il n'y avait aucune activité sur la page. Elle avait toutefois trouvé qu'il échangeait de drôles de messages avec un dénommé Henri Patenaude.

Anaïs décida de suivre son instinct et de rencontrer Henri Patenaude. Elle prit son ordinateur portable et deux dossiers qu'elle devait finir rapidement et glissa le tout dans son sac à dos.

«Durant le trajet, j'aurai peut-être le temps d'en finir un des deux», essaya-t-elle de se convaincre, même si elle savait fort bien que c'était pratiquement impossible.

Elle venait de quitter son appartement lorsque son téléphone fit entendre la mélodie associée à Thomas Monette. Après un silence de près de seize heures, il donnait enfin signe de vie. Anaïs était persuadée qu'il ne la contactait que pour avoir plus d'information à propos de la liste des amis d'Hector Langevin. Elle prit le téléphone pour répondre, puis décida de le laisser sonner. «Je l'appellerai lorsque moi aussi j'aurai le temps!»

Quelques secondes plus tard, un message texte lui parvint : «*Toujours occupé ? Appelle-moi quand tu reviendras*».

«Il faudrait toujours que je lui réponde dès qu'il m'envoie un message, alors que lui ne le fait que quand ça lui tente». Sa frustration d'avoir été ignorée pendant plusieurs heures était perceptible.

Elle arriva finalement au café où Henri Patenaude lui avait donné rendez-vous. Elle s'attendait à voir un *Tim Horton*, un *Second Cup* ou un *Starbuck*, mais ne trouva qu'un petit restaurant portant la mention *café*. Près de la porte se trouvait un vieux monsieur coiffé d'un chapeau noir et tenant une canne à la main. «C'est sûrement la bonne place», se dit-elle.

En se dirigeant vers le café, elle sortit son *iPhone* pour prendre une photo de Patenaude. Celui-ci se tenait droit comme un i et avait les deux mains appuyées sur le pommeau de sa canne. L'ombre que produisait son chapeau sur son visage lui donnait un air extrêmement sérieux et l'auvent du café fournissait un décor plus qu'intéressant. Elle n'aurait pu trouver meilleur éclairage, même dans un studio. Au fil des années, elle avait accumulé une quantité de photographies qu'elle cataloguait comme étant naturellement parfaites.

«Un jour, se promit-elle, je vais les exposer dans une galerie». Puis son sourire disparut lorsqu'elle revint à la réalité qu'était la sienne.

Au moment où elle appuya pour prendre la photo, un message apparut sur le cellulaire : «Plus de pile». Le *iPhone* se ferma.

«C'est triste de ne pas pouvoir immortaliser cette scène», pensa-t-elle en rangeant son *iPhone* dans son sac à dos. Elle traversa la rue afin de rejoindre Patenaude, qui lui ouvrit la porte du café.

—Merci ! dit-elle nerveusement.

Celui qui pratiquait autrefois le métier de détective commanda un café en insistant pour qu'il soit noir et chaud. Il regarda les croissants sur le comptoir, puis après quelques secondes d'hésitation, commanda des rôties avec du beurre d'arachide.

—Je vais prendre la même chose, enchaîna Anaïs.

—Si vous êtes ici, c'est que vous avez véritablement hérité des amis *Facebook* de votre oncle. Il vous a vraiment laissé ses amis en héritage et je suis l'un d'eux. Alors... maintenant que vous m'avez retrouvé, que se passe-t-il ?

—Aucune idée. En fait, je pensais que vous pourriez m'aider à comprendre cette histoire et... précisa Anaïs, ce n'était pas mon oncle, mais l'oncle de ma mère.

Habituellement très discrète sur sa vie privée, la jeune femme se mit à raconter différents épisodes de sa vie, de son arrivée chez son grand-oncle jusqu'à son départ à l'âge de dix-sept ans. Elle enchaîna avec l'histoire entourant la lecture du testament, et sortit son ordinateur pour montrer à Patenaude la page *Facebook* d'Hector Langevin.

—Je vous écoute, dit Patenaude en écrivant dans un calepin noir, mais comme j'ai une très mauvaise mémoire, je prends des notes. Ainsi donc, je devrais vous apporter la vérité et la paix intérieure ?

—C'est ce qu'il a indiqué dans son testament. J'ai pensé qu'il avait remis quelque chose à chacun de ses amis pour qu'ils me le transmettent à sa mort... Ça aurait été son genre d'organiser une course au trésor, même dans son testament, comme il le faisait lors de mes anniversaires.

—Et ce *quelque chose* qu'il m'aurait remis, ce serait quoi d'après vous ?

—Peut-être une histoire... un bijou... un cadeau... ou encore, un indice pour trouver un trésor. En fait, je n'en ai aucune idée.

—Je suis vraiment désolé, j'aurais bien voulu vous aider, mais Hector ne m'a rien laissé pour vous. En fait, il ne m'a même jamais parlé de vous. Nos seuls échanges se limitaient à nos parties d'échecs. À ce propos, maintenant que vous êtes en contrôle de son compte *Facebook*, vous pourriez peut-être terminer la partie en cours...

—Mon grand-oncle a tenté de m'apprendre ce jeu lorsque j'avais neuf ans et je pleurais chaque fois qu'il prenait une pièce, rigola Anaïs. C'est à mon tour de vous dire que je suis désolée de ne pouvoir prendre la relève.

Patenaude regarda la facture posée sur la table et paya.

—C'est dommage. Je vous souhaite une bonne journée. Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était, mademoiselle Langevin, mais si je me rappelle quelque chose à votre sujet, je vous contacte immédiatement, dit Patenaude en tendant sa carte professionnelle après avoir noté les coordonnées d'Anaïs dans son calepin.

—Je vous remercie beaucoup, monsieur Patenaude, et en passant, mon nom est Hervieux et non Langevin... Anaïs Florence Hervieux, informa la jeune femme en quittant le restaurant.

Visite à l'école secondaire

Anaïs montait l'allée menant à la porte d'entrée de l'école. Elle avait dix-sept ans la dernière fois qu'elle avait emprunté ce chemin. Depuis ce jour, dix-sept années s'étaient écoulées, dix-sept longues années qui ne ressemblaient en rien à ce qu'elle avait imaginé à l'aube de sa vie d'adulte. En regardant cette école qu'elle avait quittée remplie d'espoir, les larmes lui montèrent aux yeux.

« Merde, depuis quand suis-je sentimentale ? » s'interrogea-t-elle en essuyant avec son foulard l'eau qui coulait sur ses joues.

Aujourd'hui, elle aimait cette école, mais cela n'avait pas toujours été le cas. En fait, elle ne l'avait jamais vraiment aimée avant le dernier jour d'examens. Ce jour-là, elle s'était rendu compte que la vie dans cet établissement lui manquerait, que ses consœurs de classe étaient en fait des amies et que les enseignants avaient été là pour l'aider. Il lui avait fallu cinq ans pour réaliser que ce qui l'entourait était bien et qu'elle y avait été heureuse. Mais c'était alors trop tard... comme d'habitude.

Elle s'essuya à nouveau les yeux et regarda son foulard blanc qui le devenait de moins en moins. « Je dois avoir l'air d'un raton laveur ! » Un regard dans la vitre de la porte d'entrée le lui confirmant, elle enleva ce qui restait de mascara avec son foulard avant d'appuyer sur la sonnette.

— Bonjour. Que puis-je pour vous ?

La voix sortant de l'interphone la fit sursauter, du fait qu'elle s'attendait plutôt à ce que quelqu'un ouvre la porte.

— Je voudrais rencontrer madame Dussault.

— Avez-vous un rendez-vous ?

— Non... mais voyez-vous, je suis une ancienne étudiante, Anaïs Hervieux, diplômée en 1995. Je suis de passage dans la région et j'aurais voulu jeter un coup d'œil à l'école.

Anaïs attendit une réponse qui ne venait pas. Elle avait joué la carte de l'ancienne étudiante après s'être rappelé du bonheur que resentaient les professeurs et la direction lorsqu'ils revoyaient leurs anciennes pupilles. Soudain, la porte s'ouvrit.

—Bienvenue chez vous, mademoiselle Anaïs. Ça fait vraiment longtemps qu'on vous a vue !

Anaïs regarda la dame qui venait de lui ouvrir. Elle hésita quelques secondes, puis s'exclama :

—Bonjour, madame Trudeau ! Vous êtes toujours au collège ?

—Eh oui, depuis maintenant trente-cinq ans !

—Et vous vous souvenez vraiment de moi ?

—Je me souviens de toutes les filles qui ont franchi cette porte depuis le premier jour où j'ai commencé à travailler ici. Voyez-vous, c'est un peu ma famille...

—Mais, ça fait beaucoup de monde, non ?

—Environ quatre mille !

—Comment pouvez-vous vous souvenir de tout le monde ?

—C'est facile, lui répondit la préposée à la réception. Les mosaïques des dernières années sont accrochées dans le corridor que je parcours plusieurs fois par jour et je m'arrête régulièrement pour parler à mes anciennes. Et puis... êtes-vous devenue la grande artiste que vous rêviez de devenir ? Je l'espère vraiment... Vous aviez tellement de talent !

Anaïs ne savait vraiment pas quoi dire. Cette femme qu'elle avait ignorée tout au long de son secondaire et avec qui elle n'avait pas échangé plus de cinquante mots semblait bien la connaître. Elle hésita, puis soudain, vit que les albums-souvenirs des différentes promotions étaient regroupés dans une armoire, près de la réception. Non seulement cette femme parlait aux anciennes qui se trouvaient sur les mosaïques, mais elle avait lu et relu les albums de promotion à l'intérieur desquels chaque fille avait noté ses souvenirs et ses projets. L'album de 1995 avait été illustré en grande partie par Anaïs, ce qui expliquait pourquoi elle connaissait son talent.

—Malheureusement, je ne suis pas encore une grande artiste, mais j'y travaille.

—Je suis certaine que vous réussirez. Les filles du collège sont les meilleures et réussissent toujours ! s'enorgueillit madame Trudeau.

—Je n'en doute pas un instant, répondit Anaïs sur un ton ironique que ne sembla pas percevoir madame Trudeau.

L'ancienne étudiante savait très bien que plusieurs filles du collège occupaient maintenant des postes importants, tout comme elle savait que la grande majorité des diplômées menaient une vie tout à

fait ordinaire, avec un travail, un mari et des enfants. Aussi, aucun de leurs exploits ne se retrouvait dans la section **Nos Diplômées**, sur le site internet du collège. À ce moment précis, elle jalousait ces filles qui menaient une vie simple et qui côtoyaient le bonheur. Elle aurait volontiers changé de place avec elles.

—Pleurez-vous, mademoiselle Hervieux ?

—Non, pas du tout, j'ai des problèmes de lentilles cornéennes, mentit Anaïs en s'essuyant encore une fois les yeux avec son foulard.

—Tenez, lui dit madame Trudeau en lui tendant une boîte de papiers mouchoirs.

—Merci. Madame Dussault est-elle disponible ?

—Ah oui... c'est vrai... vous veniez la voir. Je vais aller m'informer.

Alors qu'elle se promenait dans le corridor, Anaïs s'arrêta devant la mosaïque de 1995. En regardant la photo de la jeune Hervieux, elle sourit. Puis elle examina les autres photos ; elle se souvenait de la majorité des filles, bien qu'elle n'ait pas maintenu de liens avec elles. Peut-être aurait-elle dû, se questionna-t-elle. Madame Dussault, qui enseignait alors la géographie, se retrouvait dans la section des professeurs plutôt que dans celle de la direction. Le regard d'Anaïs se porta vers le bas de la mosaïque, là où on pouvait voir les photographies du personnel de soutien.

«Tiens... la photo de madame Lamarche n'y est pas, nota-t-elle. Elle devait être en retard au moment de la prise de photos.» Elle sourit, car cette dame avait dû lui répéter au moins mille fois de se dépêcher pour ne pas être en retard.

Madame Trudeau revint et l'invita à la suivre. Anaïs se doutait bien que le bureau de la directrice se situait au même endroit qu'à l'époque, car rien n'avait changé depuis dix-sept ans, pas même les craquements de plancher.

Madame Dussault se leva pour venir lui serrer la main et lui souhaiter la bienvenue. C'était bien la première fois qu'elle entrait dans le bureau de la directrice sans entendre le fameux : «Anaïs, c'est quoi encore le problème ?»

Elle trouvait que madame Dussault paraissait plus jeune que dans ses souvenirs. Ses lunettes étaient plus modernes et moins sévères, sa coupe de cheveux était soignée, ce qui n'était guère le cas auparavant, et elle ne s'habillait plus de façon trop austère. Elle l'avait

aimée en tant que professeure parce qu'elle acceptait toujours de prendre quelques minutes pour écouter ce qu'elle avait à dire, et ce, sans porter de jugement. Elle n'aurait cependant jamais pensé qu'elle deviendrait directrice, du fait qu'elle était trop humaine.

—Bonjour, Anaïs. Qu'est-ce qui t'amène au collège ? Si c'est pour revoir tes anciens professeurs, tu seras déçue, car la plupart sont à la retraite. D'ailleurs, j'y pense... l'adresse courriel que nous avons pour te rejoindre n'est plus valide. Quelle est la nouvelle ?

La directrice effectua une recherche à l'ordinateur. Probablement que le dossier de chacune des anciennes élèves y était conservé, ce qui permettait à la direction de leur envoyer des invitations et des demandes de financement pour l'association des anciennes. Anaïs lui fournit l'adresse courriel qu'elle possédait sur Hotmail, celle qu'elle ne consultait jamais et qui regroupait tous les courriels inutiles qu'elle recevait.

—Demeures-tu toujours au même endroit ? s'enquit la directrice en lisant l'adresse de son oncle.

—Non, ce n'est plus mon adresse, et comme je change très souvent d'adresse, le courrier électronique demeure le meilleur moyen de me rejoindre, répondit Anaïs, qui ne tenait pas vraiment à raconter sa vie.

—Donc, maintenant qu'on a mis ton dossier à jour, que puis-je faire pour toi ?

—En fait, je recherche Suzanne Lamarche... elle travaillait ici lorsque j'étais étudiante.

—Suzanne Lamarche ? Ça ne me dit rien. Quelle matière enseignait-elle ?

—Ce n'était pas un professeur, mais une surveillante.

—Ah... ça me revient... Une femme assez costaude. Elle ne travaille plus au collège depuis de nombreuses années. Si ce n'est pas trop indiscret, pourquoi veux-tu la retrouver ?

—Elle était une amie de mon oncle décédé récemment et il lui a laissé un petit quelque chose. J'aimerais la retrouver afin de le lui remettre, expliqua Anaïs en modifiant légèrement la vérité.

—Ton oncle est décédé ? Mes condoléances, Anaïs. Je me souviens bien de lui... Un grand monsieur avec une belle barbe grise. Pour ce qui est de madame Lamarche, attendez-moi, je reviens dans quelques instants.

Une fois seule, Anaïs regarda autour d'elle. Le décor semblait figé dans le temps. Il lui semblait que les mêmes livres occupaient les étagères et que les tableaux étaient les mêmes. Le seul changement qu'elle nota se limitait à la présence d'un cadre, placé sur le bureau, montrant un petit garçon d'environ trois ans, probablement le petit-fils de madame Dussault.

—Madame Lamarche a quitté le collège en juin 1995, annonça la directrice après être revenue avec le dossier. Je n'ai pas d'information concernant la raison pour laquelle elle nous a quittés, mais j'ai un numéro de téléphone et une adresse. Tu seras peut-être chanceuse.

Elle sortit de son tiroir un crayon et un papier pour y écrire l'information. Anaïs nota que le crayon était un Mont-Blanc. « Probablement un cadeau d'un parent d'élève », se dit-elle.

—Tiens, c'est intéressant, continua son interlocutrice après une courte pause. Il y a une lettre de ton oncle dans le dossier. Il avait travaillé avec elle dans le passé et la recommandait fortement pour cet emploi. Mais rien de plus.

—Je vous remercie d'avoir pris le temps de regarder.

—Veux-tu profiter de ta visite pour faire le tour du collège ?

—Désolée, j'ai un horaire plutôt chargé et je dois y aller. Merci beaucoup.

Alors qu'elle se dirigeait vers la sortie, Anaïs prit son cellulaire pour contacter madame Lamarche, mais fut rapidement ramenée à l'ordre par une surveillante qu'elle croisa.

—Madame, l'utilisation du cellulaire est interdite au collège. C'est une règle qui s'applique aux étudiantes, aux professeurs, à la direction ainsi qu'aux visiteurs, lui dit-elle en insistant particulièrement sur les dernières syllabes.

—Ah bon ! répondit ironiquement Anaïs, je ne le savais pas. Ce règlement n'existait pas lorsque j'étudiais ici !

Dès qu'elle mit les pieds dehors, elle ressortit son cellulaire. En essayant de le rallumer, elle se rappela que la pile était vide.

Elle fit donc l'appel à partir d'un téléphone public croisé dans le métro, mais le numéro n'était plus celui de madame Lamarche. « Bon... métro et autobus, et je serai chez elle dans une heure. »

Elle était sortie du collège avec les coordonnées de madame Lamarche, une des amis *Facebook* de son grand-oncle, mais n'était guère plus avancée qu'avant sa visite, ne sachant toujours pas ce

qu'elle devait faire des amis de son oncle ni ce que ceux-ci pouvaient lui apporter.

Elle avait amorcé sa journée en rencontrant Henri Patenaude, un ancien détective à la retraite, et n'en avait rien tiré d'utile. Son grand-oncle s'attendait-il à ce qu'elle continue sa partie d'échecs ? Si Patenaude n'avait jamais entendu parler d'elle, ce ne serait pas le cas de madame Lamarche, car elle savait maintenant que son grand-oncle avait écrit une recommandation d'emploi à son intention. Il existait donc un lien entre les deux et elle était convaincue qu'elle aurait bientôt droit à une explication.

Elle arriva finalement à l'adresse qu'on lui avait fournie. Il s'agissait d'un immeuble de trois étages regroupant quelque trente logements. Celui qui l'intéressait se situait au troisième. La porte d'entrée de l'immeuble n'était pas fermée, ce qui lui permit de se rendre directement à l'appartement de madame Lamarche.

Après avoir frappé quelques petits coups, la porte s'entrouvrit, retenue par une chaîne.

—Que voulez-vous ? demanda une voix masculine.

—Je suis à la recherche de Suzanne Lamarche.

—Elle ne reste pas ici, répondit l'homme en refermant la porte.

Anaïs cogna de nouveau.

—Je vous ai dit qu'elle n'habitait pas ici, répéta l'occupant.

—J'ai compris... pas besoin de crier. Je pense qu'elle restait ici avant vous ; elle vous a peut-être laissé une adresse...

—Ceux qui restaient ici avant étaient des Vietnamiens ou des Chinois... je ne suis pas certain, mais ce n'était pas votre madame Lamarche. Vous devriez aller voir le propriétaire à l'appartement 12.

La visite chez le propriétaire ne fut guère plus couronnée de succès. Celui-ci fut beaucoup plus poli et gentil que l'occupant du 28, mais ayant acheté l'immeuble en 2004, il n'avait connu aucune madame Lamarche.

«Il me reste à espérer qu'elle réponde à mon message *Facebook*. Sinon, je ne vois pas comment je vais pouvoir la retrouver», songea Anaïs.

Visite à la bibliothèque

Anaïs arriva à la Grande Bibliothèque de Montréal en fin d'après-midi. Elle avait pris rendez-vous le matin même avec madame Corbeil, la bibliothécaire en chef qui figurait également sur la liste des amis *Facebook* d'Hector Langevin. Cette amie de son grand-oncle avait répondu à son message quelques instants avant sa rencontre avec Patenaude.

Elle devait la rencontrer à 19 heures, mais Anaïs espérait la voir avant l'heure du souper, de sorte qu'elle puisse rentrer chez elle à une heure raisonnable et pouvoir travailler un peu.

—Madame Hervieux, vous dites? Effectivement, vous avez un rendez-vous avec madame Corbeil, mais elle ne sera pas ici avant l'heure convenue.

Anaïs avait donc près de trois heures devant elle, ce qui lui permettait de travailler sur un contrat urgent de Tradubec. Elle s'installa à une table, puis sortit son ordinateur et son *iPhone* qu'elle brancha dans la station de recharge des cellulaires. Une affiche indiquait de mettre les cellulaires en mode vibration. Comme ce mode ne fonctionnait plus sur le sien, elle le laissa fermé.

N'ayant pas mis les pieds dans une bibliothèque depuis belle lurette, elle était grandement surprise de voir le *design* extrêmement moderne de celle-ci. Elle se rappelait avoir lu que le gouvernement avait dépensé une petite fortune lors de la construction d'une bibliothèque regroupant la Bibliothèque centrale de Montréal et la Bibliothèque nationale. «C'est vraiment impressionnant! Je devrais y venir plus souvent.»

Elle travailla intensément pendant environ une heure, avant d'être dérangée par les gargouillements de son estomac. N'ayant mangé qu'une rôtie depuis le début de la journée, elle avait faim. Après avoir repéré la cafétéria et regardé le menu du café-resto, elle se retrouva devant une série de machines distributrice. «Un esprit sain dans un corps sain, ça ne doit pas être la devise de la bibliothèque pour les moins bien nantis », pensa-t-elle en appuyant sur le bouton qui lui permit d'obtenir une tablette de chocolat.

En retournant vers sa table de travail, elle s'arrêta devant un écran tactile affichant un immense point d'interrogation. C'était l'outil de recherche mis à la disposition des usagers. Elle hésita trois secondes, puis dès qu'elle toucha l'écran, une série d'options s'offrit à elle. Dans la section « **recherche par auteur** », elle entra le nom de sa mère, Catherine Langevin. Quatre références apparurent à l'écran. Les quatre livres que sa mère avait écrits étaient disponibles au troisième niveau de la bibliothèque. Elle savait que sa mère avait écrit ces quatre livres, mais elle ne les avait jamais lus. Elle avait longtemps pensé qu'ils pouvaient être dans la bibliothèque de son grand-oncle, mais ne les avait jamais trouvés. Il est vrai qu'il n'y avait pas de système d'inventaire informatisé et qu'elle n'avait jamais demandé si les livres y étaient.

Elle n'eut aucune difficulté à trouver les livres, tous publiés par les Presses de l'Université d'Ottawa. Tous traitaient du féminisme russe. « On dirait vraiment qu'elle avait une fixation sur ce sujet ».

La jeune femme feuilleta le premier, *Le pouvoir féminin en politique russe*, qui portait la dédicace : à Jérémie, l'homme de ma vie ; le deuxième, *Influence des femmes dans la politique de Pierre Legrand*, lui était dédié : à Anaïs, le plus beau bébé au monde. Elle sourit, puis regarda le troisième : *Le combat secret de Catherine de Russie : à Catherine, ma mère* ; et le dernier : *La religion, les femmes et la Russie : à Hector, mon oncle qui a toujours été là pour moi*.

C'était la première fois qu'Anaïs voyait quelque chose reliant sa mère à son grand-oncle. Elle avait posé d'innombrables questions à Hector Langevin pour en savoir davantage sur sa mère, mais n'avait obtenu très peu d'information. Sans même avoir parlé à madame Corbeil, elle en avait appris un peu plus sur sa mère et son oncle.

Elle ramassa les quatre livres et revint à sa table de travail. Elle réalisa qu'elle y avait laissé son ordinateur et son cellulaire sans surveillance, ce qui n'était pas dans ses habitudes. « Heureusement, personne n'est parti avec mes outils de travail ! » Elle feuilleta rapidement les livres, puis se remit au travail, jusqu'à ce qu'elle soit interrompue par Ginette Corbeil, qui l'invita à apporter ses effets personnels dans son bureau.

—Donc, si j'ai bien compris votre message, vous êtes la petite-nièce d'Hector Langevin. Vous savez sûrement qu'il était un visiteur régulier de notre établissement et qu'il a toujours été très gé-

néreux. La collection de livres qu'il nous a léguée est formidable et on devrait pouvoir en intégrer plusieurs au sein de la collection Saint-Sulpice. À voir les livres que vous avez en votre possession, j'en déduis que vous êtes la fille de Catherine. D'ailleurs, vous lui ressemblez beaucoup. Vous savez sûrement que c'est votre oncle qui a demandé que les livres de sa nièce figurent au catalogue de la bibliothèque. Ce n'est pas le type de demande que nous acceptons habituellement, mais provenant d'un si généreux donateur et d'un homme aussi gentil, on ne pouvait refuser.

—Vous venez de dire que je ressemble à ma mère... L'avez-vous connue ?

—Votre mère ? Évidemment que je l'ai connue ; nous avons étudié ensemble au collège Notre-Dame du Souvenir.

—Quoi ? Ma mère a fréquenté le même collège que moi ? C'est la première fois qu'on me dit ça ! J'y étais justement cet après-midi. Avoir su, j'aurais regardé la mosaïque de son année de promotion.

—C'était en 1967, l'année de l'Expo. Vous me rappelez de très bons souvenirs. Je l'ai revue plus tard, probablement en 1981, au moment de la publication d'un de ses livres. Je l'avais perdue de vue après le collège et j'ai vraiment trouvé drôle d'apprendre qu'elle était professeure en Études russes, elle qui prétendait être une princesse russe.

—Ma mère... une princesse russe ! Je ne comprends pas.

—C'est une vieille histoire qui remonte au début de nos études... C'était en 1962 ou 1963. Nous étions un groupe de plusieurs filles et chacune essayait d'impressionner les autres avec des histoires plus ou moins abracadabrantes. Moi, je racontais que j'étais la cousine de Jackie Kennedy parce que son nom de famille était Bouvier, comme celui de ma mère. De son côté, Catherine affirmait être une princesse russe dont les grands-parents avaient échappé de justesse aux bolcheviques en 1917.

—Et pourquoi disait-elle cela ?

—Les princesses russes étaient populaires en ce temps, notamment à cause de la publication du livre d'Eugenia Smith, dans lequel cette dernière prétendait être la grande duchesse Anastasia. Je me souviens que Catherine avait presque réussi à nous convaincre.

—Comment avait-elle fait cela ?

—Comme elle affirmait qu'elle pouvait le prouver, nous l'avions mise au défi. Un jour, elle est arrivée avec des colliers de diamants et un superbe œuf serti de diamants. C'est le plus bel objet que j'ai vu à ce jour. Dès lors, nous étions toutes convaincues qu'elle disait la vérité.

—L'œuf était-il dans un chariot ?

—Maintenant que vous le dites, il me semble effectivement qu'il était dans un chariot tiré par deux chevaux. Est-ce vous qui l'avez, maintenant ?

—Non, il est probablement dans un musée, soupira Anaïs. Que s'est-il passé par la suite ?

—Un professeur a vu Catherine avec ces bijoux et a averti la directrice, qui elle, a aussitôt contacté monsieur Langevin. Celui-ci s'est présenté au collège pour les reprendre. Je pense qu'il était collectionneur ou marchand d'art. On s'attendait tous à ce que Catherine soit sévèrement punie, mais non... son oncle n'a pratiquement rien dit.

—On ne joue pas avec ça, ce sont des pièces précieuses, murmura Anaïs pour elle-même, mais suffisamment fort pour que son interlocutrice l'entende.

—C'est incroyable ! C'est exactement ce qu'a dit votre grand-oncle, mot pour mot. On vous a sûrement souvent raconté cette histoire...

—Non, c'est la première fois, mais mon grand-oncle m'a souvent répété cette phrase lorsque je prenais des objets dans sa salle de collection.

—Malgré cela, Catherine a longtemps maintenu être de sang royal russe et j'admets que le jour où j'ai visité le château où elle demeurait, j'ai vraiment pensé qu'il y avait quelque chose de vrai dans tout cela.

—Château ? Ma mère vivait-elle dans l'immense manoir Langevin ?

—Oui, avec sa mère et son oncle.

Anaïs était stupéfaite. Sa mère avait elle aussi vécu au manoir, mais personne ne lui en avait jamais soufflé mot. Était-ce ce genre de vérités que son grand-oncle voulait qu'elle découvre grâce à ses amis *Facebook* ? Pourquoi ne lui en avait-il pas parlé ?

À ce moment, quelqu'un se présenta à la porte du bureau de madame Corbeil afin de lui rappeler qu'elle était attendue à une réunion.

—Je dois y aller, signifia cette dernière. J'espère que vous reviendrez. J'ai été heureuse de vous rencontrer.

—Je vous remercie d'avoir pris le temps de me parler de ma mère. Ce fut tout un plaisir !

Anaïs retourna à une table pour se remettre à la tâche. Il lui restait environ quarante minutes de travail pour finaliser un de ses contrats. Elle sortit son cellulaire de son sac et l'alluma, tout en espérant qu'elle ne recevrait pas d'appels durant ce temps. Elle vit que Thomas avait essayé de la rejoindre une dizaine de fois.

« Salut, Thomas, je suis toujours vivante. J'ai commencé à faire le tour des amis de mon oncle. Pas beaucoup de succès, pas de trésor secret, mais j'ai appris que j'étais une princesse. »

« Une princesse ? ? ? »

« Oui, comme ma mère, une princesse russe. »

Puis quelques secondes plus tard, elle lui envoya un autre message :

« C'est une blague. On se reparle demain. Je reste encore quelques minutes à la Grande Bibliothèque, je dois finir un contrat si je veux manger la semaine prochaine. »

« Alors à demain, ma princesse. »

« Bonne nuit, mon prince :-) »

Puis elle ferma le cellulaire après avoir vu que les petits sons annonçant la réception des messages dérangent les voisins.

Surprise

Anaïs avait trouvé la journée particulièrement longue. Une panne majeure avait immobilisé le métro de Montréal et le retour à la maison lui avait pris plus de deux heures.

Elle n'avait pratiquement rien mangé de la journée, à l'exception d'une rôtie prise avec Patenaude le matin et d'une tablette de chocolat à la bibliothèque. Elle avait froid, était épuisée et n'aspirait qu'à s'étendre sur son lit pour confier son sort à Morphée. La montée des quarante-huit marches qui la séparaient de son appartement lui semblait interminable.

Au moment où elle atteignit le dernier palier, elle vit que la porte de son appartement était entrouverte. Elle crut un instant que Jolyane, celle qui lui avait sous-loué les lieux, était revenue, mais chassa rapidement cette idée après s'être rappelé qu'elle ne revenait pas d'Afrique avant six mois.

Était-ce le concierge ? Anaïs regarda l'heure sur son cellulaire et se demanda ce qu'il pourrait bien faire là à onze heures trente du soir. Il y avait cependant une chose dont elle était certaine : la porte était fermée et verrouillée lorsqu'elle avait quitté son domicile seize heures plus tôt. Elle ouvrit lentement la porte, puis alluma la lumière.

Au milieu du salon, parmi les dizaines de documents et de livres qui encombraient l'espace, se trouvait un corps inanimé. Hésitante et nerveuse, la jeune femme s'avança vers le corps et se pencha. Le sang qui s'était écoulé de la blessure à l'arrière de la tête avait formé une importante flaque. Elle toucha la main de la femme, et nota qu'elle était froide. Après quoi, elle porta son regard vers le visage de la victime. Que faisait chez elle cette personne qu'elle ne connaissait pas ? Pourquoi y était-elle morte ? Ces questions, comme des dizaines d'autres, lui martelaient l'esprit.

Tout au long de sa vie, elle avait trop souvent agi de la même manière face à un problème : fuir. Encore en ce moment, cette option semblait la seule valable. Elle ouvrit un tiroir et prit quelques vêtements qu'elle fourra dans son sac à dos, puis déplaça le sofa en prenant soin de ne pas toucher le cadavre qui gisait au centre du salon.

Elle se pencha, enleva une latte de plancher et sortit une boîte qu'elle glissa également dans son sac.

Alors qu'elle se dirigeait vers la porte d'entrée, elle s'immobilisa, recula d'un pas et regarda en direction de la salle de bain. Elle resta figée pendant quelques secondes avant de s'exclamer :

—C'est vraiment bizarre, ça ! Quelqu'un a touché au couvercle du réservoir de la toilette !

Elle se rendit dans la pièce et retira le couvercle visiblement mal placé. Dès qu'elle le souleva, la canette de *Red Bull* qu'elle avait laissée là plusieurs jours auparavant tomba sur le sol. Elle regarda à l'intérieur du réservoir.

—Merde et re-merde ! lança-t-elle en échappant le couvercle qui se fracassa au sol.

Elle releva la manche de son manteau, plongea le bras dans l'eau et sortit un sac de plastique. Voyant qu'il contenait plusieurs liasses de billets de cent dollars, son regard se figea. Elle le déposa sur le siège de la toilette, puis tira un deuxième sac du réservoir, lequel renfermait une quantité impressionnante de poudre blanche.

—Merde ! C'est sûrement de la cocaïne !

Sentant ses jambes lâcher, elle s'écrasa au sol. Elle ressentit une vive douleur, puis regarda sa main gauche : un gros morceau de porcelaine s'y était logé. Elle l'enleva et enroula son foulard autour de sa main.

Son cerveau ne fonctionnait plus, sa tête tournait et le peu qu'elle avait dans l'estomac menaçait de sortir. Elle ferma les yeux pour essayer de se contrôler et éviter de perdre connaissance. Son petit monde s'écroulait. Elle vivait un tourment qu'elle n'avait vécu qu'une seule fois dans sa vie. C'est là qu'un autre souvenir qu'elle croyait avoir oublié refit surface. Elle se revit à l'âge de vingt-trois ans, en pleine crise d'hystérie, au moment où les employés des services sociaux lui enlevaient sa fille en pleurs alors qu'elle lui avait juré que jamais elle ne l'abandonnerait. Des larmes coulaient sur ses joues. Elle savait qu'elle n'avait pas respecté sa parole. Aussi se fit-elle la promesse de la retrouver.

Sur cette pensée, elle se leva difficilement, essuya ses yeux avec un coin de son foulard qui n'était pas maculé de sang, s'empara des deux sacs, les assécha et les mit dans son sac à dos. Elle jeta un der-

nier coup d'œil à l'appartement pour s'assurer qu'elle n'oubliait rien d'important, puis entreprit de partir.

Elle s'apprêtait à ouvrir la porte lorsqu'elle entendit un bruit dans l'escalier. Elle tourna les talons et prit la direction de la sortie de secours. Elle avait à peine descendu le premier palier qu'un groupe de policiers accompagné du concierge de l'immeuble entraient dans l'appartement. Elle continua de descendre les marches en faisant un minimum de bruit et s'éloigna le plus rapidement possible. Du coin de l'œil, elle aperçut une multitude de voitures de police toutes lumières allumées devant l'immeuble où se situait son appartement.

Depuis près de deux heures, elle errait dans les rues de Montréal sans destination précise, se contentant d'éviter les passants et les rues éclairées. Son foulard était complètement imbibé de sang et sa main lui faisait très mal. Elle avait faim et grelottait. Elle savait très bien qu'elle ne pourrait trouver la force de continuer si elle s'arrêtait pour se reposer. Elle passa devant un hôpital et après un moment d'hésitation, décida de poursuivre son chemin. Elle devait continuer à marcher. Tout à coup, son téléphone sonna. Voyant qu'il s'agissait de Thomas, elle répondit immédiatement.

—Thomas, je suis dans la merde ! Viens me chercher, je vais mourir.

—Dis-moi où tu es et j'arrive tout de suite.

Anaïs regarda autour d'elle et se déplaça pour arriver à lire le nom des rues. Après quoi, elle transmit l'information. Elle s'assit au sol, adossée contre le mur d'un restaurant, recroquevillée sur elle-même pour conserver le peu de chaleur qui restait dans son corps. Pour la première fois depuis qu'elle avait quitté son appartement, elle prenait le temps de respirer. Sa main lui faisait extrêmement mal. Le froid l'avait transpercée, mais Thomas, son ami, son seul véritable ami, viendrait à sa rescousse et d'ici quelques minutes, elle serait au chaud. « C'est bien d'avoir quelqu'un sur qui compter ! »

Elle regarda l'heure. Il était plus de deux heures du matin et elle était épuisée. Elle ferma les yeux, prête à s'endormir.

—Merde ! s'exclama-t-elle se levant promptement, comme si elle venait d'être traversée par un courant électrique. Elle scruta les

environs. Après quelques secondes d'hésitation, elle se mit à courir en direction de la ruelle qui se trouvait à environ quatre cents mètres et se glissa au milieu des sacs à ordures.

«Ce n'est pas logique que Thomas m'appelle au milieu de la nuit. Il ne m'appelle jamais à cette heure-là. S'il m'appelle, c'est qu'il est au courant de ce qui m'arrive... Sauf que c'est impossible... Il n'y a rien chez moi qui permettrait aux policiers de le rejoindre. Pourquoi m'a-t-il appelé?»

Environ cinq minutes plus tard, deux voitures arrivèrent, d'où sortirent quatre personnes, dont Thomas. Toutes se mirent à examiner les alentours. Deux des hommes entrèrent dans le restaurant, pour en ressortir cinq minutes plus tard. Anaïs observait la scène sans bouger. «Merde, Thomas est avec les policiers ! Comment ont-ils pu le contacter et qu'ont-ils inventé pour le convaincre de me tendre un piège ?»

Lorsqu'elle le vit sortir son cellulaire, elle regarda le sien. Il lui semblait évident qu'il tenterait de la rejoindre et que la sonnerie résonnerait dans le silence de la nuit. N'ayant pas le temps de le fermer, elle le déposa par terre, le recouvrit de son foulard ensanglanté et à l'aide d'une grosse roche qui se trouvait près d'elle, lui donna plusieurs coups. La destruction de l'*iPhone* produisit un bruit sourd qu'elle seule entendit.

Les hommes attendirent quelque dix minutes, espérant qu'Anaïs se pointe, mais celle-ci resta bien tapie au milieu des sacs à ordures. L'odeur écœurante ne la dérangeait même plus. Malgré le départ de ses poursuivants, elle décida de rester cachée durant encore plusieurs minutes, peut-être vingt ou trente. Elle n'avait plus aucune notion du temps.

Lorsqu'elle se décida à partir, elle ramassa les morceaux du cellulaire et les déposa dans sa poche, d'où elle sortit ce que le vieil homme lui avait remis le matin même.

Henri Patenaude

Enquêteur privé

514-555-2253

Sachant que sa blessure et le froid viendraient bientôt à bout de sa résistance, elle se dit que c'était sa dernière chance. Elle avait beau le connaître à peine et se douter qu'au milieu de la nuit, il devait certainement dormir, elle n'avait aucune autre option.

Elle devait trouver un téléphone public. Le restaurant de l'autre

côté de la rue en avait sûrement un, sauf qu'elle craignait que les policiers aient laissé une description ou une photo d'elle. Elle décida donc de remonter la ruelle. Ce faisant, elle arriva face à un itinérant. Celui-ci remarqua immédiatement son air apeuré.

—Vous n'avez pas l'habitude de dormir à l'extérieur, n'est-ce pas, ma petite dame ?

—Non, pas vraiment. Je dois contacter quelqu'un d'urgence.

—Si vous vous sauvez de votre mari et que vous l'appellez, je peux vous garantir qu'il vous battra à nouveau. Ce n'est pas la chose à faire, je vous le garantis. Je peux vous conduire dans un refuge pour femmes, si vous le désirez.

L'idée semblait intéressante. Un refuge lui permettrait de soigner sa blessure et de mettre des vêtements chauds ; par contre, n'est-ce pas là que les policiers commenceraient leurs recherches ?

—Non, merci. Je veux juste appeler... mon père. Il viendra me chercher.

L'itinérant, qui devait avoir au moins une soixantaine d'années, déposa son sac à dos sur le trottoir. Après quelques secondes de recherche, il lui tendit un cellulaire.

—Tenez, mademoiselle, je l'ai trouvé il y a quelques jours... Il fonctionne peut-être.

Anaïs regarda le téléphone. C'était un vieux modèle, un *Samsung* datant d'environ huit ans, de l'époque où un cellulaire ne servait qu'à appeler. Elle l'alluma. La pile était très faible, mais l'appareil indiquait la présence d'un réseau. Elle composa le numéro de téléphone d'Henri Patenaude.

Un coup... deuxième coup... troisième coup... quatrième coup... Anaïs aurait normalement abandonné, sauf qu'elle devait s'accrocher à cette dernière chance. Le téléphone sonna encore quatre ou cinq coups, puis elle entendit :

—Allô ?

—Monsieur Patenaude ?

Anaïs avait de la difficulté à parler. Tout ce qu'elle voulait dire semblait vouloir sortir en même temps. Elle avait aussi beaucoup de mal à contrôler sa respiration qui s'emballait.

—C'est Anaïs, continua-t-elle, on s'est rencontrés ce matin. Je suis mal prise, j'ai de sérieux problèmes et je ne sais plus quoi faire...

Patenaude enquête

Patenaude regarda la facture posée sur la table et paya.

—C'est dommage. Je vous souhaite une bonne journée. Ma mémoire n'est plus ce qu'elle était, mademoiselle Langevin, mais si je me rappelle quelque chose à votre sujet, je vous contacte immédiatement, dit Patenaude en tendant sa carte professionnelle après avoir noté les coordonnées d'Anaïs dans son calepin.

—Je vous remercie beaucoup, monsieur Patenaude, et en passant, mon nom est Hervieux et non Langevin... Anaïs Florence Hervieux, informa la jeune femme en quittant le restaurant.

Patenaude regarda la jeune femme s'éloigner. Il avait d'abord trouvé la situation étrange lorsqu'elle lui avait dit par messagerie qu'elle avait hérité des amis *Facebook* de son oncle, mais maintenant, il trouvait cela vraiment troublant.

Il aurait simplement pu oublier cette rencontre et mettre Hector Langevin et sa nièce dans la catégorie des personnes déséquilibrées, mais il avait appris, au cours de ses nombreuses années d'enquêtes, qu'autant de coïncidences ne relevaient pas du hasard.

En retournant chez lui, il regarda son reflet dans la vitrine d'un commerce et ralentit le pas. Il savait trop bien qu'une démarche trop rapide l'amènerait à courber les épaules en avant et qu'il ressemblerait alors à ce qu'il était, mais qu'il se refusait d'admettre : un vieil homme. Il savait très bien que sa lutte contre le vieillissement demandait un effort de tous les instants. Il s'imposait un minimum de deux heures de marche par jour en tentant de se déplacer le plus rapidement possible et en s'efforçant de garder une position droite. Aussi, chaque matin, il se livrait religieusement à quarante minutes de musculation pour maintenir sa masse musculaire. Il avait réduit de manière considérable la quantité de café qu'il consommait, se limitant à un maximum de deux par jour et ne prenait pas d'alcool. Dans ce dernier cas, rien de nouveau, il n'en avait jamais pris. À l'âge de soixante-dix ans, après avoir réalisé que les gens lui demandaient souvent de répéter, il en était venu à la conclusion qu'avec le temps, il articulait moins bien. Il s'était donc inscrit à des cours de diction pendant près de deux ans

et depuis ce temps, il faisait quotidiennement de dix à quinze minutes d'exercices de diction.

La lutte contre le vieillissement physique était toutefois la plus facile. Celle qu'il menait contre le vieillissement mental était plus difficile. Même s'il se considérait chanceux de ne pas souffrir, comme certaines de ses connaissances, de maladies telles que l'Alzheimer, il savait que son cerveau n'était plus l'ombre de ce qu'il était jadis. Sa facilité à établir des liens, à voir clair au milieu du flot d'informations semblait diminuer mois après mois. Pendant de nombreuses années, il avait continué à enquêter à titre privé et à collaborer maintes fois avec la police, mais depuis une dizaine d'années, ses activités professionnelles avaient beaucoup ralenti. Depuis, pour tenir son esprit éveillé, il consacrait ses temps libres à la lecture et à l'apprentissage autodidactique de l'informatique. Évidemment, il continuait à jouer aux échecs par correspondance, mais cela occupait très peu de son temps.

Le froid glacial qui avait envahi la métropole ne semblait pas avoir d'effet sur lui. Alors qu'il continuait à marcher d'un pas régulier, son cerveau était en pleine ébullition. Il essayait de démêler cette affaire.

Au restaurant, il avait noté dans son calepin noir qui ne le quittait jamais tout ce qu'Anaïs lui avait raconté : le testament, sa vie avec son oncle après l'accident de ses parents, la grande richesse de celui-ci et son départ du manoir à l'âge de dix-sept ans.

Plusieurs éléments le tracassaient. Il aurait été logique que son grand-oncle l'exclue de son testament, car elle était partie de la maison et n'avait jamais tenté de rétablir la liaison. Or, ce n'était pas ce qu'avait fait Hector Langevin. Il avait retrouvé sa petite-nièce, pris les moyens pour s'assurer qu'elle assiste à la lecture du testament et lui avait légué ses amis. Si son seul et unique but avait été de régler des comptes avec elle, il en serait resté là. Mais non... il lui avait vraiment légué ses amis *Facebook*. Pourquoi un être apparemment sain d'esprit agirait-il ainsi ?

Un autre des éléments qui trituraient l'esprit de l'ancien lieutenant-détective était justement sa présence au sein de la liste des amis *Facebook* de Langevin. Il avait rencontré ce dernier par hasard, lors d'une croisière. Il ne comprenait pas pourquoi un homme qui avait amplement les moyens de partir en jet privé pour s'offrir un week-end à Paris chaque fois que l'envie lui en prenait avait opté pour la

même croisière que lui. Il se souvenait très bien avoir choisi cette croisière en Amérique du Sud parce qu'elle était en rabais et que c'était le maximum que son budget lui permettait. Que faisait un multimillionnaire au milieu des retraités au budget limité ?

Le dernier élément de ce casse-tête était le nom de famille d'Anaïs. Ce nom ne lui était pas inconnu et pourtant, il ne parvenait pas à se rappeler où il l'avait entendu. Se sentant gagné par l'anxiété, il se vit encore une fois dans l'obligation de ralentir le pas pour maintenir une posture qu'il jugeait acceptable. Pour la première fois depuis longtemps, il avait entre les mains un défi pour son cerveau et le sourire qu'on voyait sur son visage résumait très bien son état d'esprit.

Patenaude sortit du placard de très grandes feuilles de papier blanc avec lesquelles il tapissa les murs. Par la suite, il inscrivit sur la première feuille : **Hector Langevin**, puis sur une deuxième : **Anaïs Florence Hervieux**. Plusieurs notes prises lors de l'entretien qu'il avait eu quelques heures plus tôt et tout ce qu'il apprendrait par la suite se retrouveraient sur ces feuilles. Il utilisait cette technique depuis de nombreuses années, jugeant qu'il s'agissait du meilleur moyen pour obtenir une vue d'ensemble.

Il avait commencé à recevoir des réponses aux courriels envoyés à certains anciens collègues et celles-ci étaient plutôt décourageantes : Hector Langevin était inconnu des milieux policiers. Aucun dossier criminel, aucune poursuite contre lui. Selon les informations obtenues, l'homme était simplement ce qu'il prétendait être, c'est-à-dire un marchand d'art, mais beaucoup plus riche que ce qu'il voulait laisser croire. Il avait vécu toute sa vie dans une immense maison de Westmount, maison qu'Anaïs avait qualifiée de manoir.

Le nom d'Anaïs Hervieux était aussi absent des dossiers policiers et cela intriguait sérieusement Patenaude. La jeune femme lui avait pourtant clairement indiqué avoir eu des problèmes avec la police au cours des dernières années et si rien ne figurait dans les dossiers, c'est que celle-ci ne disait probablement pas la vérité. « Pourquoi m'aurait-elle menti ? » Il sortit son marqueur rouge et inscrivit sur le tableau, sous le nom Anaïs : **Est-ce son vrai nom ?**

Une recherche sur internet ne lui permit pas de trouver la moindre référence sur cette jeune femme. Il y avait bien quelques personnes de ce nom sur *Google*, mais aucune ne semblait gagner sa vie en traduction. Toutefois, il avait la profonde certitude que ce nom ne lui était pas inconnu. Il savait qu'il n'avait plus la même vitesse d'esprit d'avant, mais il était convaincu qu'il finirait par trouver où il avait entendu ou lu ce nom.

«Ce n'est pas un personnage de roman», conclut-il après avoir feuilleté les calepins où il résumait tous les livres qu'il lisait. L'habitude de noter ce qu'il faisait dans des calepins noirs lui venait de ses premières enquêtes policières, alors qu'il travaillait avec Arthur Harrison. Celui qui avait été son mentor ne cessait, à l'époque, de lui demander des détails lors des enquêtes qu'ils faisaient ensemble.

—Patenaude, quelle était la grosseur des pneus de la Cadillac du pasteur ?

—Euh...

—Patenaude ! Tu ne pourras jamais te fier à ta mémoire. Il y a des détails que tu notes aujourd'hui qui ne te serviront que dans six mois. Fais donc ce que je te répète : prends des notes ! lui avait dit Harrison en lui tendant un calepin noir et un crayon.

Cette leçon, Patenaude l'avait mise en pratique et encore aujourd'hui, il notait tout ce qu'il ne voulait pas oublier, tels les livres qu'il lisait, ceux qu'il voulait lire, les films, les idées. Lorsqu'un calepin était rempli, il le classait dans le tiroir approprié en se disant qu'un jour, il s'en servirait. Plus jeune, il trouvait que son père, qui agissait de la même manière, était bizarre. Et voilà que plusieurs années plus tard, il se livrait à la même pratique.

L'ancien policier savait que la réponse se trouvait dans un des calepins remplis au cours de ses nombreuses enquêtes ou encore, depuis qu'il avait pris sa retraite. Le problème se résumait à trouver celui qui contenait l'information. Il regarda le meuble contenant les fameux calepins : quatre tiroirs, chacun contenant environ cinquante calepins.

Chacun des tiroirs représentait une période de sa vie. Le premier couvrait les années où il évoluait en tant que sergent-détective, années durant lesquelles, suite à l'insistance d'Harrison, il avait commencé à prendre des notes. Le deuxième tiroir couvrait la fin des années soixante jusqu'au moment où une blessure par balle l'avait contraint à l'inactivité pendant plusieurs mois. Le troisième, lui, contenait les ca-

lepins remplis après son retour au service, et ce, jusqu'à sa retraite en 1984. Enfin, le dernier tiroir renfermait tout ce qu'il avait noté depuis qu'il avait quitté les forces policières. C'était d'ailleurs celui-là qu'il devait inspecter en premier. Anaïs étant née en 1977, il apparaissait peu probable qu'elle ait fait l'objet d'une enquête avant l'âge de douze ou treize ans.

Il s'installa dans son vieux fauteuil de cuir avec plusieurs calepins déposés sur la table basse qui la plupart du temps, lui servait de tabouret pour reposer ses pieds lorsqu'il regardait la télévision. Il avait pris la peine de déplacer une lampe pour s'assurer d'avoir suffisamment de lumière, car le mauvais temps assombrissait l'intérieur du salon, même si ce n'était que le début d'après-midi.

Il resta assis sur son fauteuil quatre heures durant. Il fronça les sourcils dès la lecture du premier calepin, bien que de temps en temps, il laissait paraître un sourire.

« Rien, rien, rien ! Il n'y a aucune trace d'Anaïs Hervieux dans ces calepins », lança-t-il en déposant le dernier calepin sur la table.

Plus fâcheux encore, la lecture des enquêtes qu'il avait menées à titre de détective privé au début de sa retraite lui confirmait brutalement ce dont il se doutait depuis quelques années : sa mémoire l'abandonnait. Plus de la moitié de ce qu'il lisait semblait avoir été écrit par quelqu'un d'autre. La peur de perdre la mémoire, celle-là même qui le hantait depuis de nombreuses années, le gagnait à nouveau ; mais plus important encore, le doute l'envahissait. Il savait qu'un jour ou l'autre, il commencerait à oublier certains souvenirs qui ne l'avaient pas marqué, puis qu'il oublierait aussi des souvenirs inoubliables. Toutefois, il n'avait jamais pensé que ce qu'il considérait comme une certitude ne serait peut-être que le pur fruit de son imagination. Il commençait sérieusement à penser que sa connaissance du nom d'Anaïs Hervieux n'était qu'une chimère.

L'heure du souper était passée, mais pour la première fois depuis longtemps, il était trop préoccupé pour avoir faim. Il ramassa les calepins et les remit dans le tiroir en s'assurant de les placer dans le bon ordre. Puis, après quelques secondes d'hésitation, il vida le contenu du troisième tiroir sur la table. « Je vais peut-être bien y passer la nuit, mais je vais trouver pourquoi ce nom m'est familier. »

Les quarante-six calepins étalés sur la table contenaient beaucoup plus d'informations que les précédents. La nature des enquêtes

qu'il menait alors qu'il était lieutenant-détective n'avait rien de comparable à ce qu'il avait accompli par la suite. Incroyable la quantité de notes qu'il pouvait alors écrire sur une même page. Fait étrange, contrairement à la majorité des gens, son écriture s'était améliorée avec l'âge, ce qui faisait que les derniers calepins étaient plus faciles à lire. Ceux qui dataient de plus de trente ans, pour leur part, relevaient davantage du décryptage que de la lecture.

Quand minuit sonna à la vieille horloge de la cuisine, Patenaude se trouvait toujours assis dans son fauteuil à éplucher les calepins. Près du deux tiers avaient été lus, et toujours rien au sujet d'Anaïs Hervieux. Malgré cela, la conviction que ce nom figurait dans un des calepins était plus grande que la fatigue qui l'habitait.

La nuit progressait au même rythme que l'ancien détective scrutait les calepins. Il lui fallait quinze minutes pour en parcourir un et chaque quart d'heure représentait un échec de plus. Il était près de deux heures du matin lorsqu'il mit la main sur le dernier calepin. «Après celui-là, je me couche.»

Ce dernier calepin était rempli à moitié et contenait la conclusion de ce qu'il avait considéré comme sa dernière grande enquête, celle que les journaux avaient baptisée **Portefeuilles en série**. À peine une vingtaine d'autres pages contenait de l'information : des notes prises lors de réunions, des remarques qu'il avait jugé bon de noter. Puis soudain, en lisant l'une des dernières pages, un sourire apparut. Sa fatigue semblait soudainement s'être dissipée.

Il se leva, se dirigea vers le mur où il avait déjà commencé à écrire quelques informations et y retranscrivit les notes de son calepin. Il était tellement concentré et absorbé par ce qu'il faisait qu'il n'entendit pas tout de suite la sonnerie du téléphone. Celle-ci résonna huit fois avant d'attirer son attention. Il regarda l'heure, puis décrocha en se demandant qui pouvait bien l'appeler à deux heures trente du matin.

—Allo ?

—Monsieur Patenaude ?

Anaïs avait de difficulté à parler. Tout ce qu'elle voulait dire semblait vouloir sortir en même temps. Elle éprouvait aussi beaucoup de mal à contrôler sa respiration qui s'emballait.

—C'est Anaïs, continua-t-elle, on s'est rencontré, ce matin. Je suis mal prise, j'ai de sérieux problèmes, je ne sais plus quoi faire...

—On se calme, mademoiselle, on se calme. Êtes-vous en sécurité?

—Je pense que oui, répondit Anaïs en regardant autour d'elle. Pour le moment, du moins. Je vais vous expliquer...

—Je n'ai pas besoin d'explications, j'ai juste besoin de savoir où aller vous chercher.

La jeune femme regarda à nouveau autour d'elle. En face de la ruelle, il y avait un commerce de matériel pour artistes bien connu qu'elle nomma.

—J'ai une vague idée de l'endroit. Je vérifie sur internet et j'arrive dans dix minutes. Je klaxonnerai trois fois et ensuite, vous pourrez sortir de votre cachette. Entretemps, ne bougez pas et de grâce, ne parlez à personne.

Le réveil

Patenaude avait demandé à Anaïs de ne pas bouger et de ne parler à personne. En temps normal, elle aurait fait exactement le contraire par esprit de contradiction. Grelottant et pleurant, elle s'assit dans la ruelle en tenant le cellulaire. L'itinérant qui se trouvait avec elle sortit de son sac une couverture et une bouteille. Il lui glissa la couverture sur les épaules et lui offrit de la vodka, ce qu'elle refusa d'un signe de tête.

—Vous ne savez pas ce que vous manquez, mademoiselle, lança l'homme en buvant plusieurs gorgées.

Il resta debout près d'elle pendant environ dix minutes, le temps de terminer la bouteille, qu'il balança ensuite au milieu des sacs à ordures.

Un coup de klaxon, suivi d'un deuxième et d'un troisième se fit entendre. En tournant la tête, Anaïs et l'itinérant aperçurent une voiture bleue au bout de la ruelle. Elle ne voyait pas clairement le conducteur, mais quand celui-ci baissa la vitre, elle reconnut le chapeau de Patenaude. Elle se leva et marcha en direction de l'automobile.

—Merci ! adressa-t-elle en direction de l'itinérant.

Patenaude, qui était sorti de son véhicule, l'aida à y prendre place.

Le lendemain matin, Patenaude se réveilla après avoir réussi à dormir quelques heures. En passant devant la chambre d'amis, il nota qu'Anaïs semblait dormir profondément.

En arrivant dans le salon, il regarda les feuilles sur le mur en se disant qu'il devrait attendre le réveil de la jeune femme pour en savoir plus sur les événements de la veille.

Aussitôt assise sur le siège du passager, Anaïs s'était endormie. Patenaude avait réussi à la réveiller un peu afin de la faire sortir de la voiture, mais elle était dans un sale état.

Après avoir sorti sa trousse de premiers soins, il avait trouvé étrange la blessure que la jeune femme avait à la main. À première vue, rien ne laissait croire qu'on l'avait agressée. Puisque ses vêtements étaient maculés de sang et détrempés, il lui avait prêté un pyjama rayé acheté plusieurs années auparavant.

Au cours de la matinée, alors qu'Anaïs dormait encore, Patenaude continua de noter une série de questions sur son tableau. Il espérait qu'Anaïs puisse lui fournir certains éléments de réponse, mais ne fondait pas vraiment d'espoir sur ce qu'elle pourrait lui apporter. La personne rencontrée la veille dans un café lui avait semblé vivre paisiblement, sans aucun souci, alors que celle qui dormait présentement sous son toit paraissait aussi terrifiée que les actrices qu'on retrouvait dans les films d'Albert Hitchcock. Plus important encore, ce qu'il avait trouvé dans son sac à dos, alors qu'il cherchait des vêtements secs, lui avait donné froid dans le dos. Non seulement elle était épouvantée, mais elle trempait assurément dans quelque chose de louche. Suite à leur découverte, il avait pris la peine de ranger précieusement les deux sacs de plastique et la liasse d'argent dans son coffre-fort. En temps normal, il aurait contacté la police, mais ce qu'il avait découvert au cours de la nuit l'amenait à se montrer patient et à vouloir d'abord comprendre ce qui se passait.

Anaïs se réveilla vers deux heures de l'après-midi. Il n'y avait personne près d'elle, personne qui attendait son réveil. Si elle se sentait soulagée, un sentiment étrange l'envahit. Elle ne savait pas combien d'heures ou de jours elle avait dormi. Toutefois, ce qu'elle se remémorait était suffisant pour réaliser que son existence venait de basculer. Elle ne savait pas non plus où elle se trouvait. Probablement pas en prison, bien que le pyjama qu'elle portait serait de circonstance. Il n'y avait aucun gardien et rien n'indiquait qu'on la surveillait. Elle n'était pas à l'hôpital non plus, car même si le décor de la chambre n'était pas vraiment beau, c'était cent fois mieux qu'une chambre d'hôpital. De même, elle ne voyait aucun équipement médical et personne pour lui

faire des prises de sang ou lui installer un soluté. Elle regarda sa main et vit qu'on l'avait soignée.

Elle en conclut qu'elle devait être chez Patenaude ou dans un refuge où celui-ci l'aurait déposée. Elle remarqua aussi que ses vêtements, lavés et pliés, étaient sur une chaise près du lit. Après avoir retiré le pyjama rayé beaucoup trop grand, elle revêtit ses fringues et passa à la salle de bain à proximité de sa chambre. Son reflet dans le miroir lui fit si peur, qu'elle se reconnut à peine. Un coup d'œil rapide autour d'elle lui confirma qu'elle était probablement chez Patenaude et que ce dernier vivait seul.

Dès qu'elle commença à descendre l'escalier, elle entendit de la musique classique, puis vit Patenaude assis dans un fauteuil. Il fixait un mur tapissé de documents et de notes.

—Bonjour, Anaïs, j'espère que vous avez bien dormi ?

—Oui, répondit la jeune femme après un moment d'hésitation.

—Vous prendrez bien un café... Espresso ou cappuccino ? s'enquit l'ancien policier en se dirigeant vers la cuisine. J'ai aussi des croissants, si ça vous tente. Si Bach ne vous plaît pas, ne vous gênez pas pour me le dire.

Anaïs se pinça. Elle devait rêver. Non seulement son cauchemar semblait s'être dissipé, mais en plus, on lui offrait un petit déjeuner composé d'un café et d'un croissant sur fond musical. «Finalement, se dit-elle, je suis peut-être morte et là, je suis au paradis». Elle ne comprenait tout simplement pas pourquoi cet homme qu'elle connaissait à peine et qui avait accepté de la secourir au milieu de la nuit ne lui avait posé aucune question au moment de son appel et pourquoi il ne semblait pas pressé de la questionner.

Pendant que son hôte lui préparait son petit déjeuner, Anaïs s'assit et regarda autour d'elle. Ce qu'elle voyait se résumait à un décor datant des années 90. Rien n'avait probablement changé au cours des vingt dernières années. Ce n'était pas de mauvais goût, mais c'était plutôt terne et rien n'excitait son sens artistique, hormis la vieille horloge qui devait sûrement avoir plus de cent ans. L'immense balancier en laiton massif ressemblait à un gigantesque soleil en mouvement, tandis que le boîtier de l'horloge était fait de bois de loupe. Elle trouvait étrange de voir cet objet au milieu de centaines d'autres sans intérêt. Le vieil homme qui l'hébergeait avait peut-être une raison de conserver cette antiquité.

Puis son regard se porta sur son sac à dos, déposé sur du papier journal près du portique. Elle aurait bien aimé aller voir si son contenu s’y trouvait toujours, mais préféra attendre. Elle posa les yeux sur Patenaude, toujours dans la cuisine.

En terminant le survol de la pièce, elle aperçut un mur rempli d’immenses feuilles de papier sur lesquelles se trouvaient de nombreuses notes dont plusieurs étaient reliées les unes aux autres par des flèches. Elle se leva, s’en approcha, et resta figée pendant plusieurs minutes.

—Impressionnant, n’est-ce pas ? dit Patenaude en déposant un plateau contenant le déjeuner la jeune femme sur la table basse du salon.

Impressionnant, le mot était faible. Anaïs était médusée. Les noms de Jérémie Hervieux et de Catherine Langevin figuraient sur le tableau. Au côté de chacun se trouvait une quantité impressionnante d’informations, tels la date de naissance, la date de mariage, le lieu de celui-ci, la description de l’emploi de son père, la liste des personnes qui travaillaient avec lui, la liste des voyages effectués... Tout ce que lisait Anaïs était nouveau pour elle. Personne ne lui avait jamais parlé de son père, personne ne lui avait dit qu’il avait travaillé comme ingénieur pour le Conseil national de recherche canadien, et qu’au moment de l’accident qui lui avait coûté la vie, il travaillait sur un projet visant à assurer l’indépendance énergétique du pays par la mise en place d’une nouvelle technologie basée sur l’énergie atomique. Enfin, jamais on ne lui avait donné une photo de lui. Et puis là, sur le tableau, toute la vie de son père était décrite, année après année, par l’entremise de plusieurs dizaines de photos. Comment devait-elle réagir ?

—Comment avez-vous obtenu toutes ces informations ? Je n’ai jamais été capable d’apprendre quoi que ce soit concernant mon père et là, vous étalez toute sa vie sur un mur de votre salon !

Patenaude regarda son interlocutrice, mais préféra ne pas répondre, sachant fort bien qu’aucune réponse ne saurait la reconforter.

Puis le regard d’Anaïs se déplaça vers les photos de sa mère. Mais en lisant ce qui était écrit sur son compte, elle n’apprit rien de nouveau. Sa mère n’était pas une inconnue, puisque son grand-oncle lui en avait parlé régulièrement. Toutefois, elle ne comprenait pas pourquoi il ne lui avait jamais rien dit sur son père. Le haïssait-il ? Si c’était le cas, il lui en aurait sûrement parlé en mal.

La photo de ce qui avait déjà été une voiture était placée entre le nom de son père et celui de sa mère. Une date y figurait : 20 novembre 1984, soit la date de l'accident fatal. Sans se retourner, gardant les yeux rivés sur le tableau, elle réussit à dire quelques mots.

—Quel est le lien entre l'automobile et la mort de mes parents ? interrogea-t-elle d'une voix chevrotante.

—C'était la voiture de vos parents et personne n'a compris comment vous avez pu en sortir vivante. Une chance inouïe ou un miracle... c'est selon vos croyances.

—Il y a sûrement une erreur, mes parents sont décédés dans un accident d'automobile causé par un chauffard ivre, alors que la voiture qu'on voit sur la photo semble avoir été pulvérisée par un missile.

—En fait, il s'agissait d'une bombe placée sous le véhicule qui a tout détruit au moment de l'explosion... Et je confirme que c'était l'automobile de vos parents.

—Je... je... je ne comprends pas, bégaya Anaïs, bouleversée. Pourquoi mes parents seraient-ils décédés dans une voiture piégée et pourquoi ne m'a-t-on jamais parlé de cela ? C'est impossible !

Le calme de l'ancien policier tranchait avec l'état de la jeune femme. Patenaude invita cette dernière à s'asseoir pour prendre le temps de manger un peu et boire son café avant qu'il ne refroidisse.

—La question que vous soulevez est légitime et j'aimerais pouvoir y répondre, dit-il. On m'a impliqué dans l'enquête dès les heures qui ont suivi l'explosion. Notre premier réflexe a été d'associer cet attentat à un nouvel épisode de la guerre des motards qui faisait rage à cette époque, sauf que l'implication d'une famille, dans un tel contexte, nous a intrigués. Que la conjointe d'un rival soit sacrifiée en pareilles circonstances était malheureusement fréquent, mais qu'un enfant le soit représentait du jamais vu et ce n'était pas une coïncidence. Nos experts ont rapidement constaté que l'engin qui a explosé avait été déclenché à l'aide d'une télécommande dans un rayon de cinquante à cent pieds. Celui qui a appuyé sur le bouton savait qu'il y avait trois personnes dans l'automobile et la bombe avait été placée là avant que votre père ne quitte Hull.

—Vous me dites que mon père aurait été impliqué dans des activités illégales avec des motards criminels ? C'est absurde, mon père n'était pas un criminel !

—C'est étonnant que vous défendiez aussi férocement votre père, un homme que vous n'avez à peu près pas connu de son vivant. Toutefois, vous avez raison sur un point : votre père ne travaillait pas avec les gangs de motards. Nos spécialistes ont épluché leurs listes pour savoir s'il n'y avait pas un certain Jérémie Hervieux parmi les collaborateurs du crime organisé, et rien n'a été trouvé.

—Donc, si mon père n'était pas un criminel, pourquoi a-t-il été assassiné ? Une erreur ?

—Je n'ai pas dit qu'il n'était pas un criminel. J'ai simplement mentionné qu'il n'était pas associé à une bande de motards. Ce que nous avons découvert sur votre père est inscrit sur le tableau. À l'époque, je n'ai pas pu trouver plus d'informations. Nous avons initialement pensé qu'il s'agissait d'une erreur sur la personne, puis quelques jours plus tard, on nous a annoncé que nous devons mettre fin à notre enquête, que celle-ci relevait désormais de la gendarmerie royale. Or, si cette dernière s'en mêlait, cela constituait la preuve que ce n'était pas une erreur et qu'il y avait quelque chose de suspect dans la vie de votre père. J'ai alors tenté d'en savoir un peu plus, mais... impossible. Je ne sais pas comment a évolué le dossier, car j'ai pris ma retraite quelques jours plus tard.

Anaïs était sous l'effet de la surprise. Aussi, chaque parole prononcée par son hôte prenait un temps fou à se frayer un chemin vers son cerveau.

—La gendarmerie royale ? Ça me rappelle quelque chose... Saviez-vous que des agents de la GRC ont saisi le contenu du bureau de ma mère après l'accident ?

Avant de répondre, Patenaude prit le calepin dans lequel il avait consigné des notes sur cette histoire et tourna les pages. Celles-ci contenaient beaucoup plus d'informations que l'enquête officielle avait trouvées, car il n'avait pas vraiment digéré que la GRC vienne interrompre une enquête qu'il menait. Il avait même contesté la décision de confier l'enquête à la police fédérale. Il avait essuyé un refus, sans que cela ne l'empêche pour autant de continuer à creuser pour en connaître davantage sur la vie de Jérémie Hervieux. C'est ainsi qu'il était parvenu à découvrir la nature des recherches scientifiques de ce dernier. Quelle fut sa surprise de voir que malgré l'immense potentiel de celles-ci, le laboratoire de recherche où travaillait l'homme était minuscule, faute de fonds. Ses confrères s'étaient montrés avares de

commentaires sur l'avancement des travaux, mais dans leurs hésitations, Patenaude avait deviné que les recherches ne progressaient pas au rythme qu'Hervieux aurait souhaité. Patenaude avait aussi découvert que l'individu haïssait les compagnies pétrolières. Il eut un léger sourire en se remémorant qu'à l'époque, le nucléaire était bien vu par certains environnementalistes. Toutefois, il ne trouva rien, dans ses notes, au sujet d'une perquisition de la gendarmerie royale dans le bureau de la mère d'Anaïs.

—Était-ce dans le bureau du domicile de votre mère, ou à l'université ? questionna-t-il.

—À l'université, répondit Anaïs, heureuse de voir qu'elle savait quelque chose que son interlocuteur ne savait pas.

—D'où vous vient cette information ? Est-ce votre oncle qui vous a raconté cela ?

—Non, l'information vient de madame Kruger, une collègue de ma mère qui travaillait à l'Université d'Ottawa.

—Donc, si j'ai bien suivi, vous avez rencontré cette madame Kruger après le décès de votre mère... alors que vous aviez sept ans ! Et vous vous souvenez de tout cela !

—Non, c'est plus compliqué... expliqua Anaïs. Lorsque j'étais en quatrième secondaire, nous avons fait une visite scolaire au Musée des Beaux-Arts du Canada et j'en ai profité pour quitter le groupe afin d'aller voir la tombe de mes parents au cimetière Notre-Dame, à Ottawa, puis je me suis rendue à l'université où ma mère avait travaillé.

—Si je comprends bien, l'interrompit Patenaude, vous avez quitté votre groupe sans aviser les responsables, vous vous êtes rendue au cimetière pour voir une tombe et au lieu de retourner vers votre groupe, vous avez décidé d'aller à l'université où travaillait votre mère une dizaine d'années plus tôt... J'ose espérer que vous avez été sévèrement réprimandée pour cette escapade.

Cela dit, le vieil homme regardait Anaïs qui souriait, un peu gênée.

—Les professeurs qui nous accompagnaient trouvaient ces visites très ennuyantes et généralement, ils nous permettaient de visiter le musée sans eux, à la seule condition que nous nous présentions à la sortie à temps pour le retour. La majorité des filles quittaient le musée pour aller magasiner au Centre Rideau, situé à quinze minutes de marche. Toutefois, je n'avais pas prévu aller à l'université, mais en

revenant du cimetière, lorsque j'ai vu une enseigne indiquant le département des langues étrangères, j'ai décidé de m'y rendre dans l'espoir de rencontrer quelqu'un qui avait connu ma mère.

—Et c'est là que vous avez rencontré le professeur Kruger...

—Exactement ! Lorsque j'ai consulté le répertoire des professeurs, ce nom me disait quelque chose. Alors je me suis rendue à son bureau. Elle était excessivement surprise de me voir. Ensuite, elle s'est rappelé qu'elle avait une enveloppe pour moi. Après une dizaine de minutes de recherche, elle l'a trouvée dans le fond d'un tiroir. Mon nom était inscrit dessus. Puis elle m'a dit que quatre à cinq jours après le décès de ma mère, un groupe d'agents de la GRC était venu vider son bureau. À l'université, personne n'avait pu lui expliquer ce qui se passait à ce moment-là.

—Comment avait-elle mis la main sur cette enveloppe ?

—Elle m'a expliqué que quelques jours avant son accident, ma mère la lui avait donnée en lui demandant de me la remettre en mains propres.

—Elle a donc attendu neuf ans pour vous remettre cette enveloppe ! J'espère que ce n'était pas urgent ! Elle aurait pu faire un effort et venir vous la porter à Montréal.

—Elle était convaincue que j'étais décédée lors de l'accident et c'est pourquoi elle avait fini par oublier cette enveloppe. D'ailleurs, mon nom figure sur la pierre tombale de mes parents, ainsi que la date de mon prétendu décès. J'ai vraiment capoté quand j'ai vu ça !

—Votre nom et une date de décès étaient sur la pierre tombale ? s'exclama Patenaude après s'être arrêté subitement de prendre des notes. Vraiment surprenant.

—Oui, Anaïs Catherine Hervieux, valida Anaïs avant de faire une pause et de poursuivre en disant : je ne sais pas pourquoi, mais plus tard, c'est Florence qui est devenue mon deuxième prénom. En ce qui concerne la pierre tombale, j'en ai discuté avec mon grand-oncle et il m'a raconté qu'après l'accident, j'étais dans un tel état que personne ne croyait que je survivrais. Il semble qu'une erreur de communication entre l'hôpital et le sculpteur expliquerait la présence de mon nom. Mon oncle m'a dit qu'il était au courant et qu'il le ferait retirer, mais j'y suis retournée l'an dernier et rien n'avait changé.

Patenaude écrivait de l'information sur de petites fiches cartonnées qu'il alla ensuite fixer sur le tableau.

—Que contenait cette enveloppe ? De l'information confidentielle sur la recherche nucléaire que votre père avait demandé à votre mère de cacher ?

—Non, pas vraiment. C'était le manuscrit du cinquième livre écrit par ma mère : *L'évolution du rôle de la femme dans la littérature russe*. Si ça vous intéresse, le document est dans la doublure de mon sac à dos. Comme c'est le seul souvenir qui me reste de ma mère, je l'ai toujours gardé avec moi, précisa Anaïs en regardant son sac dans le coin de la pièce. En parlant de mon sac à dos, je dois absolument vous parler de ce qui s'est passé hier soir...

Plutôt calme depuis son réveil, la jeune femme semblait soudainement prise de panique.

Interrogatoire

Patenaude savait très bien ce qui tracassait Anaïs lorsqu'elle regardait son sac à dos, mais lui laissa tout de même le temps de lui raconter la soirée qu'elle venait de vivre. Comme il avait gardé de nombreux contacts au sein des forces policières, il était en mesure de savoir en partie ce qui s'était déroulé la veille. Un courriel poli enrobé d'une ou deux demi-vérités et le tour était joué. Dans le cas présent, il avait mentionné qu'une de ses clientes avait vu une quantité impressionnante de voitures de police devant l'appartement situé en face de chez elle et cherchait à savoir si un meurtre y avait été commis.

Virginie Giroux, qui travaillait aux communications du service de police de Montréal et qui avait obtenu son emploi en partie grâce aux contacts de Patenaude, lui avait répondu dès les minutes qui avaient suivi. Il tendit le courriel à Anaïs et dit :

—C'est l'escouade antidroque qui a débarqué vers 23h00 à votre appartement. Apparemment, un voisin a observé un important va-et-vient depuis plusieurs semaines et a contacté la police, car il soupçonnait un trafic de drogue. Les policiers n'ont pas trouvé de drogue... mais un cadavre.

Patenaude prit une gorgée de son café devenu froid, puis continua.

—J'ai beaucoup de questions à vous poser et j'espère obtenir des réponses.

Du coup, Anaïs vit qu'il n'avait plus l'air du grand-père sympathique. La confirmation de la présence d'un cadavre chez elle semblait avoir provoqué un effet sur lui, et pour la première fois, Anaïs sentit qu'il la suspectait.

—Qui est Jolyane Groulx ?

—Qu'est-ce que Jolyane vient faire dans cette histoire ? répondit aussitôt la jeune femme, qui s'attendait à plusieurs questions, mais certainement pas à celle-là.

En regardant Patenaude, elle vit bien qu'il n'avait pas l'intention de répondre. Il était maintenant clair qu'elle subissait un interrogatoire, sauf qu'elle n'était pas dans un poste de police, mais dans la

maison d'un retraité, et qu'elle n'avait pas de menottes aux poignets... Du moins, pour l'instant. Elle trouva donc préférable de répondre, sans émettre la moindre objection.

—Jolyane est la locataire officielle de l'appartement où j'habite. Elle travaille pour la Croix-Rouge et est partie en Afrique depuis six mois. J'ai repris son appartement temporairement, en attendant son retour.

—Et vous la connaissez bien ?

—Je l'ai rencontrée dans un bar deux ou trois fois. Elle était sympathique et je cherchais un appartement. Aussi simple que cela. Une poignée de main et elle m'a remis les clés, répondit Anaïs en parlant de plus en plus rapidement, sans prendre le temps de respirer.

Le visage de Patenaude laissait à peine percevoir sa surprise, ce qui lui semblait étrange.

—Avez-vous reçu de ses nouvelles, depuis ? Savez-vous quand elle reviendra ?

—Non, aucune nouvelle. Pourquoi ?

À cette question, Patenaude se montra plus réceptif.

—Simplement parce qu'un mandat d'arrêt vient d'être lancé contre elle, annonça-t-il.

—C'est impossible, elle n'est même pas au pays !

—En fait, le mandat aurait dû être émis au nom de la personne qui occupait l'appartement... c'est-à-dire vous... mais il semblerait que le propriétaire de l'immeuble n'était pas au fait de votre arrangement.

Anaïs était songeuse. C'était une question de temps avant qu'on ne découvre que c'était elle qui occupait l'appartement. Le ménage n'étant pas fait, les policiers trouveraient sûrement quelque chose à son nom au milieu du désordre.

—Vous m'avez raconté ce qui s'est passé durant la soirée, mais vous ne m'avez pas parlé de l'argent et de la drogue qui se trouvent dans votre sac à dos. Est-ce cela que cherchait l'escouade antidrogue ? continua Patenaude.

—Ce n'est pas à moi, je le jure ! s'exclama Anaïs.

—Je veux bien vous croire, mais qui vous les a remis et à qui cela appartient-il ?

—Je les ai pris dans le réservoir de la toilette avant de quitter l'appartement.

Patenaude écoutait ce que lui racontait la jeune femme en se disant que ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne contacte les autorités pour leur faire savoir qu'Anaïs Hervieux se trouvait chez lui.

—Donc, vous saviez que la drogue et l'argent étaient là. Je répète ma question : à qui appartiennent-ils ?

—Non ! paniqua Anaïs, dont le débit s'accélérait au point de pratiquement l'empêcher de respirer. Je ne savais pas que l'argent et la drogue étaient cachés là. La façon dont je les ai découverts est presque impossible à croire.

—Expliquez-moi ça... Je ne demande qu'à comprendre, car c'est très nébuleux... Et s'il vous plaît, ralentissez le débit.

—Je m'apprêtais à quitter l'appartement quand j'ai remarqué que la canette de *Red Bull* qui était sur le réservoir de la toilette avait été déplacée...

Patenaude, qui prenait toujours des notes, arrêta et regarda la jeune femme pour la prier à nouveau de ralentir le débit. Peine perdue.

—La canette vide était là depuis deux semaines... peut-être trois. Je l'avais déposée lorsque je me suis rendue à la salle de bain pour me peigner et je ne l'ai jamais ramassée parce que... je n'ai pas vraiment eu le temps de faire du ménage. Et puis merde ! Ce n'est pas vraiment important ce qu'elle faisait là ; je suis certaine que ça ne vous intéresse pas...

Patenaude échappa un rictus. Effectivement, ça ne l'intéressait pas.

—Bref, la canette était là et j'aimais, lorsque je quittais l'appartement, la voir à travers la bibliothèque. Elle était parfaitement centrée... Un chef-d'œuvre en soi. Je l'ai même prise en photo... Regardez dans mon *iPhone*. Merde ! Il est en mille morceaux dans mon sac !

—Anaïs ! Prenez le temps de respirer et ralentissez. J'ai du mal à vous suivre !

Anaïs prit deux grandes inspirations, puis continua en reprenant le même rythme effréné que précédemment.

—En me dirigeant vers la porte, j'ai vu que la canette n'était pas là. En fait, elle était là, mais pas là où elle devait être. Alors, je me suis dit que quelqu'un y avait touché et je ne comprenais pas pourquoi. Je suis donc allée dans la salle de bain et j'ai vu que le couvercle du réservoir était mal placé. Je l'ai ouvert et j'y ai trouvé les deux sacs.

J'ai paniqué, puis j'ai échappé le couvercle et je me suis blessée en tombant. Je sais... j'aurais dû appeler la police, mais avec un cadavre, un sac d'argent et un sac de ce qui me semblait être de la drogue, je me suis dit que le mieux était de fuir.

—Et le rouleau d'argent, lui aussi était dans le réservoir de la toilette ?

—Non ! Ce sont mes économies. C'est ce que j'ai mis de côté depuis que je suis revenue du Chili, il y a quelques années. Je l'ai pris dans ma cachette avant de partir.

—Chili ? Cachette ?

—Je suis allée au Chili, il y a plusieurs années, mais c'est une autre histoire. L'argent, il doit y avoir environ six mille cinq cents dollars, se trouvait dans une cache sous une latte de bois. Je trouvais ça plus sécuritaire que de le laisser dans un pot sur mon bureau.

—Un compte bancaire, vous connaissez ?

—Je n'ai pas de compte bancaire...

—Aucune carte de crédit non plus et aucun permis de conduire. Votre seule pièce d'identité se résume à une carte d'assurance maladie expirée depuis huit ans !

Anaïs savait maintenant que son hôte avait passé son sac à dos et son portefeuille au peigne fin. Elle ne pouvait pas lui en vouloir, trouvant tout à fait logique qu'il se soit informé sur la personne qu'il hébergeait.

—Vous devriez manger un peu, lui suggéra-t-il.

Elle regarda son assiette et suivit le conseil en observant son hôte du coin de l'œil. Il semblait écrire des notes dans un calepin, avant de tourner quelques pages.

—Dernier point pour le moment... Que faisait cette femme dans votre appartement et si ce n'est pas vous, qui l'a tuée ?

—Ce n'est pas moi qui l'ai tuée ! répondit du tac au tac Anaïs. Elle était déjà morte quand je suis arrivée. Je ne sais pas ce qu'elle faisait là et je n'ai aucune idée de la façon dont elle est entrée et de la personne qui l'a tuée. Cette femme est une inconnue et la seule raison qui pourrait expliquer sa présence est la drogue qui est apparue dans le réservoir de la toilette... Mais je ne suis certaine de rien.

—Donc, vous affirmez ne pas savoir qui est cette femme ? poursuivit Patenaude en prenant une feuille près de son ordinateur.

Anaïs hésita. Elle commençait à connaître le bonhomme devant elle et s'il insistait, c'est qu'elle devait connaître la victime ; pourtant, ce visage qu'elle avait regardé tout au plus cinq secondes ne lui rappelait rien.

—Non, je ne sais pas de qui il s'agit.

—Et pourtant, vous vous promenez avec son nom, son numéro de téléphone et son adresse dans votre portefeuille !

—Madame Lamarche ! s'exclama la jeune femme en voyant le papier bleu que tenait l'ancien policier.

Suzanne Lamarche

« Suzanne Lamarche, 56 ans, a été retrouvée sans vie dans un appartement de la rue Boyer. Elle aurait été abattue à bout portant. Ancienne policière, elle avait fondé et dirigeait depuis vingt-cinq ans *Lamarche Sécurité*, une agence de surveillance et de protection privée. »

Patenaude déposa la première feuille qu'il venait de lire et prit la deuxième, tout juste sortie de l'imprimante.

« Suzanne Lamarche a démissionné du service de police de Montréal en 1986, à la suite d'une histoire de saisie de drogue où une quantité importante de stupéfiants avait disparu de la chambre des pièces à conviction. »

Puis le vieil homme s'assit dans un fauteuil et resta silencieux durant plusieurs minutes. Il observait Anaïs et attendait qu'elle parle.

Celle-ci était stupéfaite. Madame Lamarche, qu'elle avait tenté de joindre au cours de la journée, était donc la personne trouvée morte dans son appartement. Elle revoyait son visage et n'arrivait pas à croire que c'était elle, même si Patenaude lui avait lu le rapport de police. Elle dut se rendre à l'évidence qu'en dix-sept ans, madame Lamarche avait beaucoup changé.

Après quelques minutes, elle expliqua à Patenaude qu'elle avait obtenu l'adresse et le numéro de téléphone de la femme auprès de la direction du collège où madame Lamarche avait travaillé. Ceci, parce que la dame figurait sur la liste des amis *Facebook* de son grand-oncle.

—Point intéressant. J'avais complètement oublié cette histoire d'amis *Facebook*, indiqua Patenaude en se dirigeant vers le mur pour y inscrire en lettres majuscules : *FACEBOOK*, puis en dessous, son nom et celui de Suzanne Lamarche. Vous m'avez dit qu'il n'y avait que deux personnes dont le nom vous disait quelque chose... Je présume que c'était l'une d'elles...

Patenaude était habillé chaudement. Le mercure indiquait dix degrés sous zéro et le vent amplifiait la sensation de froid. Il marchait

depuis une dizaine de minutes en maintenant un bon pas. Habitué depuis plusieurs années à fonctionner à une vitesse réduite, son cerveau, depuis trente-six heures, était inondé d'informations et il devenait urgent de lui fournir de l'oxygène ; et l'air froid en contenait en bonne quantité. Après avoir interrogé Anaïs pendant près de deux heures, il n'arrivait pas à relier tous les éléments de cette histoire rocambolesque.

Anaïs Hervieux l'avait initialement intéressé parce qu'elle pouvait l'aider à comprendre ce qui s'était passé en 1984 et ainsi, lui permettre de trouver le motif de l'assassinat de Jérémie Hervieux. Or, il ne s'attendait pas à être mêlé au meurtre d'une ancienne policière et à un trafic de drogue à peine quelques heures plus tard.

Ce qui le hantait était de savoir ce qu'il devait faire de la jeune femme. Il pourrait certes contacter la police et leur expliquer la situation, mais elle n'était toujours pas sur le radar des forces policières. «Lorsqu'elle sera recherchée, je prendrai une décision, se dit-il. En fait, je n'aurai peut-être pas à décider de quoi que ce soit.»

Il avait quitté la maison en y laissant Anaïs, après lui avoir expliqué qu'il faisait une marche tous les jours. Elle l'avait regardé d'une étrange façon, l'air de se demander pourquoi il arrêta soudainement de lui poser des questions pour aller geler à l'extérieur. Mais s'il l'avait laissée seule, c'était surtout pour voir si elle ne partirait pas une fois qu'il aurait parcouru une centaine de mètres.

Cette histoire était nébuleuse. D'abord, il avait devant lui une survivante de l'attentat à l'explosion sur lequel il avait enquêté vingt-sept années auparavant. Ensuite, il y avait un grand-oncle millionnaire qui léguait des amis *Facebook* à son unique héritière, grand-oncle qui se trouvait aussi à être son partenaire d'échecs depuis plusieurs années. À cela, il fallait ajouter le cadavre d'une ancienne policière impliquée dans une histoire de drogue vingt-cinq ans plus tôt et finalement, une quantité impressionnante de drogue et d'argent cachés dans le réservoir d'une toilette. Il voulait bien croire à l'inexistence de lien, mais il n'avait jamais cru au hasard.

Il passa devant l'appartement d'Anaïs. Étant en possession des clés qu'il avait *empruntées*, il y serait volontiers monté, mais la présence de deux véhicules du service de police de Montréal l'incita à continuer sa marche. Autour d'un périmètre de sécurité établi avec du ruban jaune, une vingtaine de badauds attendaient dans l'espoir

d'apercevoir quelque chose d'intéressant. Le camion du *Journal du Matin* était au coin de la rue et un journaliste interrogeait les passants.

« Probablement en train de leur demander s'ils connaissent la locataire ou s'ils croient que le quartier est dangereux », se dit Patenaude en haussant les épaules.

Il continua à marcher pendant environ cinq minutes, puis ralentit légèrement le pas pour regarder la plaque d'un véhicule garé : PRE 587. Après quoi, il poursuivit son chemin. Personne dans le véhicule et rien de particulièrement suspect, sauf qu'il venait de croiser deux fois la même voiture en moins de quarante-huit heures. Il était certain que c'était la même, le numéro de la plaque étant assez unique et facile à mémoriser. Depuis longtemps, il avait développé l'habitude de transformer les chiffres des plaques en une série de multiplications de nombres premiers et de former des mots avec les lettres. Jugeant que ça occupait l'esprit, il avait continué à se livrer machinalement à ce jeu. Ce qu'il trouvait original, avec le numéro de cette plaque, c'est que le chiffre était un nombre premier et que les lettres formaient le début du mot **premier**. Il avait trouvé cela cocasse la première fois qu'il l'avait vue, mais trouva cela inquiétant la deuxième fois. Il était certain qu'il avait vu cette plaque la veille, alors qu'il revenait de sa rencontre avec Anaïs.

« Ça ne peut être une simple coïncidence », songea-t-il en entrant dans un café. Il surveilla la circulation pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, puis quitta le café après quelques minutes, avant de refaire la même manœuvre une dizaine de minutes plus tard. N'ayant rien observé d'anormal, il conclut que personne ne le suivait, mais continuait de trouver suspecte la présence de cette voiture.

Il entra dans un autre café et s'assit à une table avec vue sur la voiture bleu foncé. Son attente fut vite récompensée ; environ dix minutes plus tard, deux hommes dans la mi-trentaine vinrent s'asseoir dans l'auto. Pour Patenaude, il ne faisait aucun doute que ces types n'étaient pas des touristes. Sa conviction augmenta lorsqu'ils restèrent assis dans le véhicule et que l'un d'eux sortit des jumelles. Il était clair, maintenant, qu'ils ne suivaient pas quelqu'un, mais qu'ils recherchaient une personne. L'idée qu'il pouvait être cette personne lui effleura l'esprit.

« Est-ce des policiers ? Rien ne l'indique, se dit-il. Si c'est le cas, ce n'est pas une voiture banalisée de la police de Montréal, car elle ne

correspond pas aux normes en vigueur. »

Il observa la voiture pendant environ quinze minutes et comme aucun des occupants n'en sortait, il décida de quitter le restaurant en empruntant la sortie située sur la rue transversale, pour éviter d'être vu. « Je dois devenir paranoïaque avec l'âge. »

Sur le chemin du retour, il continua à réfléchir à ce que la jeune femme lui avait raconté. La situation de cette dernière devenait de plus en plus claire : elle avait besoin d'aide.

Il s'arrêta et s'assit sur un banc, dans un abribus. Il resta immobile pendant près de cinq minutes, puis sortit son calepin noir. Il relut de nombreuses pages et par dépit, secoua la tête. Il était découragé. Il ne voyait que ce qui était évident. Ce qui aurait auparavant représenté une énigme facile à résoudre lui demandait aujourd'hui toute sa concentration et malgré cela, il n'arrivait pas à assembler les différentes pièces du puzzle. Anaïs avait besoin d'aide, sauf qu'il ne pouvait pas vraiment l'aider. La situation le dépassait et l'admettre lui était vraiment difficile. Il devait absolument trouver quelqu'un pour lui fournir un coup de main, histoire de démêler cette histoire, mais cela lui semblait impossible.

Patenaude revint chez lui vers dix-neuf heures. Il avait l'habitude de faire des marches assez longues, sauf que normalement, il revenait à temps pour préparer son souper, ce qu'il n'avait pas eu le temps de faire ce soir-là. Il avait donc acheté du poulet pour deux personnes à la rôtisserie près de chez lui, sans savoir si Anaïs y serait encore.

—Monsieur Patenaude ! s'exclama celle-ci lorsqu'elle le vit entrer dans la maison. Je suis vraiment contente de vous revoir ; je m'inquiétais !

—Ne vous inquiétez pas, c'est l'heure habituelle à laquelle je rentre de ma marche quotidienne, mentit le détective qui cachait mal le sentiment étrange qui l'envahissait et qu'il n'avait pas l'habitude de ressentir. Quelqu'un s'inquiétait pour lui et était heureux de le voir. Il était aussi très content de voir qu'Anaïs ne s'était pas enfuie, mais se refusa à le lui dire, préférant continuer à jouer le rôle de celui qui ne sait pas ce qu'il doit faire.

Il balaya sa maison du regard et nota qu'Anaïs avait utilisé plusieurs feuilles de papier qu'elle avait étendues au milieu du salon et sur la table à dîner. Il nota aussi qu'elle s'était préparé trois cafés avec sa cafetière *Keurig*, qu'elle prenait son café avec du lait et qu'elle n'utilisait pas de cuillère pour le brasser.

—J'étais en train de ramasser, lui dit-elle en empilant les feuilles, puis en jetant les capsules de café et le contenant vide d'un litre de lait à la poubelle.

—Hum ! grogna le détective en prenant le contenant de lait pour le rincer et le déposer dans le bac à récupération. Je vois, dit-il en jetant un regard sur le comptoir de la cuisine, que vous n'avez pas encore mangé... Alors, venez vous asseoir.

Ils s'installèrent et mangèrent en silence, chacun attendant que l'autre parle. Lorsqu'il eut terminé, Patenaude se rendit dans le salon pour jeter un coup d'œil sur son tableau, à la recherche de l'élément qui lui manquait, celui qui lui permettrait d'y voir plus clair. Or, le tableau n'était plus dans l'état où il l'avait laissé. Il jeta un regard à Anaïs, qui l'aurait probablement paralysé si elle l'avait vu. C'était la première fois en près de cinquante ans que quelqu'un osait écrire sur son tableau. Après quelques profondes respirations, il retrouva son calme et commença à examiner les changements apportés par la jeune femme.

—Je me suis permis d'ajouter l'information qui manquait. J'espère que cela ne vous dérange pas.

—Je serais malhonnête de dire non, mais ça va aller.

Elle avait ajouté plusieurs noms à la liste des amis *Facebook*, des détails en lien avec la soirée, l'information qu'elle détenait sur Jolyane Groulx ainsi que du texte près du nom de Suzanne Lamarche, indiquant que celle-ci travaillait pour une agence de sécurité depuis vingt-cinq ans, mais qu'elle avait aussi travaillé comme surveillante à l'école qu'elle fréquentait entre 1989 et 1995. De plus, elle avait collé un morceau de papier avec le mot *drogue* reliant les noms de Lamarche et Groulx. Enfin, un point d'interrogation apparaissait sur chacun des liens.

—Intéressant, murmura sincèrement Patenaude. Vraiment intéressant !

Puis, il continua en parlant de manière à ce qu'Anaïs puisse l'entendre.

—Pensez-vous que Jolyane Groulx soit impliquée dans cette histoire de drogue ?

—Pourriez-vous arrêter de me vouvoyer ? Je me sens interrogée lorsque vous faites ça !

—Je veux bien, mais tu devras faire pareil et me tutoyer ; je me sens vieux lorsqu'on me vouvoie.

Anaïs hésita, puis vit son hôte sourire.

—Tu peux continuer à me vouvoyer si tu préfères... J'ai l'habitude de me sentir vieux. Donc, pourquoi penses-tu que Jolyane pourrait être impliquée ?

Anaïs fouilla dans sa pile de feuilles et en sortit une. Au haut de celle-ci, Patenaude distingua le nom de Jolyane, écrit en gros caractères.

—Je me suis beaucoup questionnée pendant votre absence et finalement, cette histoire d'appartement qui devient disponible alors que j'en cherchais un était possiblement trop belle pour être vraie. Jolyane m'a laissé son appartement sur une poignée de main et à l'époque, j'ai trouvé ça normal. Mais en y pensant bien, je me suis dit que c'était peut-être normal pour moi, mais pas pour le commun des mortels.

Tout en l'écoutant, Patenaude prenait des notes.

—Elle a laissé des meubles, des électroménagers et de l'électronique dans l'appartement en disant qu'elle ne pouvait pas les emporter et qu'elle les récupérerait à son retour. Elle ne me connaissait pas et ne m'a demandé aucun dépôt en garantie. Elle avait peut-être un intérêt à ce que la personne à qui elle confiait son appartement ne veuille pas tout changer.

—Si je comprends bien votre... ton raisonnement, avant que tu y vives, l'appartement servait de lieu d'échange pour la drogue.

—Exactement, valida Anaïs en écrivant sur le tableau ce qu'elle venait de dire.

Pendant qu'elle s'exécutait, Patenaude observa son bras gauche, qui pendait le long de son corps. Celui-ci portait une multitude de traces d'automutilation fines et minces, les plus récentes datant d'à peine quelques jours. En se livrant au même exercice avec le bras droit, il vit les mêmes marques, bien que plus difficiles à discerner, vu le tatouage rouge qui les masquait. Il essaya tant bien que mal d'identifier ce que représentait le dessin. Dans un premier temps, il

crut déceler un oiseau, mais la présence d'un être humain au milieu des plumes donnait à l'œuvre une vague ressemblance avec un dessin de Leonardo da Vinci. Son regard se porta ensuite sur la nuque de la jeune femme, où l'on apercevait à peine un autre tatouage, qui lui, représentait un dragon. Patenaude esquiva un sourire, car lorsqu'il avait vu la jeune femme au restaurant et qu'il avait entrevu ce tatouage, il s'était imaginé être en présence de l'héroïne de Larsson. Toutefois, lorsqu'elle avait peiné à démarrer son portable en maudissant l'informatique, il en avait déduit qu'elle était une personne très différente.

—Jolyane Groulx a-t-elle communiqué avec toi depuis son départ ?

—Non, je vous l'ai déjà dit. C'est d'ailleurs ce que je trouve étrange, aujourd'hui. Je n'ai même pas d'adresse courriel pour la joindre. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est partie en Afrique pour une longue période.

—Si elle travaille pour la Croix-Rouge, on pourra la joindre par l'entremise de son employeur, suggéra Patenaude.

—Non, pas vraiment. Elle travaille pour un organisme humanitaire et lorsqu'elle me l'a nommé et que je lui ai dit que je ne le connaissais pas, elle m'a dit que c'était comme la Croix-Rouge. Je tente de me souvenir du nom, mais je n'y arrive pas. C'est pourquoi j'ai dit qu'il s'agissait de la Croix-Rouge.

Tout en écrivant dans son calepin, Patenaude retrouva un air sérieux. Cette fille partie en Afrique sans laisser d'adresse le laissait songeur. Existait-elle vraiment ?

—Recevais-tu du courrier au nom de Jolyane Groulx ?

—Du courrier ? Pas vraiment. Ah oui... je recevais le magazine *Décoration Chez Soi*, mais plus maintenant. L'abonnement doit être échu.

—Rien d'autre ? Pas de comptes d'électricité ?

—Non, l'électricité et le chauffage étaient inclus dans le prix du loyer.

—Rien d'autre ? Certaine ?

—Non, rien, sinon des lettres adressées à l'occupant que je m'empressais de jeter à la poubelle... euh... à la récupération, se reprit Anaïs en se rappelant le soin qu'avait pris Patenaude pour rincer le contenant de lait avant de le mettre dans le bac de récupération.

—Et que faisait madame Lamarche dans ton appartement ?

—Madame Lamarche était probablement impliquée dans ces transactions... Quelque chose a mal tourné et elle a été abattue.

—Sauf, spécifia Patenaude, que rien n'indique qu'elle ou Groulx trempait dans le trafic de drogue. Il y a très longtemps, Lamarche a été impliquée dans une histoire de disparition de stupéfiants, mais depuis plusieurs années, elle gérait une petite agence de surveillance qui lui permettait de bien vivre.

—Je sais, mais la drogue était là ainsi que madame Lamarche. Un plus un font deux, non ? Sinon, pourquoi serait-elle venue dans mon appartement ?

—Quelqu'un lui aurait peut-être donné rendez-vous...

Anaïs sentit soudain qu'elle retrouvait son statut de suspecte aux yeux de Patenaude. En le regardant, elle nota que son air était devenu plus sérieux et que sa respiration se faisait plus rapide.

—Ce n'est pas moi qui l'ai appelée ! Le numéro qu'on m'a donné n'était plus valide et elle n'habitait pas à l'adresse que m'avait fournie le collègue. C'est une simple coïncidence si j'ai tenté de la joindre la journée où on l'a trouvée dans mon appartement.

—Je te crois, la rassura Patenaude qui bien sûr, avait déjà vérifié le numéro de téléphone et l'adresse qui figuraient sur le bout de papier trouvé dans le portefeuille d'Anaïs, mais ça n'exclut pas que quelqu'un puisse lui avoir donné rendez-vous.

—Je viens d'avoir une idée. Pensez-vous qu'elle soit venue me voir parce qu'elle avait appris que je la cherchais ?

—Et comment Suzanne Lamarche aurait-elle su que tu la cherchais ?

—Peut-être que les personnes qui vivent dans l'appartement où je suis allée hier après-midi la connaissaient et qu'ils l'ont contactée.

—Tu m'as pourtant dit que la personne qui t'a répondu ne la connaissait pas.

—C'est ce qu'on m'a dit, mais ça ne veut pas dire que c'est vrai. Pourquoi m'aurait-on fait confiance ?

—Et comment aurait-elle eu ton adresse ? L'as-tu laissée aux occupants de l'appartement ?

Anaïs hésita, puis ferma les yeux pour mieux se concentrer.

—Non, mais... Je n'ai pas de réponse.

Une autre coïncidence

Levée depuis près d'une heure, Anaïs regardait Patenaude qui lisait le journal. Celui-ci l'avait accueillie dans la salle à manger avec un simple « Bonjour » et ne lui avait pas adressé la parole depuis. Elle aurait bien aimé reprendre la discussion de la veille, mais son hôte semblait préoccupé.

Elle prit son ordinateur et s'installa sur le divan. Telle était la routine : petit déjeuner rapide et boulot.

—Merde ! s'exclama-t-elle au bout de quarante minutes de travail, avant de détourner son regard vers Patenaude qui avait à peine levé la tête. Excusez-moi, monsieur Patenaude, mais il faudrait que je puisse accéder à internet. Avez-vous un réseau Wi-Fi ?

—Non, aucun réseau disponible ici. Pourquoi ?

—Je dois absolument envoyer le texte dont je viens de finir la traduction...

—Désolé, l'interrompit Patenaude, mais tu ne dois sous aucun prétexte accéder à ton compte courriel. C'est une question de sécurité.

—Je pense que vous ne comprenez pas, continua Anaïs en haussant le ton. Je dois absolument pouvoir accéder à l'internet pour faire mon travail. Si je ne remets pas aux clients les textes qu'ils attendent, je vais tous les perdre et je n'aurai plus aucun revenu !

—Peut-être, répondit Patenaude avec un calme désarmant, mais pour ta sécurité, tu n'auras pas accès à internet.

—Merde ! jura Anaïs en refermant violemment le couvercle de son portable.

Elle ne savait pas ce qu'elle devait penser. Complètement isolée du monde extérieur, elle ignorait si le prétexte d'assurer sa sécurité était réel ou si, à titre de suspecte, le vieux détective la gardait prisonnière en attendant le bon moment pour la livrer aux autorités. L'idée de ramasser ses affaires et de quitter ce qui lui semblait une prison lui passa par la tête, mais l'absence de destination rendait ce projet impossible.

Patenaude semblait lui aussi troublé par la situation. Ayant quitté la salle à manger depuis de longues minutes, il se tenait debout de-

vant le tableau du salon pour étudier l'information qui y était regroupée. Il consultait régulièrement son calepin noir, pour ensuite ajouter des notes au tableau. Ce faisant, il jeta plusieurs regards en direction d'Anaïs, assise sur le divan, visiblement frustrée et mécontente.

—Mer... commença la jeune femme qui réussit à retenir le mot qui semblait irriter les oreilles de son hôte. Monsieur Patenaude, continua-t-elle, nous sommes au milieu de l'après-midi... Pourquoi ne me parlez-vous pas ? Ai-je dit quelque chose de mal ?

—Désolé si mon silence te tourmente, mais je tente simplement de mettre les pièces du puzzle à la bonne place et pour y arriver, j'ai besoin de toute ma concentration.

—Je peux vous aider, vous savez...

—Je n'en doute pas, mais pour cela, il faudrait avoir l'esprit clair, ce que tu n'as pas en ce moment. La frustration t'empêche de réfléchir. Il est clair que tu désires informer Thomas que tu es en sécurité, mais que tu n'as pas encore trouvé la manière de me le demander.

—Thomas ? s'étonna Anaïs. Comment pouvez-vous savoir ? Je n'ai même pas mentionné son nom. Êtes-vous capable de lire dans la tête des gens, dites-moi ?

—Pas dans la tête des gens, mais dans leur gestuelle. Je te regarde depuis tout à l'heure et il est évident que tu es fâchée, frustrée et inquiète. Fâchée de ne pas pouvoir envoyer les travaux que tu as exécutés, et frustrée parce que tu es dans l'impossibilité de quitter ma maison pour retrouver ta vie. Par contre, j'ai pris un peu de temps à comprendre pourquoi tu es inquiète...

—Je ne suis pas inquiète...

—Oui, tu l'es... Ce qui te reste d'ongles en témoigne. Tu ne l'es pas pour toi, mais pour une personne qui t'est chère, c'est-à-dire Thomas !

—Oui, confirma Anaïs après une longue hésitation. Vous avez raison... J'aimerais seulement lui envoyer un mot pour lui dire de ne pas s'inquiéter.

—Parfait, alors pourquoi ne pas l'avoir dit ?

—J'étais... j'étais... je ne sais pas vraiment pourquoi. J'avais peur.

—Peur de moi, de ma réaction, ou de contacter Thomas ?

Anaïs hésita, fixa ses ongles qu'elle se préparait à ronger et constata ce que Patenaude avait noté avant elle : il ne lui en restait

pratiquement plus. Elle regarda le détective et lui répondit :

—Un peu des trois, peut-être...

—C'est correct. Demain, tu pourras envoyer un courriel à Thomas.

—Pourquoi demain ? Pourquoi pas maintenant ?

Plutôt que de répondre, Patenaude regarda son interlocutrice directement dans les yeux. Du coup, cette dernière comprit que le moment n'était pas à la discussion. Le reste de l'après-midi, l'ex-détective continua à travailler. À intervalles réguliers, il posait des questions à Anaïs, laquelle y répondait sans grande conviction lorsque bien sûr, elle avait une réponse à fournir, ce qui était assez rare.

En soirée, Patenaude finit par abandonner son tableau pour s'installer confortablement dans son fauteuil afin d'écouter le bulletin de nouvelles télévisé. Anaïs, pour sa part, occupait toujours le divan, où elle avait passé la majeure partie de la journée. La première information retint l'attention des deux téléspectateurs...

Dans l'enquête sur le meurtre de Suzanne Lamarche, les services de police nous ont confirmé que Jolyane Groulx n'était plus recherchée, puisqu'elle se trouve en Afrique depuis maintenant douze mois. Selon les informations recueillies, elle aurait sous-loué son appartement à Hélène Lalonde, âgée d'environ 35 ans. Cette dernière est maintenant recherchée par la police. Elle pèserait environ 65 kilos, aurait les cheveux châtons...

—Mais c'est elle qui m'a loué l'appartement ! C'est donc dire que Jolyane Groulx le lui a d'abord loué à elle. Je n'y comprends rien ! Pourquoi m'a-t-elle dit qu'elle s'appelait Jolyane Groulx ? Mais la bonne nouvelle, c'est que je ne suis pas recherchée...

—C'est ce qui m'inquiète, marmonna faiblement Patenaude pour éviter qu'Anaïs l'entende.

—Pourquoi cela vous inquiète-t-il ? interrogea la jeune femme qui avait malgré tout parfaitement entendu.

—Le soir où je suis allé te chercher, tu t'étais cachée parce que tu ne comprenais pas pourquoi Thomas te contactait. Tu m'as dit que les policiers avaient dû lui raconter une série de faussetés pour qu'il les aide à te retrouver, n'est-ce pas ?

—Effectivement, valida Anaïs en hésitant, sachant très bien que Patenaude l’amenait à voir ce qu’elle aurait dû elle-même déduire.

—Si Thomas était avec les policiers, il ne fait aucun doute que ceux-ci savaient très bien que la fille qui habitait dans l’appartement ne s’appelait pas Jolyane Groulx ni Hélène Lalonde... mais Anaïs Hervieux.

—C’est effectivement vrai, j’aurais dû y penser avant. Maudit que je suis épaisse ! rétorqua Anaïs en regardant le vieil homme.

—Ne sois pas trop dure avec toi. Cette histoire est complexe et le seul moyen d’y voir clair est de prendre le temps de réfléchir... et rien ne garantit que les personnes qui se trouvaient avec Thomas étaient des policiers.

—C’étaient sûrement des policiers... Sinon, ils n’auraient pas été là avec lui. Mais je ne suis pas certaine... Je n’arrive pas à réfléchir tellement mon cerveau tourne dans le vide. Ce n’est pas du temps, dont j’ai besoin, juste la petite vie tranquille que je menais avant...

—Avant quoi ?

—Avant ce foutu héritage, maugréa Anaïs. Je ne comprends rien à cette histoire d’amis ni à ce qui m’arrive. Je découvre la liste d’amis et soudain, l’un d’eux est assassiné dans mon salon. J’ignore quoi, mais je suis persuadée qu’il y a un lien entre la mort de madame Lamarche et le testament. Avant...

—Chut ! lâcha Patenaude en lui faisant signe d’arrêter de parler.

...cambriolage accompagné d’une séquestration dans le cabinet d’une notaire de Verdun. Celle-ci a été hospitalisée et est dans un état critique...

—Mais, mais... c’est le bureau de maître Francœur ! Voilà toute une coïncidence !

—J’ai bien peur que ce ne soit malheureusement pas le cas, signifia Patenaude. Je pense que tu as parfaitement raison lorsque tu dis qu’il y a quelque chose de terrifiant dans cet héritage qui a peut-être déjà coûté la vie à deux personnes...

—Mais maître Francœur n’est pas morte, l’interrompit Anaïs.

—Non, dit Patenaude en s’étirant pour prendre le Journal du Matin, placé sous une pile de feuilles sur la table.

Il l’ouvrit à la page cinq et le plaça de façon à ce qu’Anaïs puisse le lire.

Victime innocente d'une fusillade

Patricia Simard, âgée de trente-deux ans, a succombé à une blessure par balle. Elle se promenait sur le trottoir lorsqu'elle a été atteinte par un projectile tiré à partir d'un véhicule qui avait à peine ralenti.

Le directeur des communications du service de police de Montréal a affirmé que mademoiselle Simard, qui n'avait aucun antécédent judiciaire, a probablement été atteinte par erreur, du fait qu'elle se trouvait à proximité d'un restaurant fréquenté par des sympathisants des gangs de motards.

—C'est triste, mais quel est le lien avec l'héritage? demanda Anaïs en posant un regard perplexe sur Patenaude.

En guise de réponse, celui-ci pointa la photo de la victime.

—Merde! s'exclama Anaïs, mais cette fille me ressemble comme deux gouttes d'eau! Ça ne peut être qu'une coïncidence, non?

—Une autre coïncidence? Combien en faut-il pour arrêter de dire ce mot? En lisant le journal ce matin, j'ai espéré que ce ne soit qu'un simple hasard et j'ai préféré ne pas t'en parler, mais avec l'attentat contre maître Francœur, je suis persuadé que ce meurtre est relié à ton histoire.

Anaïs savait très bien que Patenaude avait placé le journal de manière à ce qu'elle ne le voie pas et qu'il n'avait pas fait sa marche quotidienne pour garder un œil sur elle. Il voulait être certain qu'elle ne fasse pas de bêtise. Elle le regarda puis murmura :

—Merci.

Escapade sur la Rive Sud

—Bonjour, Anaïs. J'espère que tu as passé une bonne nuit, car nous serons très occupés, aujourd'hui.

—Bien dormi, mais vous vous êtes levé tôt. J'ai entendu la porte se fermer vers cinq heures du matin. Êtes-vous sorti faire une marche ?

—Une petite marche, en effet. Hier soir, je me suis couché en pensant à cette fille qui te ressemblait et qui a été abattue. Comme tu l'as dit, c'est peut-être une coïncidence, mais je préfère ne prendre aucun risque, répondit Patenaude en pointant un sac sur la table.

—Vous n'êtes pas sérieux ! lança Anaïs après avoir examiné le contenu. Vous voulez vraiment que je me teigne les cheveux en noir ? J'aurai l'air complètement ridicule ! Je suis blonde depuis toujours !

—Non seulement en noir, mais il faudra de plus les couper assez courts, répliqua Patenaude en indiquant le cou avec sa main.

—Merde ! Vous êtes vraiment sérieux ! s'exclama Anaïs en se dirigeant vers la salle de bain avec la teinture et les ciseaux en main.

—Tu devrais déjeuner, avant...

—Pas faim ce matin.

Anaïs n'avait pas mis les pieds sur la Rive-Sud de Montréal depuis au moins cinq ans. Elle ne comprenait pas pourquoi Patenaude l'y emmenait, mais il lui avait promis qu'elle pourrait écrire à Thomas et c'est ce qu'elle désirait le plus. Ils arrivèrent dans le stationnement d'un centre commercial vers dix heures.

—Pourquoi stationnez-vous à trois cents mètres du magasin ? Et pourquoi avoir fait une série de détours pour stationner ici ? questionna-t-elle.

—Bonnes questions, répondit Patenaude. Je t'expliquerai plus tard, mais pour le moment, reste tranquillement dans l'automobile. Je serai de retour dans vingt minutes.

La jeune femme regarda l'ancien policier se déplacer au milieu du stationnement, puis bifurquer vers la droite, ce qui l'éloignait de sa

destination. Après deux autres changements de direction, il arriva au magasin d'électronique. Il en sortit quinze minutes plus tard avec un colis, et revint à l'auto en empruntant le même chemin.

—Qu'avez-vous acheté ? s'enquit Anaïs dès qu'il fut assis.

—Rien acheté. J'ai simplement récupéré mon appareil photo que j'avais laissé en réparation.

—Impressionnant ! lança Anaïs en regardant le contenu du sac. J'ai toujours voulu en avoir un semblable. Mais je ne comprends pas pourquoi vous venez si loin pour le faire réparer.

—Je viens régulièrement ici, répondit le détective sans donner plus d'explications. Maintenant, passons aux choses sérieuses. Prends ton ordinateur et écris un courriel à Thomas...

—Je veux bien, mais il n'y a pas de réseau...

—Est-ce que je t'ai donné la permission de te connecter ? C'est drôle, mais je savais que tu serais tentée de le faire.

—Je m'excuse, répliqua Anaïs à la manière d'une enfant prise en défaut. Je voulais juste vérifier.

—C'est beau, on oublie ça... Il n'y a pas eu de dommage. Écris ton courriel.

Anaïs écrivit alors le fameux courriel. Il était assez laconique. Elle se contentait d'indiquer à Thomas qu'elle était bien et en sécurité, et qu'elle le contacterait bientôt pour lui donner plus de détails.

—Maintenant, écoute bien, dit Patenaude. En quittant l'automobile, dirige-toi vers la porte de la banque, puis longe le mur de celle-ci jusqu'à l'extrémité du magasin de matelas. À partir de là, marche en ligne droite jusqu'au café de l'autre côté de la rue, puis arrête-toi. Tu devrais alors avoir accès au *Wi-Fi* du café. Connecte-toi et envoie ton message. Rien d'autre. Est-ce compris ?

—Oui, mais pourquoi faire tout ça ? N'aurai-je pas l'air ridicule à l'extérieur du commerce avec un gros manteau sur le dos et mon portable ouvert ?

—Peut-être, mais je t'expliquerai plus tard. Et pour revenir, emprunte le même chemin.

—Et s'il n'y a pas de réseau, que dois-je faire ?

—Il y aura un réseau... Sinon, reviens ici.

Anaïs regarda le vieil homme. En temps normal, elle l'aurait simplement traité de vieux fou et aurait agi à sa tête, mais le souvenir du cadavre de madame Lamarche dans son salon lui rappelait qu'il n'y

avait plus rien de normal. Elle suivit donc à la lettre le parcours dicté et revint vite à l'automobile.

—C'est fait, annonça-t-elle. Puis-je retourner là-bas pour voir s'il m'a répondu ?

—Non, refusa Patenaude en sortant du véhicule avant qu'elle n'y entre. Viens avec moi, j'ai une théorie à vérifier. Peux-tu prendre le sac afin de ne rien laisser qui a de la valeur dans l'auto ?

Cinq minutes plus tard, ils se retrouvèrent au deuxième étage du *Ikea*, en train de regarder le stationnement. Patenaude était assis et ne disait mot, alors qu'Anaïs s'amusait avec l'appareil photo.

—C'est vraiment un bel appareil... Le *zoom* est fantastique... Et il y a même un dispositif pour éviter de faire des photos floues.

—Je l'ai à peine utilisé, je n'ai pas eu le temps de découvrir ce qu'il peut faire. Dès que j'aurai... Attends une minute... Regarde qui est là !

Par la fenêtre, Anaïs aperçut Thomas et un homme qu'elle ne connaissait pas entrer dans le café. Elle prit l'appareil photo et se servit du *zoom* pour voir ce qui se passait. Elle vit Thomas parler à l'autre homme, puis les deux se séparèrent. Elle *zoma* sur son copain, et constata qu'il tenait une photo d'elle. Elle le vit entrer dans la boutique près du café, avant de ressortir deux minutes plus tard. Il recommença le même manège une dizaine de fois, et rejoignit son comparse. Après quoi, les deux quittèrent le stationnement du centre commercial.

Patenaude n'avait rien dit au cours des trente dernières minutes. Idem pour Anaïs. Seul le bruit émis par l'appareil photo programmé en mode rafale brisait le silence.

—Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea Anaïs.

—Selon toi ? rétorqua Patenaude.

—Vous avez dit que vous vouliez vérifier une théorie et je crois que c'est fait. Vous disiez qu'il était risqué d'utiliser ma boîte courriel et vous aviez raison, mais je ne saisis pas comment ils ont pu arriver ici aussi rapidement.

—Simple question de traçage informatique. Chaque courriel contient un tas d'informations qui n'apparaissent pas en temps normal. On y retrouve entre autres l'adresse *IP* du serveur ayant transmis le courriel...

—L'adresse *IP* ?

—*Internet protocol*... Un code formé de quatre nombres compris entre 0 et 255, séparés par un point. Comme je le disais, ce code a permis à Thomas et son ami de savoir que tu as envoyé ce courriel à partir du *Café Dépôt*.

—Mais ils savent que je suis dans les environs, non ?

—Peut-être. Rien de certain. Ils savent que tu y étais, mais ils peuvent penser que tu ne t'y trouvais plus lorsqu'ils sont arrivés.

—Ils doivent savoir que je n'étais pas dans le café, car ils s'y sont présentés avec une photo de moi. Ils soupçonnent peut-être que quelqu'un soit venu ici pour transmettre le courriel à ma place.

—Intéressant comme point de vue, répondit Patenaude. Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

—Pendant que Thomas faisait le tour des boutiques, j'ai cru voir que celui qui l'accompagnait photographiait les plaques des automobiles stationnées près du café.

—Excellente observation, répliqua Patenaude, surpris et déçu de ne pas l'avoir remarqué. Continue...

—En entrant dans le café, ils ont probablement observé ceux qui avaient un ordinateur et dès qu'ils les verront quitter le café, ils les suivront.

—D'où vient cette idée et pourquoi uniquement ceux qui ont un ordinateur ? Le courriel aurait pu être envoyé par l'entremise d'un téléphone cellulaire, non ?

—Peut-être, mais lorsque j'envoie un courriel à partir de mon cellulaire, il y a une note, en bas, qui indique que ça provient de mon *iPhone*.

—Bon point, mais pourquoi penses-tu que ces gens seront suivis ?

—Regardez là-bas... expliqua Anaïs en pointant du doigt un coin du stationnement où deux véhicules étaient stationnés.

Thomas et son comparse venaient d'y rejoindre deux autres personnes. À l'aide de l'appareil photo, elle prit plusieurs clichés.

—Tu as raison, je n'avais pas vu cela. Reconnais-tu les personnes qui sont avec Thomas ?

—Pas pour le moment ; c'est la raison pour laquelle je prends des photos. Je vais regarder ça à tête reposée.

—Je pense qu'il est l'heure de partir, lança Patenaude en remettant son manteau.

—On devrait peut-être attendre qu'ils soient partis, non ?

—Nous allons emprunter l'autre sortie, car de l'endroit où ils sont, ils ne peuvent voir ma voiture.

Silencieuse, Anaïs observait Patenaude qui conduisait. Elle n'avait pas entièrement compris ce qu'il lui avait expliqué, mais savait maintenant qu'un simple courriel en disait beaucoup plus que son contenu.

—Selon vous, qui sont les hommes qui se trouvaient avec Thomas ?

—Et selon toi ?

Anaïs se renfroigna. Patenaude avait cette fâcheuse habitude de répondre à une question par une question. Elle resta silencieuse pendant quelques minutes, cherchant une explication qui se tenait.

—Comme vous me l'avez fait remarquer hier, si ces personnes sont des policiers, c'est donc dire que c'est moi qui suis recherchée et non la fille qui m'a sous-loué l'appartement. De plus, il est évident que ces personnes me recherchent, même si j'ignore pourquoi. Troisièmement... hésita Anaïs avant de s'exclamer : troisièmement, ce sont assurément des policiers !

—Des policiers ? répéta Patenaude. Tu viens de dire le contraire, alors pourquoi prétends-tu que ce sont des policiers ?

—Tout au plus, ils sont arrivés vingt minutes...

—Dix-sept minutes, pour être exact, interrompit Patenaude.

—... après l'envoi de mon courriel. Si Thomas était chez lui et qu'il les a contactés immédiatement après avoir reçu le courriel, les hommes ont dû passer chez lui et venir ici en empruntant le pont Jacques-Cartier. Or, avec les opérations de déneigement actuellement en cours à Montréal, le trajet entre l'appartement de Thomas et le café est d'au moins trente minutes...

—Effectivement, il nous a fallu quarante-deux minutes pour venir ici ce matin et la distance est à peu près la même, valida Patenaude qui trouvait très intéressant le point de vue de son interlocutrice.

—Donc, reprit cette dernière, le seul moyen d'effectuer le trajet en dix-sept minutes est de recourir à des gyrophares... Et qui utilise des gyrophares ? La police !

—Excellent ! s'exclama Patenaude. Ton analyse tient la route, mais dans ce cas, pourquoi n'ont-ils pas lancé un mandat d'arrêt contre toi ?

—Deux possibilités, répondit immédiatement Anaïs. La première est que les policiers savent que je me cache et pensent que je pourrais revenir dans la circulation en laissant courir la nouvelle que quelqu'un d'autre est recherché. La deuxième est un peu plus tordue... Je pense que Thomas a peut-être un ami dans la police et qu'ils me recherchent pour comprendre ce qui s'est passé dans mon appartement.

—Quand tu dis : je pense que Thomas a peut-être... la corrigea Patenaude, on est loin d'une certitude !

—C'est vrai, mais ça expliquerait pourquoi Thomas est impliqué. Il a sûrement convaincu son ami que je n'y étais pour rien dans cette histoire de meurtre. Plus j'y pense, plus il m'apparaît clair que c'est sûrement l'explication la plus plausible. Il faudrait que je puisse lire sa réponse...

—Effectivement, approuva Patenaude, ce serait intéressant, mais on ne retournera pas au *Café Dépôt*.

—Pourquoi allons-nous à Québec ? s'étonna Anaïs en voyant Patenaude emprunter l'autoroute menant vers la capitale provinciale.

—Mauvaise déduction, répondit Patenaude qui semblait apprécier le mystérieux de la situation. Je te donne une deuxième chance... Ne m'as-tu pas dit que tu étais une championne pour résoudre les énigmes ?

Anaïs chercha un instant ses cheveux longs pour les tortiller, réflexe qu'elle avait lorsqu'elle réfléchissait, puis se souvint que ceux-ci avaient disparu.

—On se rend à un endroit où il y a un Wi-Fi et de là, je pourrai consulter mes messages et lire ce que Thomas m'a répondu. Ensuite, on se cachera pour voir s'ils continuent à me suivre ! répondit fièrement Anaïs, convaincue d'avoir énoncé la bonne réponse.

—Deux sur trois. C'est bien, répondit le détective. Il ne sert à rien de les attendre, je suis convaincu qu'ils prendront la même route que nous dès qu'ils auront reçu un message de ta part.

Ils roulèrent pendant une heure avant d'arriver à Drummondville. Patenaude stationna la voiture sur le bord de la rue, puis entendit Anaïs lui demander :

—Qu'est-ce je fais, maintenant ?

—Marche jusqu'à l'hôtel. Dès que tu seras sous le porche d'entrée, tu auras accès à un signal internet. Connecte-toi et prends tes messages. Ignore-les tous, sauf celui de Thomas. Ensuite, réponds-lui quelque chose de très simple, puis reviens. Je serai de l'autre côté de l'autoroute.

—Parfait, agréa Anaïs. J'en déduis que vous ne voulez pas être vu sur les bandes vidéo de l'hôtel ?

—Je te donne un point boni. C'est exactement ça. Et n'oublie pas de garder ton capuchon sur la tête en tout temps.

—Avec le vent et le froid, je pense que je l'aurais gardé sans même que vous ayez à me le demander, répondit Anaïs.

Patenaude la regarda marcher vers l'hôtel, puis alla l'attendre à l'endroit convenu.

Environ quinze minutes plus tard, elle regagna la voiture. En voyant les larmes couler sur son visage, l'ex-policier devina qu'elle n'avait pas reçu le courriel espéré.

André Koulos

Patenaude buvait son café en feuilletant le journal. Il attendait qu'Anaïs se réveille pour discuter des événements récents. Il aurait bien voulu lui en parler la veille, mais elle s'était réfugiée dans un mutisme absolu. Le vieux détective commençait d'ailleurs à penser que la situation que vivait la jeune femme viendrait à bout de ses ressources et qu'elle s'effondrerait, incapable de réagir, paralysée par la peur et le danger. Cela l'inquiétait, car il savait très bien qu'à lui seul, il ne pourrait résoudre cette enquête et qu'elle était la meilleure personne pour lui venir en aide.

Finalement, il l'entendit descendre l'escalier. Avant même qu'il puisse placer un mot, sur un ton presque enjoué qui le désarçonna, elle lui lança :

—Bonjour, monsieur Patenaude, comment allez-vous, ce matin ?

—Euh... bonjour. Ça va bien. Tu as l'air en pleine forme.

—En effet. J'ai beaucoup réfléchi, hier soir, puis j'ai bien dormi. Je pense que j'ai compris plusieurs choses au cours de la nuit et j'en suis venue à la conclusion que ce n'était pas un hasard si vous avez choisi d'aller dans un café sur la Rive-Sud de Montréal. Récemment, vous avez sûrement travaillé avec la direction du centre commercial, dit Anaïs entre deux bouchées.

—Qu'est-ce qui te fait croire cela ?

—Puisque vous avez évité les caméras à Drummondville, il est logique que vous ayez fait de même à Boucherville, considérant les nombreux détours que vous avez faits. Et pour réussir cela, vous deviez forcément être familier avec la sécurité de l'endroit.

—Très bonne déduction, Anaïs. Le directeur de la sécurité du centre commercial est un policier à la retraite que je connais bien et il m'a demandé un coup de main pour mettre en place leur système de surveillance vidéo.

Anaïs étira le cou pour jeter un coup d'œil à l'article que lisait le détective. À la vue du titre, elle se déplaça pour pouvoir le lire plus aisément.

Un héritier frustré

L'attaque dont a été victime maître Francœur serait l'œuvre d'un héritier potentiel frustré de ne pas avoir été couché sur le testament de son père. À la suite d'une dispute familiale, le père aurait annoncé à son garçon que celui-ci avait été rayé du testament. En guise de réponse, l'homme aurait décidé de se rendre directement chez le notaire pour détruire le nouveau testament...

—Donc, déduisit Anaïs, l'attaque contre maître Francœur n'était pas liée au testament de mon grand-oncle...

—Premièrement, il ne faut jamais tenir pour acquis ce qu'on lit dans le journal ; deuxièmement, il faut lire l'article jusqu'au bout.

Maître Francœur a confirmé aux forces policières que le nom de l'homme qui aurait fait le testament lui était inconnu et qu'elle l'avait dit à son agresseur, sauf que celui-ci a malgré tout fouillé son bureau pendant plus de quatre heures.

—C'est ce que je disais, reprit Anaïs. Il s'agit de quelqu'un qui cherchait le testament de son père, et non pas celui d'Hector Langevin.

—Et d'où te vient cette certitude ? demanda Patenaude en se versant un deuxième café.

—Pourquoi maître Francœur aurait-elle menti aux policiers ?

—Ai-je dit qu'elle avait menti ? Elle a simplement rapporté ce que son agresseur lui a dit. N'oublie pas que celui-ci a fouillé son bureau pendant quatre heures, alors qu'en dix minutes, il lui aurait été possible de savoir si son père était client.

Anaïs regarda le vieil homme en se disant qu'encore une fois, il avait probablement raison.

—Pourquoi l'agresseur n'a-t-il pas simplement demandé le dossier d'Hector Langevin ? interrogea-t-elle.

—Intéressant comme question. Qu'en penses-tu ?

Anaïs grogna doucement. Dès l'instant où elle avait posé sa question, elle savait que celle-ci lui reviendrait. Elle engloutit une grosse bouchée de pain et fit signe à Patenaude qu'elle devait terminer de manger avant de pouvoir lui répondre.

—Si... finit-elle par dire après avoir avalé sa bouchée, si c'est effectivement le dossier de Langevin que l'agresseur cherchait et qu'il n'a pas voulu mentionner son nom, c'est qu'il ne voulait pas que les policiers s'intéressent au stupide testament de mon grand-oncle. Il y a

toutefois un point que je ne comprends pas. Il me semble évident que ceux qui me poursuivent sont des policiers... à moins qu'ils soient de mèche avec l'homme qui a agressé la notaire...

—C'est effectivement une possibilité, convint Patenaude qui éprouvait de la difficulté à suivre ce raisonnement.

—Mais plus j'y pense, plus il m'apparaît évident que mon héritage est directement lié à ce qui arrive... l'assassinat de madame Lamarche, l'agression contre maître Francoeur... Il semble qu'on veuille m'empêcher de trouver ce que m'a légué mon grand-oncle. Il faut donc que je continue de chercher... Je dois rencontrer les personnes qui sont sur la liste.

—Si je suis ton raisonnement, les personnes de la liste, incluant moi-même, sont en danger...

Anaïs ne répondit pas immédiatement, s'étant rendue dans la cuisine pour se préparer un café.

—Je pense que l'agresseur cherchait des informations sur les legs d'Hector Langevin, expliqua-t-elle une fois revenue, mais le testament ne mentionne que le mot *amis*. La liste n'y était pas ; elle est sur *Facebook*, pas dans le testament.

—Sauf qu'ils peuvent eux aussi remonter à *Facebook*...

—Pas si facile. Il me faudrait utiliser votre ordinateur quelques minutes pour éliminer cette possibilité. Pensez-vous que c'est risqué ?

—Ça dépend de ce que tu veux faire. Fermer le compte de ton grand-oncle ?

—Fermer un compte *Facebook* est pratiquement impossible. Je pensais plutôt me connecter sur le compte de mon grand-oncle et faire le ménage des amis.

Patenaude hésita. Il ne maîtrisait pas l'informatique comme il aurait voulu. Il s'était surtout intéressé aux questions de sécurité avant de conclure que ceux qui croyaient que l'informatique constituait la solution à leur problème de sécurité ne connaissaient rien à l'informatique ni à leur problème de sécurité. Son côté paranoïaque lui dictait d'interdire à Anaïs toute communication électronique pouvant permettre à ses poursuivants de la localiser. Ses craintes s'amplifièrent lorsqu'il regarda l'ordinateur de la jeune femme... qui sait s'il n'avait été trafiqué ?

—Parfait. C'est risqué, mais c'est important qu'on le fasse, finit-il par consentir en démarrant le logiciel *Cyberghost*.

—Qu'est-ce que c'est que ce logiciel? demanda Anaïs, intriguée.

—Il sert à voyager de façon anonyme sur internet. Ça fonctionne assez bien, mais on m'a prévenu qu'on pouvait arriver à retracer l'utilisateur si la connexion dure trop longtemps. Penses-tu pouvoir faire cela en quinze minutes?

—Je pense que oui.

Anaïs se brancha sur *Facebook* et accéda au compte d'Hector Langevin. Dès qu'elle y fut, elle constata qu'un seul ami avait répondu à ses courriels. Elle imprima donc cette réponse, puis effaça tous les amis de la liste.

—Attends une minute. Pourquoi adresses-tu une demande d'amitié à *Madonna*?

—J'adresse des demandes à tous les politiciens et artistes que je connais. Ils acceptent les demandes de tout le monde sans poser de questions et si jamais mes poursuivants trouvent cette page, ils auront l'embarras du choix.

Patenaude sourit.

Le désir de comprendre l'étrange testament de son grand-oncle monopolisait les pensées d'Anaïs. Elle devait agir. Un des amis *Facebook* d'Hector Langevin était André Koulos. Anaïs lui avait envoyé un message auquel il avait répondu de façon laconique en disant simplement : « Disponible pour une rencontre, à votre convenance ». N'ayant plus accès aux amis *Facebook* de son grand-oncle, la jeune femme n'avait d'autre choix que de le rencontrer.

Il n'y avait qu'un seul Victor Koulos dans le bottin téléphonique que Patenaude avait mis à sa disposition lorsqu'elle lui avait demandé si elle pouvait utiliser son ordinateur pour trouver une adresse.

« Vous pouvez toujours utiliser cela, avait-il ajouté en déposant un immense livre sur la table. Ça fonctionne vingt-quatre heures par jour et ça ne laisse aucune trace sur le réseau. »

—Anaïs! Aucune communication, c'est trop dangereux! lança-t-il dès qu'il aperçut la jeune femme décrocher le combiné téléphonique. Il ne faut absolument pas laisser la moindre chance à tes poursuivants de savoir où tu es.

Elle se dit que le détective était probablement paranoïaque, mais que dans la situation actuelle, c'était sûrement nécessaire.

—Bon, alors je vais y aller en métro et en autobus.

—Avant de partir, donne-moi ta carte *Opus*.

—Ma carte de transport ? Pourquoi ? Il n'y a même pas de photo dessus.

—Pas de photo, mais une puce électronique qui peut permettre de te retrouver facilement. Si tes poursuivants ont mis quinze minutes pour arriver au café d'où tu as envoyé un courriel, tu peux être certaine qu'avec ta carte *Opus*, ils seront à tes trousses en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Anaïs réalisa soudainement la précarité de sa situation. Si la fille abattue sur le trottoir avait effectivement été victime, comme le pensait Patenaude, de sa ressemblance avec elle, le moindre faux pas pouvait la mettre en danger de mort. L'approche la plus sécuritaire serait donc qu'elle reste tranquillement cachée et qu'elle attende que le détective règle tout, mais elle savait que rester à ne rien faire était impossible et qu'il était temps, pour elle, d'arrêter de fuir les problèmes. Patenaude lui tendit une boîte en disant :

—Il est temps que je me convertisse à la modernité !

Anaïs regarda le cellulaire *Samsung* datant de la préhistoire des communications.

—C'est quoi au juste ? Peut-on envoyer des messages textes, des photos et naviguer sur internet avec ce truc ? s'enquit-elle en se disant que son vieil *iPhone* lui manquait maintenant cruellement.

—C'est un téléphone, rien d'autre. Mais ça nous permettra de rester en contact.

En passant devant une vitrine, elle fut surprise par son reflet. Personne ne risquait de la reconnaître, puisqu'elle n'y parvenait pas elle-même.

Rendue à destination, elle ne trouva pas la résidence correspondant à l'adresse qu'elle avait notée. Elle regarda autour d'elle et aperçut une cabine téléphonique. Elle s'y dirigea donc pour vérifier l'adresse dans l'annuaire téléphonique.

—Merde ! s'exclama-t-elle en constatant qu'il n'y avait pas d'annuaire dans la cabine.

«Comment peut-on vivre sans *iPhone* ?» maugréa-t-elle en regardant le cellulaire de Patenaude. Elle décida de retourner à l'endroit où devait normalement se trouver la résidence d'André Koulos. Alors qu'elle regardait pour la vingtième fois le bout de papier contenant l'adresse, un homme dans la cinquantaine avancée s'approcha d'elle.

—Bonjour. Puis-je vous être utile ?

Anaïs sursauta. Malgré le froid qui sévissait, elle transpirait abondamment. Elle aurait voulu fuir, mais ses jambes la soutenaient à peine. Elle resta silencieuse quelques secondes puis, après s'être dit que si cet homme avait voulu la tuer, ce serait déjà fait. Du coup, elle recommença à respirer.

—Oui, je cherche cette adresse, répondit-elle en montrant le bout de papier.

—C'est là, madame, répondit l'homme en pointant un vieil immeuble.

Anaïs se retourna pour regarder l'immeuble en question. Une enseigne indiquait : «Cathédrale des Saints Pierre et Paul, église orthodoxe russe».

—Vous pouvez me suivre, madame, c'est exactement là où je vais. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

—C'est un peu étrange, je recherche un ami de mon grand-oncle.

—Vous devez donc être Anaïs ! devina l'homme en ouvrant la porte de bois.

Une fois à l'intérieur, l'homme se présenta comme étant André Koulos. Il signifia à sa visiteuse qu'il lui avait répondu sur *Facebook*, mais qu'il n'avait obtenu aucun retour.

—Je n'ai pas vraiment eu le temps, mentit Anaïs pour éviter de se lancer dans des explications trop compliquées.

—C'est ce que je me disais, répliqua Koulos. À voir votre surprise, j'en conclus que vous ne saviez pas que j'étais prêtre.

—En effet, et je n'avais aucune idée de votre existence avant de voir la liste des amis de mon grand-oncle.

—De mon côté, j'en ai appris beaucoup, sur vous, au cours des dernières années et je pense que vous avez bien fait de venir me rencontrer pour discuter de votre grand-oncle. En passant, je suis surpris de vous voir avec des cheveux courts et noirs... Je m'attendais plutôt à rencontrer une femme avec de longs cheveux blonds.

Anaïs hésita avant de répondre. Cet homme semblait la connaître assez bien.

—J'ai changé de *look*, depuis le temps, expliqua-t-elle. Vous semblez avoir bien connu Hector Langevin.

—J'ai rencontré monsieur Langevin alors que je venais d'arriver à Montréal, il y a une quinzaine d'années. Je l'ai revu de nombreuses fois, depuis. C'était un homme qui souffrait beaucoup, vous savez.

—Était-il malade ?

—La souffrance de l'âme peut en effet être considérée comme une maladie, mais pour laquelle il n'existe pas vraiment de médicament. Je pense que j'ai réussi à l'aider, mais il était imprégné d'une profonde tristesse que rien n'aurait vraiment pu guérir. J'espère qu'aujourd'hui, il est plus heureux là où il est.

Anaïs écoutait le père Koulos lui parler de son grand-oncle de sa voix grave et feutrée. Elle savait que ce dernier n'était pas la personne la plus enjouée, mais selon ses souvenirs, le mot triste lui paraissait peut-être exagéré.

—Pourquoi était-il si triste ?

Koulos hésita à répondre. Il se frotta la barbe en regardant la jeune femme, puis finit par répondre :

—Je pensais que vous auriez pu me le dire. J'ai toujours pensé que la mort de votre mère en était la cause.

—Pourquoi ? questionna Anaïs qui ne comprenait pas le lien entre la mort de sa mère et la tristesse de son grand-oncle.

—Son frère Paul, votre grand-père, lui avait demandé de prendre soin de sa fille Catherine. Il considérait donc qu'il avait failli à sa parole. C'est probablement la raison pour laquelle il a tenu à vous protéger à tout prix.

—Il a aussi failli dans cette mission, répondit du tac au tac la jeune femme. Je ne l'ai pas vu au cours des dix-sept dernières années.

—Votre foi est faible, madame. Comme Saint Thomas, vous devez voir pour croire. Vous êtes persuadée que votre grand-oncle ne veillait pas sur vous uniquement parce que vous n'en aviez pas

conscience. Tout comme Dieu, l'homme peut agir dans l'ombre sans chercher à se faire voir.

—Voyons donc ! J'aimerais bien vous croire, mais j'ai traversé tellement d'épreuves au cours de toutes ces années, qu'il est impossible qu'il ait cherché à me protéger.

Plutôt que de répondre, le frère André se contenta de regarder Anaïs, l'air d'attendre qu'elle comprenne le sens de ce qu'elle venait de dire. Puis après trois interminables minutes, il demanda :

—Parlez-vous de Dieu ou de votre grand-oncle ?

—De l'un et de l'autre. J'ai été laissée à moi-même tout ce temps et je n'ai rien vu qui était l'œuvre de Dieu ou d'Hector Langevin.

—Vous êtes dans l'erreur, madame. Dieu ne vous abandonne jamais ; il est toujours là pour ceux et celles qui croient en lui et croyez-moi, votre oncle ne vous a jamais abandonnée.

Le père resta silencieux, regarda la jeune femme, puis ajouta en murmurant :

—Virginia Huppée...

Ce nom, Anaïs le connaissait bien. Elle avait rencontré cette femme une fois dans sa vie. C'était une religieuse, ou une personne qui semblait l'être, qui travaillait pour *Amnistie Internationale*. Elle l'avait rencontrée après avoir été arrêtée par les autorités chiliennes...

—Voulez-vous dire que c'est Dieu qui a mis cette femme admirable sur mon chemin ? Et comment diable... euh... excusez-moi, se reprit Anaïs en réalisant que son expression était plutôt mal choisie. Comment êtes-vous au courant de cette histoire ? Pourquoi vous aurait-elle raconté cela ?

—Vous posez les mauvaises questions, Anaïs. Vous cherchez uniquement des réponses qui seraient en accord avec votre perception de la vérité. La recherche de la vraie vérité est une quête longue et ardue, souvent accompagnée de souffrance. Dieu ne vous apportera pas la vérité, mais vous permettra de la comprendre. Il ne vous évitera pas la souffrance, mais vous permettra d'y survivre et d'en sortir grandie.

—Je ne comprends plus rien, se découragea Anaïs. En venant ici, je pensais trouver des réponses et vous me parlez en paraboles.

—Les réponses que vous cherchez sont au fond de vous. Si vous vous posez les bonnes questions, vous aurez alors les réponses.

—Quelles questions dois-je me poser ? lança Anaïs qui ne savait vraiment plus quoi penser.

—Je ne peux répondre à cela, mais Dieu peut vous aider. De mon côté, je peux vous guider et vous aider à comprendre le message de Dieu.

Anaïs demeura perplexe. Qu'elle parle à Patenaude ou à cet homme, chaque question qu'elle posait en généralt de nouvelles. Elle regarda autour d'elle pour observer le bâtiment et dit :

—Je vois que nous sommes dans une église orthodoxe russe... Je me demande à quel moment mon grand-oncle s'est converti à cette religion.

—Je le répète : vous posez les mauvaises questions. Votre grand-oncle s'est rapproché de Dieu le jour où il a compris qu'il avait besoin d'aide et qu'il ne pouvait pas tout faire lui-même.

—Je ne comprends pas, rétorqua Anaïs en hésitant. J'ignore quelle était la nature de ses problèmes, mais je doute que l'Église ou même Dieu ait pu l'aider. Mon oncle n'avait qu'une passion et c'était sa collection d'œuvres d'art... À moins que vous n'ayez acheté plusieurs pièces...

Elle balaya les lieux du regard, mais hormis deux icônes de la Vierge Marie, elle ne voyait rien qui pouvait avoir la moindre valeur ou provenir de la collection de son grand-oncle.

—Je n'ai pas dit qu'il avait des problèmes, mais qu'il avait besoin d'aide. Vous avez toutefois raison sur un point... Votre oncle n'avait qu'une passion, mais ce n'était pas sa collection. Vous devez prendre le temps de réfléchir pour comprendre ses sentiments.

Il hésita quelques secondes, puis continua :

—Croyez-vous en Dieu ?

—Croire en Dieu ? Pourquoi ?

—C'était une simple question, mais je suis convaincu que Dieu croit en vous.

Anaïs ne savait que répondre. Alors qu'elle se préparait à quitter la pièce, le père Koulos lui dit :

—J'aurais une question pour vous... Pourquoi faites-vous votre signe de la croix à l'envers ?

—De... de quoi parlez-vous ? bégaya légèrement Anaïs.

—Simple question, répondit le religieux. Je vous souhaite de trouver ce que vous cherchez et n'oubliez pas que Dieu est là pour vous aider à comprendre.

Bouleversée, Anaïs partit. Elle ne se rappelait pas s'être signée en entrant dans l'église, alors comment le père pouvait-il savoir cela ? Tout au long de son secondaire, lorsqu'il y avait des messes, elle se signait à l'inverse des autres, sans savoir pourquoi... Par esprit de contradiction, peut-être...

Les questions d'Anaïs

Anaïs commençait à être tiraillée par la faim. Depuis qu'elle avait quitté l'église orthodoxe russe, elle errait dans les rues de la métropole sans vraiment savoir où elle allait. Elle tentait de comprendre ce qui lui arrivait, mais en était incapable. Sa rencontre avec le père Koulos lui avait apporté plus de questions que de réponses et des questions sans réponses, elle en avait déjà des dizaines et des dizaines avant même de le rencontrer. Elle marchait en regardant uniquement où elle mettait les pieds, se cachant littéralement dans son manteau, convaincue que tous les passants qu'elle croissait la reconnaissaient. Son cœur arrêta de battre chaque fois qu'une voiture freinait ou klaxonnait.

Elle vérifia le cellulaire préhistorique qu'elle venait de sortir de la poche de son manteau et vit que Patenaude avait tenté de la joindre plusieurs fois. En même temps, elle réalisa qu'elle arpentait Montréal depuis plus de deux heures. Elle s'immobilisa et appela l'inspecteur.

—Bonjour, monsieur Patenaude. Désolée de ne pas avoir pris vos appels, le cellulaire était dans la poche de mon manteau. Je vais bien et je devrais être bientôt de retour, avisa-t-elle avant d'éteindre l'appareil.

Détestant laisser des messages dans des boîtes vocales, elle grimaça.

Elle leva la tête pour scruter les environs. Bien qu'elle avait marché sans porter attention à son trajet, elle savait très bien où elle se trouvait. Elle avait pris un risque idiot en s'approchant de la résidence de son grand-oncle.

«Si je suis recherchée, c'est évident qu'ils m'attendent ici», se dit-elle, prise de panique. Examinant les lieux, toutes les voitures qu'elle voyait lui semblaient suspectes. Elle se mit à courir pendant environ cinq minutes, puis recommença à marcher. La faim continuait de la tirailler, la peur de l'envahir. Ayant noté qu'un homme marchait à sa suite, elle ralentit le pas. Ceci fait, il lui semblait que lui aussi avait ralenti. Puis elle s'arrêta net. Le type continua sa route en l'ignorant. Elle respira profondément et ferma les yeux pour tenter de se calmer. Lorsqu'elle les rouvrit, elle se remit à marcher.

Deux minutes plus tard, elle nota qu'elle était encore suivie. Elle accéléra la cadence, puis vit dans le reflet d'une vitrine que ce n'était pas un, mais trois hommes qui marchaient derrière elle. Lorsqu'elle se retourna pour leur faire face, ils réussirent à l'éviter et continuèrent leur chemin. Debout au milieu du trottoir, Anaïs se mit à pleurer. « Je deviens folle ! Personne ne me suit. Personne ne peut me reconnaître ! »

Après être restée immobile pendant un long moment, elle regarda autour d'elle, non pas pour vérifier si elle était suivie, mais pour voir où elle était rendue. Constatant qu'elle était devant un *Tim Horton*, elle y entra, épuisée physiquement et mentalement. Elle consulta le menu puis, hésitante, commanda une soupe. Bien que n'ayant rien mangé depuis le petit déjeuner, elle savait qu'elle ne pourrait pas avaler plus que cela. Cette pause lui fit du bien. Regardant à nouveau autour d'elle, elle fut heureuse de voir que personne ne semblait la surveiller. Elle le savait, mais continuait quand même à observer. Après avoir vérifié une dizaine de fois, elle recommença à respirer normalement, convaincue une fois pour toutes qu'elle n'était pas suivie et qu'elle n'avait commis aucune erreur irréparable.

Elle sortit un crayon de son sac à main et commença à écrire : *Jolyane, Thomas, maître Francoeur, madame Lamarche, Hector Langevin, Henri Patenaude*, puis tenta d'établir des liens. Au bout de trente minutes, elle s'apprêtait à ranger son crayon, incapable d'établir la moindre relation, lorsqu'elle eut un flash.

Le soleil venait de se coucher et Anaïs était revenue chez Patenaude depuis quelques secondes. Son manteau tout juste déposé sur le poteau de la rampe d'escalier, elle s'exclama :

—Monsieur Patenaude ! Thomas m'a présenté cette fille en me disant que c'était une amie de longue date qui cherchait à sous-louer son appartement, car elle partait travailler à l'étranger. Il devait donc savoir que son nom n'était pas Jolyane Groulx ! Pourquoi n'a-t-il pas réagi lorsqu'elle s'est présentée sous ce nom ?

—Si c'était une vieille amie, il est certain qu'il devait connaître son nom, répondit le détective en rangeant le manteau dans la garde-robe. Qu'en conclus-tu ?

—Eh bien, que Thomas m’a menti ! Soit il ne connaissait pas cette fille, ce dont je doute, soit il était de connivence avec elle pour que je sous-loue l’appartement... Mais je ne vois vraiment pas pourquoi il aurait fait ça.

—Peut-être voulait-il te surveiller ?

—Me surveiller ? Mais pourquoi ? De plus, son appartement est à trois kilomètres de chez moi ; il lui était impossible de me voir.

—Peut-être qu’un de ses amis te surveillait... Car nous savons, aujourd’hui, que Thomas essaie de te retrouver et qu’il n’est pas seul.

Anaïs ne répondit pas. Elle balaya les lieux du regard, alla vers l’appareil photo posé sur une étagère et le brancha à l’ordinateur de Patenaude.

—Vous vous rappelez sûrement que j’ai pris des photos lorsque nous étions à Boucherville pour voir si je reconnaissais les personnes qui accompagnaient Thomas...

Cela dit, elle examina les photos pour déterminer si elle était en mesure de reconnaître un visage. Or, chaque photo était accompagnée d’un signe de tête négatif.

—Attends, dit Patenaude qui se tenait maintenant derrière elle. Peux-tu agrandir cette partie de la photo ?

—Celle-là ? questionna Anaïs en désignant l’arrière d’une voiture.

—Exactement. Quel est le numéro de la plaque ?

—Humm, ce n’est pas vraiment clair, mais avec *Photoshop*, je peux améliorer la résolution. Bon... là, je vois un peu : PRE 5... le reste n’est pas clair.

—... 87, continua Patenaude.

Anaïs le regarda d’un air inquiet. Il était devenu si livide, qu’elle était persuadée qu’il faisait une crise cardiaque. Elle se leva très rapidement, le retint pour l’empêcher de tomber au sol et l’aïda à se rendre jusqu’au divan. Il tenta de dire quelque chose, mais elle fut incapable de saisir un seul mot.

—J’appelle 911 ! lança-t-elle en cherchant le téléphone du regard.

—Ça va aller, la rassura Patenaude d’une voix excessivement faible. Apporte-moi un verre d’eau, s’il te plaît.

—Vous m’avez fait peur ! Êtes-vous certain que tout est O.K. ? Vous êtes blanc comme un drap.

—Probablement une chute de pression, articula faiblement le détective. Je suis correct. Je vais rester assis quelques minutes.

—Une chute de pression, mon œil ! s'exclama Anaïs. Je pense que vous avez besoin de repos. Vous ne dormez plus et vous passez vingt heures pas jour à tenter de comprendre ce qui m'arrive. Maintenant, c'est moi qui vais vous obliger à rester à la maison pour vous reposer !

Malgré son état, Patenaude sourit. Anaïs avait raison. Il était probablement épuisé. Il avait oublié qu'il avait deux fois quarante ans et là, il en payait le prix. Cependant, il savait très bien ce qui avait provoqué cette chute de pression : son cerveau s'était emballé à la vue du numéro de la plaque. Cette voiture, il l'avait aperçue deux fois en quarante-huit heures, dont une fois à proximité du café où il avait rencontré Anaïs. Pourtant, rien ne laissait croire qu'ils savaient qu'elle l'avait rencontré. Il ignorait pourquoi, mais son instinct lui dictait qu'il était préférable de ne rien dire pour le moment. Mais il avait la certitude que cette voiture suivait Anaïs bien avant le meurtre de Suzanne Lamarche.

—Anaïs, dit-il d'une voix faible, j'ai besoin que tu inscribes sur le tableau toutes les communications que tu as eues avec Thomas, et ce, à partir du jour où tu as reçu la lettre du notaire.

—Toutes ? Comment pourrais-je me les rappeler ? Mon cellulaire est détruit. Mais pourquoi voulez-vous cette information ?

—Honnêtement, je ne le sais pas encore. Ta relation avec ce type commence à me tracasser.

Anaïs gribouilla quelques notes sur une feuille de papier, puis regarda en direction de Patenaude, qui s'était endormi. Elle monta à l'étage et revint avec une couverture qu'elle déposa sur lui.

Plus tard dans la soirée, il se réveilla. Semblant avoir retrouvé un peu la forme, il alla dans sa chambre. En passant devant le mur rempli d'informations, il jeta un coup d'œil au travail d'Anaïs et l'invita à continuer. Or, cette dernière savait très bien qu'il n'avait pas été en mesure de lire quoi que ce soit.

Pendant près de quatre heures, elle fouilla dans sa mémoire pour retracer chaque bribe de conversation qu'elle avait eue avec Thomas, puis nota l'information sur le tableau.

Le lendemain, Anaïs se réveilla alors que la matinée achevait. Après être allée à la cuisine pour prendre une bouchée, elle remarqua que la dosette de café laissée sur le comptoir la veille au soir était encore là, ce qui signifiait que Patenaude n'était pas descendu. Elle remonta l'escalier deux marches à la fois, pour le trouver dans son lit. Il ne pouvait ni bouger ni parler.

À peine deux minutes plus tard, elle tenait une carte de visite entre les mains et composait un numéro de téléphone.

—Bonjour, docteur Kerouac. Vous vous souvenez sûrement de moi... C'est Anaïs, la nièce d'Hector Langevin. Nous nous sommes rencontrés il y a quelques jours.

—Oui, oui, je me souviens très bien de vous. Je vois que vous avez gardé mon numéro de cellulaire. Que puis-je faire pour vous ?

—J'aurais besoin que vous veniez rapidement examiner un de mes amis qui est gravement malade !

—Désolé, mais je ne fais plus de visites à domicile depuis longtemps. Si c'est urgent, contactez le 911, c'est le meilleur conseil que je puisse vous donner.

—Écoutez, insista Anaïs après un court moment de silence, vous m'avez dit que si j'avais besoin de quoi que ce soit, je pouvais vous le demander. Mon ami a besoin d'aide et je ne peux pas contacter le 911. Pouvez-vous venir, s'il vous plaît ?

—Je devrais vous dire non et insister pour que vous appeliez le service d'urgence, mais je peux difficilement refuser d'aider la nièce d'Hector. C'est bon. Donnez-moi l'adresse et j'arrive dès que je peux.

Le docteur Kerouac arriva environ trente minutes plus tard. Il examina le détective pendant une quinzaine de minutes, puis alla rejoindre Anaïs au salon.

—Il devra se reposer durant plusieurs jours, annonça-t-il. Il doit absolument prendre les médicaments que je lui ai prescrits. En passant, à quel nom dois-je faire la prescription ?

Anaïs hésita, se demandant s'il y avait un risque à révéler le nom de Patenaude. Selon ce qu'elle avait compris, il était essentiel que personne ne sache qu'elle habitait chez Patenaude ; mais comme le docteur Kerouac le savait déjà, ce n'était pas un problème.

—Henri Patenaude, répondit-elle.

—Est-ce son vrai nom ? Vous êtes aussi mystérieuse qu’Hector pouvait l’être. J’ai parfaitement compris qu’il était inutile de poser de questions, car je n’obtiendrais pas de réponses... n’est-ce pas ?

Anaïs sourit. Jamais elle n’avait pensé qu’on pourrait un jour la comparer à son oncle, sauf qu’elle ne pouvait nier qu’elle partageait avec lui le désir de préserver sa vie privée.

—Et votre changement de look ? C’est sûrement une autre question à laquelle je n’aurai pas de réponse...

—Effectivement, mais je vous remercie beaucoup de vous être déplacé.

En milieu d’après-midi, Anaïs se rendit à la pharmacie pour se procurer les médicaments. Dès qu’elle mit le pied à l’extérieur, elle eut à nouveau le sentiment d’être épiée. Chemin faisant, elle regardait constamment partout à la fois et s’arrêtait pour s’assurer que personne ne la suivait. Rien. Personne. Elle avait beau se répéter cela, elle n’était guère rassurée pour autant. Elle revint chez Patenaude quarante minutes plus tard, complètement épuisée.

Les jours suivants furent routiniers. Anaïs préparait les repas de Patenaude, qui mangeait peu. « Soit il n’a pas faim, soit c’est drôlement mauvais », se disait Anaïs, qui doutait de ses talents de cuisinière.

Au cours d’une sortie à l’épicerie, elle remarqua un magasin vendant du matériel d’artiste. Décidant d’y faire un tour, elle acheta divers trucs pour meubler ses journées devenues trop longues, d’autant plus qu’elle n’avait rien ajouté sur le mur de Patenaude depuis deux jours.

Au cours des premiers jours, elle veillait systématiquement à remplacer les meubles qu’elle avait déplacés pour se consacrer à son art avant de ranger son matériel. Mais au bout d’un temps, sa propension au désordre prit le dessus.

Fidèle à l’habitude qu’elle avait faite sienne depuis maintenant deux semaines, Anaïs se leva à sept heures pour préparer le déjeuner

de Patenaude, qu'elle lui apportait ensuite à sa chambre.

—Bonjour, Anaïs, lança un jour Patenaude, qui cette fois, l'attendait dans le salon. Ce matin, après avoir décidé que j'avais été malade assez longtemps, je me suis levé. Ce n'est pas la grande forme, je l'admets, mais c'est un pas dans la bonne direction.

—Bien contente de voir que vous prenez du mieux et... excusez-moi d'avoir mis votre maison en désordre, répondit Anaïs en ramassant rapidement ses accessoires de peinture éparpillés dans la cuisine, la salle à manger et le salon.

Ce faisant, elle remarqua que Patenaude se tenait debout devant les trois toiles qu'elle avait peintes au cours des derniers jours.

—Ce n'est pas grave, je n'avais pas remarqué, répondit Patenaude en souriant. Vraiment très belles, tes toiles ! Jamais rien vu de semblable. J'ai préparé du café si tu en veux.

Pendant qu'Anaïs le regardait, il déplaça un fauteuil et s'assit devant l'immense tableau qui occupait un mur complet du salon. Il lisait les ajouts de la jeune femme, s'attardant sur les conversations qu'elle avait eues avec Thomas.

—Qu'est-ce que cette histoire de princesse ? demanda-t-il en pointant une phrase.

—C'est une conversation que j'ai eue avec Thomas au moment où je quittais la bibliothèque. Ça s'est passé à peine quelques heures avant que je découvre le corps de madame Lamarche. C'est probablement notre dernière conversation. Il n'y avait rien de sérieux, c'était juste une plaisanterie.

—Donc, si je me base sur ce que tu as écrit, Thomas a tenté de te joindre le matin même où nous nous sommes rencontrés. Tu ne lui as pas répondu de la journée et le soir, tu lui as écrit pour lui parler d'une histoire de princesse. Pourquoi ne pas l'avoir rappelé avant ? A-t-il tenté de te joindre ?

Anaïs voyait bien que Patenaude prenait du mieux et qu'il tentait de reprendre le temps perdu. Or, elle venait à peine de se réveiller, n'avait pas encore pris son café et déjà, il la mitraillait de questions.

—Une question à la fois, répondit Anaïs en faisant un effort pour ne pas hausser le ton.

Elle prit une grande inspiration, suivie d'une gorgée de café, puis une autre grande inspiration.

—Au moment où je suis arrivée au café où vous m’attendiez, la pile de mon cellulaire est tombée à plat. Je n’ai pu la recharger qu’à la bibliothèque. C’est là que j’ai vu que Thomas avait tenté de m’appeler plusieurs fois. Je lui ai donc envoyé un message texte, car la salle de travail de la bibliothèque n’est pas le meilleur endroit pour téléphoner.

—Que voulait-il ?

—Simplement savoir ce que je faisais.

—Et qu’est-ce que c’est que cette histoire de princesse ?

Anaïs raconta alors la discussion qu’elle avait eue avec Ginette Corbeil, une des amies *Facebook* d’Hector Langevin, également bibliothécaire et amie de sa mère.

—Cette histoire de princesse russe est-elle reliée au fait qu’un des amis *Facebook* de ton grand-oncle soit un prêtre orthodoxe russe ?

—Je pense plutôt que mon grand-oncle avait un penchant pour l’art byzantin et russe et que cela a poussé ma mère à croire qu’elle était une princesse russe. Vous savez sûrement que l’environnement dans lequel on évolue nous influence...

Patenaude semblait avoir à peine écouté cette dernière réponse. Il était réveillé depuis à peine deux heures et déjà, il sentait la fatigue le gagner.

—Revenons à ton échange de courriels avec Thomas. Lui as-tu mentionné que tu avais rencontré des amis de ton grand-oncle ?

—Oui, je lui dis que j’avais commencé à faire le tour, mais sans nommer personne. Aussi, je ne lui ai pas dit ce que j’avais fait au cours de la journée.

—Intéressant, poursuivit Patenaude en prenant des notes dans son calepin.

Il se demandait s’il devait maintenant dire à Anaïs qu’elle était suivie le matin de leur rencontre. Mais après réflexion, il en vint à la conclusion que cela ne ferait que la rendre plus nerveuse.

Fernand Kerouac

Patenaude relisait pour la quatrième fois les bribes des conversations entre Anaïs et Thomas. Rien n'indiquait que ce dernier espionnait la jeune femme. Que des messages textes et des courriels semblables à ceux que des milliers de couples modernes s'écrivent quotidiennement. Pourtant, il avait la certitude qu'il y avait un élément, quelque part, susceptible de le mettre sur la bonne piste. Mais son cerveau n'arrivait pas à voir la rive au milieu du brouillard.

—Avez-vous pris les médicaments prescrits par le docteur Kerouac ? lui demanda Anaïs qui travaillait maintenant sur sa toile.

—Non, j'ai oublié. Parlant du docteur Kerouac, j'aimerais bien savoir d'où il sort, celui-là.

—Le docteur Kerouac ? Il est sur la liste des amis *Facebook* de mon grand-oncle, répondit Anaïs en pointant les noms sur le tableau. C'est le cinquième de la liste, entre Eugène Jacob et Francine Fillion.

—Je n'arrive pas à intégrer cette foutue liste dans mon raisonnement, confessa Patenaude, aussi déçu que fâché.

—Question de génération, sourit Anaïs en prenant le calepin pour y retranscrire la liste, au grand dam du détective qui se retint de piquer une colère, d'abord parce qu'il était trop affaibli et ensuite, parce qu'il savait qu'il aurait dû faire cela bien avant.

Anaïs lui raconta qu'elle avait reçu une réponse du docteur tôt le matin, alors qu'elle quittait son appartement pour se rendre au café où ils avaient rendez-vous. Le docteur avait suggéré qu'ils se rencontrent à son bureau à midi et demi.

—Un vieil ami d'Hector Langevin, enchaîna-t-elle. Il le connaissait depuis toujours ; c'est du moins ce qu'il m'a dit. Il m'a raconté être venu me voir lorsque j'ai emménagé au manoir.

—Était-il au courant de ton drôle d'héritage ?

—Aucunement. Il a d'ailleurs trouvé cela complètement ridicule !

—Est-ce vraiment ce qu'il a dit ?

—Pas vraiment, rectifia Anaïs. Il a plutôt dit qu'il trouvait cela étrange et qu'il ne pouvait pas m'apprendre grand-chose au sujet de

mon grand-oncle parce qu'il était lié par le secret professionnel. La seule information qu'il pouvait me transmettre était que mon grand-père, le frère d'Hector Langevin, souffrait d'hémophilie et que ma mère était assurément porteuse de cette maladie.

—Hémophilie! Vraiment? s'étonna Patenaude en levant les yeux de son calepin.

—Oui. Selon lui, je pourrais être porteuse du gène de l'hémophilie de type B. Si j'ai bien compris, c'est une maladie que les hommes ont, mais que les femmes transmettent. Il m'a fait une prise de sang pour faire des tests. Il m'a dit que si j'étais porteuse, ça ne changerait rien à ma vie, mais que je devais en informer ma fille.

—Ta fille? Est-ce que j'ai bien entendu? questionna Patenaude, surpris.

Anaïs le regarda comme une gamine prise en défaut. Elle lui avait raconté une partie de sa vie, mais pas cet épisode qu'elle aurait préféré taire. Mais elle en avait trop dit pour ne pas continuer.

—C'est une longue histoire qui n'a rien à voir avec ce qui se passe actuellement...

—Une longue histoire? C'est parfait, je n'ai rien de prévu! ironisa Patenaude, épuisé malgré le peu d'énergie qu'il avait dépensée depuis son réveil. C'est difficile de dire que cela n'a rien à voir avec les événements actuels, car nous sommes dans le brouillard le plus complet.

Anaïs se prépara un café et vint s'asseoir dans le fauteuil, face au détective.

—Quelques années après avoir quitté la résidence de mon grand-oncle, j'étudiais en arts à l'Université de Montréal. En fait, je *tentais* d'étudier, car je devais travailler pour joindre les deux bouts; je ne bénéficiais d'aucune aide financière, voyez-vous...

—Aucune aide! interrompit Patenaude. Et le programme des prêts et bourses du gouvernement... pourquoi ne pas t'y être inscrite?

—J'ai essayé, mais on exigeait que mon tuteur légal remplisse une section...

—Et ce tuteur, c'était évidemment Hector Langevin, pas vrai? Et il était hors de question que tu lui demandes quoi que ce soit...

—Comme j'avais besoin d'argent, continua Anaïs en souriant, je travaillais près de trente heures par semaine et n'avais des cours que quelques heures par semaine, ce qui me donnait le temps d'avoir une

vie sociale. C'est à la discothèque de l'université que j'ai rencontré Alexandre, Alexandre Durand. Il était beau, il était grand, mais surtout, il était très intéressant. C'était un étudiant français qui faisait des études postdoctorales en physique. Il s'intéressait à ce que je faisais. Il connaissait l'art et ensemble, on pouvait en discuter pendant des heures. Il avait sept ans de plus que moi, mais on n'en parlait jamais.

—Bref, le coup de foudre...

—Je pense que oui et que c'était réciproque. Du moins, je l'espère. Donc, quand il m'a offert d'aller vivre avec lui, je n'ai pas hésité, car cela nous permettait d'être ensemble plus souvent. Vous pouvez deviner qu'un étudiant au *post doc*, ça passe pas mal de temps à l'université. Aussi, on profitait pleinement de nos temps libres pour sortir, voir des amis ou aller à la discothèque. Je suis convaincue que nous étions heureux ; en tout cas, moi je l'étais. En fait, je peux affirmer que c'est la période de ma vie qui s'est le plus rapprochée de ce que j'appelle le bonheur.

Patenaude regarda la jeune femme dont le débit de voix avait soudainement changé. Elle ne parlait plus, à présent, que de façon presque syllabique. Bien qu'elle ait baissé la tête, le vieux détective crut percevoir une larme.

—N'ayant plus de loyer à payer, je travaillais moins et me suis inscrite à plus de cours, ce qui faisait de moi une étudiante à plein temps et j'aimais ça.

—Attends une minute... Tu es partie vivre dans son appartement sans payer quoi que ce soit ? C'est drôle, mais ça ne ressemble pas à l'Anaïs Hervieux que je connais.

—Vous avez raison. Je voulais contribuer, mais comme Alexandre recevait une bourse d'études du gouvernement français, son loyer était entièrement payé. Puis un jour, je me suis rendu compte que j'étais enceinte. Ce n'était pas prévu, bien sûr, mais nous n'étions pas particulièrement prudents et c'est arrivé. Mon premier réflexe a été de suggérer de me faire avorter, mais comme Alexandre était enthousiasmé par l'idée d'avoir une famille, nous avons décidé de le garder.

—Question indiscrete, si je peux me permettre... Pourquoi cet enthousiasme n'était-il pas réciproque ?

—Pourquoi ? Parce que je n'avais jamais eu de famille et l'idée d'en fonder une me faisait peur ; par contre, Alexandre avait vécu au

sein d'une famille nombreuse et heureuse. N'oubliez pas qu'il avait vingt-neuf ans et moi, seulement vingt-deux. Nous n'étions probablement pas à la même place sur le chemin de la vie ; il terminait ses études universitaires et moi, je les commençais.

Anaïs fit une pause. Ce retour dans le passé était douloureux. Elle croyait avoir bâti un mur autour de ses vieux souvenirs, histoire de les isoler, mais les fondations s'étaient écroulées depuis quelques jours. Raconter la courte période de sa vie où elle avait été heureuse lui faisait mal, d'autant plus qu'elle était persuadée qu'elle ne le serait plus jamais.

—À partir de ce moment, Alexandre a décidé de changer complètement son mode de vie... le nôtre, en fait. Quelques jours plus tard, après qu'il m'ait proposé le mariage, j'ai paniqué et je suis partie chez une copine.

Contrairement à son habitude, Patenaude écoutait sans prendre de notes. Il savait qu'Anaïs avait besoin d'être écoutée.

—Le mariage te faisait peur ?

—Tout me faisait peur. Je n'avais jamais rencontré la famille d'Alexandre, mais je connaissais tout de ses parents, frères et sœurs. Je savais tout de lui... le nom de ses amis d'enfance, leurs surnoms, les écoles qu'il avait fréquentées et les endroits où il passait ses vacances...

—Et lui ne connaissait que ton nom, n'est-ce pas ? continua Patenaude.

—À peine ! Pas certain qu'il savait que mon nom de famille était Hervieux. Je ne parlais jamais de moi et j'évitais toute discussion qui aurait pu m'amener à en parler. J'ai paniqué lorsque j'ai eu une vision d'un mariage avec toute la famille d'Alexandre d'un côté, et personne du mien. Un mariage m'aurait forcé à raconter une partie de ma vie et je m'y refusais.

—Donc, votre couple n'a pas survécu à cette demande en mariage...

—Euh... non, il a survécu. Je suis revenue deux jours plus tard et Alexandre avait compris que la réponse à sa demande était négative. Je pense qu'il n'a jamais compris ma réaction, mais il ne m'en a jamais reparlé. Plus tard, j'ai réalisé que c'est à partir de ce moment-là que notre relation a commencé à battre de l'aile. Alexandre avait pris la décision de s'assagir, de fonder une famille, de se marier, et moi,

j'ai refusé de faire partie de son plan. Il m'a demandé de l'accompagner à Nîmes pour rencontrer ses parents, et j'ai refusé. Je savais très bien où cela me conduirait.

—Évidemment, dit Patenaude, rencontrer la belle-famille implique beaucoup de questions et une pression accrue en faveur du mariage...

—Ouais, c'est ça... Finalement, Alexandre n'est pas parti en France pour les vacances de Noël ; il a préféré rester avec moi. Je n'ai jamais su si c'était pour me surveiller afin que j'évite de faire une bêtise ou si c'était parce qu'il était bien avec moi. À l'époque, je n'avais pas les idées claires ; sûrement à cause de ma grossesse...

Anaïs réfléchit quelques secondes, puis s'exclama :

—C'est faux, c'est faux, archifaux ! Je n'ai jamais eu les idées claires, je n'ai jamais pu apprécier le moment présent sans me demander s'il n'y avait pas anguille sous roche. Depuis que je suis née, c'est ma spécialité de foutre en l'air tout ce qui pourrait m'apporter du bonheur...

Elle arrêta de parler pendant plusieurs minutes. Le silence qui en résulta rendit Patenaude mal à l'aise. Lui qui avait insisté pour connaître cette facette de la vie d'Anaïs voyait bien que cela la faisait souffrir.

—Si tu veux arrêter, c'est libre à toi.

—Non. J'ai pris la décision de ne plus fuir et je dois affronter les situations qui me mettent mal à l'aise, incluant mon passé. Donc, ce qui devait arriver arriva et Annabelle est venue au monde. Tout s'est bien déroulé et nous vivions comme une petite famille normale dans notre appartement. Jour après jour, la routine s'est installée.

Anaïs retourna chercher du café. Elle avait besoin de prendre une pause pour gérer ses émotions. Elle avait décidé d'affronter son passé et de ne pas se laisser détruire par celui-ci.

—Un jour, reprit-elle, alors qu'Annabelle dormait, j'ai réalisé que ce que je vivais depuis près de dix mois me plaisait ou du moins, que ça pourrait me plaire, et qu'il était possible de construire un avenir sur cette base. Ce jour-là, dès qu'Annabelle s'est réveillée, nous sommes parties à l'université pour voir Alexandre. J'avais apporté la bague qu'il m'avait offerte dix-huit mois plus tôt, car je voulais lui dire que j'étais finalement d'accord.

La jeune femme prit une nouvelle pause. Patenaude ne dit rien, sachant très bien qu'elle luttait intérieurement pour contrôler ses émotions.

—Lorsque je suis arrivée à son bureau, ses collègues m'ont dit qu'il n'était pas là, qu'il venait presque tout juste de partir. Je me suis donc dépêchée pour tenter de le rejoindre, mais je n'ai pas réussi. Au moment où je sortais de l'escalier souterrain, je l'ai vu qui montait dans l'autobus 51.

—Si je me fie au ton de ta voix, j'en déduis que tu as vu plus que cela...

—Vous avez raison. Il était avec une fille qui travaillait dans son groupe de recherche et je savais qu'il ne s'en venait pas à la maison, car notre appartement était à quinze minutes à pied. Comme vous pouvez vous en douter, j'ai paniqué et avec Annabelle, je me suis dépêchée de retourner chez moi. Je ne savais pas quoi faire. Je me disais qu'Alexandre allait m'expliquer ce qui se passait, sauf qu'en arrivant, j'ai vu qu'il m'avait laissé un message téléphonique me disant qu'il était à l'université, qu'il devait absolument terminer des expériences le soir même et qu'il reviendrait tard. Je n'avais plus besoin d'explications, j'avais deviné ce qui se passait.

Anaïs prit un mouchoir dans la boîte que lui tendit Patenaude et s'exclama :

—Merde ! Encore une fois, j'étais heureuse et j'ai tout bousillé. J'ai pris des vêtements pour Annabelle et moi et nous sommes parties.

—Parties ?

—Oui, parties. J'ai vidé mon compte de banque et le lendemain, je me retrouvais à Baie-Comeau.

—Pourquoi Baie-Comeau ? Avais-tu des amis là-bas ?

—Non, personne. Un hasard. Au terminus d'autobus, j'ai mis la main sur le journal local de Baie-Comeau qui traînait sur un banc et dans la rubrique des offres d'emploi, j'ai vu qu'une garderie cherchait une employée. J'avais envisagé de me rendre chez mon grand-oncle, mais comme je ne l'avais pas vu depuis cinq ou six ans, j'ai mis cette option de côté. J'ai donc appelé la garderie, pris un rendez-vous et acheté un billet d'autobus pour Baie-Comeau.

—Craignais-tu la réaction de ton grand-oncle ?

—Aucunement. Il n'y avait jamais rien de grave avec lui. Il me pardonnait toutes mes erreurs. La vérité est que je ne voulais pas aller

lui montrer que ma vie était un échec depuis mon départ de chez lui.

—Je vois, dit Patenaude. Mais en partant pour Baie-Comeau, tu te rendais coupable d'un enlèvement d'enfant. La police devait sûrement te rechercher.

—Ce n'était pas un enlèvement, c'était ma fille! Alexandre a probablement attendu au lendemain soir pour aviser les policiers, car j'avais laissé une note pour lui dire que j'étais partie avec Annabelle chez mon amie Judith, car celle-ci était malade et avait besoin d'aide.

—Sauf que tous les policiers de la province ont assurément été mis au courant. Aussi, tu ne pouvais travailler dans une garderie sans qu'ils retrouvent ta trace.

—C'était en 1999! Il n'y avait pas de réseaux sociaux ni d'alerte Amber à cette époque...

—Merci de m'en informer, mais ça, je le savais déjà...

—Ouais, répondit Anaïs qui continua comme si elle n'avait rien entendu. Les journaux locaux en parlaient un peu, mais sans plus. J'avais emprunté le nom d'une fille qui étudiait avec moi, Sarah Miller... elle venait du Nouveau-Brunswick. En ce temps, c'était vraiment facile de changer d'identité!

—Mais ils t'ont retrouvée, n'est-ce pas?

—Oui, quatre mois plus tard. J'avais changé le nom de ma fille pour Emmanuelle, mais comme je l'appelais Annabelle un peu trop souvent, une des employées de la garderie a fait le lien entre la jeune Annabelle enlevée par sa mère et ma fille. Du coup, quatre agents de la Sûreté du Québec sont arrivés à la garderie pour procéder à mon arrestation et m'enlever ma fille.

Patenaude était songeur. Un rapt d'enfant et une arrestation laissent des traces... Or, il n'avait trouvé aucun dossier se rapportant à Anaïs Hervieux.

—As-tu été emprisonnée?

—Deux jours. Ensuite, on m'a ramené à Montréal, où j'ai rencontré un représentant du service de la protection de la jeunesse. L'homme m'a expliqué que mon geste était criminel et que normalement, je devrais subir un procès pour enlèvement...

—Pourquoi *normalement*?

—Un médecin... un psychiatre, je crois... leur a mentionné que je souffrais d'un traumatisme post-partum... un genre de *baby blues*.

—Ce médecin t'avait-il rencontrée?

—Oui, je l'avais rencontré à Baie-Comeau, peu après mon arrestation.

—Pour qui travaillait ce médecin ? demanda Patenaude en sortant son calepin pour la première fois de la journée afin d'y écrire ses pensées.

—Sûrement pour la protection de la jeunesse. Pourquoi cette question ?

Le vieil homme était songeur. Connaissant bien les pratiques policières lors d'enlèvements d'enfants, il savait qu'en pareils cas, la priorité ne consistait pas à envoyer un psychiatre rencontrer la mère. Aussi, préféra-t-il ne pas répondre à la question d'Anaïs.

—As-tu revu Annabelle et Alexandre ?

—Alexandre, jamais. Je pense qu'il me déteste pour ce que j'ai fait. Annabelle, je la voyais deux fois par semaine, mais sous la supervision d'un représentant du service de la protection de la jeunesse.

—Étrange... je n'ai vu aucune photo d'elle dans tes affaires ! La vois-tu encore ?

Anaïs ne répondit pas immédiatement, cherchant visiblement ses mots.

—Non. Elle est partie avec son père qui est retourné en France. Je ne l'ai pas revue depuis de nombreuses années, confessa-t-elle, les yeux remplis d'eau. Vous devez trouver que je suis une mère épouvantable, sanglota-t-elle. J'ai enlevé ma fille et ensuite, je l'ai abandonnée.

—Je ne peux te juger, Anaïs, la rassura Patenaude après une hésitation qui la surprit. La vie nous place devant des choix déchirants qu'on regrette pendant très longtemps. Mais j'y pense ! Comment Kerouac connaissait-il l'existence d'Annabelle ?

—Il semble que mon grand-oncle le lui ait dit...

—Sauf que tu n'as pas revu ton grand-oncle depuis l'âge de dix-sept ans et qu'Annabelle n'existait pas à cette époque.

—C'est pourtant vrai ! s'étonna Anaïs. Comment a-t-il su ?

Double surprise

L'existence d'Annabelle avait pris le vieux policier au dépourvu. Découvrir qu'Anaïs était parvenue à lui cacher un pan de sa vie si important le surprenait, considérant qu'il était convaincu qu'elle lui avait déjà tout raconté les moindres détails. Pour lui, il était clair qu'elle tentait d'oublier cette partie de sa vie. L'impact qu'avait eu sur elle la narration de cet épisode l'inquiétait. Comme elle n'avait prononcé mot depuis près de deux heures, il ne savait vraiment pas quoi lui dire.

Il ne s'expliquait pas comment elle avait pu être arrêtée en 1999 sans qu'il existe aucun dossier à cet effet; par contre, cette histoire figurait bel et bien dans les archives du Grand Quotidien :

Baie-Comeau. L'enlèvement de la jeune Annabelle survenu en février a connu une fin heureuse. La fillette âgée d'un peu plus d'un an a été retrouvée hier à Baie-Comeau. La mère de l'enfant, principale suspecte dans cette affaire, a été arrêtée par la Sûreté du Québec.

(Le Grand Quotidien, mardi 22 juin 1999)

Puis, par courriel, Patenaude reçut une copie de l'article paru dans le Journal du Matin :

Annabelle enfin retrouvée

Hier en fin de journée, la Sûreté du Québec annonçait que l'enfant enlevée à Montréal en février dernier a été retrouvée saine et sauve à Baie-Comeau. La responsable des services sociaux a indiqué que la fillette a été confiée à son père et que la mère subit actuellement une évaluation psychiatrique.

Depuis plusieurs années, le Journal du Matin a constaté une augmentation de rapt d'enfants et malgré cela, aucune politique gouvernementale n'a été mise en place...

(Journal du Matin, mardi 22 juin 1999)

Assis devant l'ordinateur, Patenaude continuait à lire ses courriels, bien que sa tête était ailleurs. Anaïs ne mentait pas, mais per-

sonne ne parlait d'elle. Suzanne Lamarche avait été assassinée dans son appartement et encore là, personne ne parlait d'elle. Pour couronner le tout, Hector Langevin, un homme valant plusieurs millions de dollars, était décédé et là encore, aucun mot, ni dans les journaux ni sur internet.

La fatigue le gagnait. Il croyait être guéri, mais constatait que le retour à la normale serait plus long que prévu. L'après-midi venait à peine de commencer et déjà, il envisageait de retourner se coucher. Mais un regard vers Anaïs, recroquevillée sur le divan, le convainquit de rester. Sur le mur, il inscrivit quelques détails au sujet d'Annabelle. Anaïs le regarda faire, mais ne se déplaça pas pour les lire. Il s'assit ensuite sur le sofa pour avoir une vue d'ensemble, mais trois minutes plus tard, sombra dans un profond sommeil.

Quand quelques heures plus tard Patenaude se réveilla, Anaïs semblait avoir retrouvé son entrain et avait préparé le repas. Ce qui le surprenait le plus, c'était la présence du docteur Kerouac. Il pouvait comprendre qu'Anaïs l'ait appelé lorsqu'il avait eu un malaise, mais pourquoi était-il là, à ce moment précis ? Il avait pourtant maintes fois signifié à Anaïs qu'il prenait du mieux, qu'il avait son propre médecin et qu'il subirait des examens médicaux très bientôt. Il aurait aimé se lever et dire au médecin qu'il n'avait pas besoin de lui, mais il n'en avait pas la force.

—Monsieur Patenaude, je suis ici parce qu'Anaïs est inquiète. Si vous n'y voyez pas d'objection, je vais vous examiner.

Des objections, Patenaude en avait. La principale était qu'il devait mener une enquête et qu'avec les médicaments prescrits par le docteur, son cerveau ne fonctionnait pas. De plus, il s'inquiétait pour Anaïs et trouvait que ce n'était pas à elle de s'en faire pour lui.

—À voir votre état, continua Kerouac, j'en déduis que vous ne prenez pas vos médicaments. C'est votre choix, mais si vous refusez de vous soigner et que vous ne dormez pas plus, c'est en ambulance qu'on va vous emmener.

—C'est parfait, je me rends, céda Patenaude. Pilules et repos. Satisfait ?

—Ce sera un début, répliqua le médecin en continuant son examen. Toutefois, je vous recommande de prendre rendez-vous pour passer des tests. Votre santé en dépend.

Quelques minutes plus tard, Kerouac quitta la maison après avoir prescrit d'autres médicaments au vieux détective.

Anaïs se demandait si les médicaments que prenait Patenaude l'avaient plongé dans un mode d'hibernation ou si c'était son état de santé qui continuait à se dégrader. Il dormait presque vingt heures par jour, mangeait peu et quand il était éveillé, passait tout son temps à regarder les bulletins de nouvelles en continu. Elle était inquiète. Inquiète pour Patenaude qui n'avait pas hésité à venir à son secours et à l'héberger et inquiète, aussi, pour elle-même. Que se passerait-il si son bienfaiteur devait être hospitalisé, s'il mourait ? Elle avait bien tenté d'élucider cette histoire de testament ridicule en ajoutant des informations sur le mur, mais seule, la motivation était faible. Elle travaillait quelques minutes, puis décidait de faire autre chose, principalement des toiles, activité qui meublait d'ailleurs la majeure partie de sa journée.

Patenaude était dans un état comateux depuis une semaine lorsqu'elle entendit de drôles de bruits provenant de l'étage. Elle monta rapidement, croyant le détective en difficulté. Elle le trouva dans la salle d'exercice qu'il avait aménagée, un crayon entre les dents et des poids dans les mains. Elle le regarda faire pendant quelques minutes, jusqu'à ce qu'il la remarque.

—Bon... our a... ĩs. Bonjour, Anaïs, répéta-t-il après avoir enlevé le crayon de sa bouche. Je pense que je suis sur la voie de la réhabilitation.

—Que faites-vous ?

—Des exercices de diction et de musculation. J'en faisais vingt minutes par jour... avant d'arrêter.

—Le docteur vous a dit de vous reposer, dit Anaïs qui savait très bien à quelle période de sa vie Patenaude faisait référence.

—C'est ce que je fais depuis une semaine, mais si je veux retrouver la santé, je dois bouger un peu, expliqua le détective dont l'attitude rassura Anaïs.

Patenaude semblait effectivement sur la bonne voie. Les premiers signes encourageants furent l'abandon des bulletins de nouvelles et son retour devant le mur rempli d'informations.

—As-tu modifié la liste des amis *Facebook*? s'enquit-il.

—Non, répondit Anaïs. J'ai juste réécrit le nom de ceux que je n'avais pas rencontrés.

Patenaude examina la liste. Il restait six noms : Marcel Gariépy, Serge Grégoire, Eugène Jacob, Vladislav Doutillon, E. Lewis et Francine Fillion. En tournant légèrement la tête, il vit le reste de la liste où figurait son nom, ainsi que ceux de Suzanne Lamarche, Koulos, Kerouac et Ginette Corbeil. Moins de cinquante pour cent de couvert. Il nota qu'Anaïs avait aussi inscrit un peu d'informations.

—Et d'où viennent les notes qui sont près des noms?

—C'est de l'information que j'avais ramassée avant que vous ne m'hébergiez, mais que j'avais oubliée. Disons que j'ai eu le temps de me souvenir de bien des choses depuis une semaine, répondit Anaïs en se dirigeant vers le mur. Marcel Gariépy ne me dit rien. Il n'y avait aucune activité sur sa page *Facebook* depuis trois ans lorsque j'ai regardé en février. Serge Grégoire est le directeur de l'hôpital pour enfants de Montréal. C'est en cherchant son nom sur internet que je me suis rappelé qu'il était présent à la lecture du testament.

—Et l'hôpital a hérité du manoir, dit Patenaude après avoir consulté son carnet.

—Ainsi que d'une somme importante pour le rénover, continua Anaïs. En ce qui concerne Vladislav Doutillon, son nom ne me dit rien et je n'ai rien trouvé sur internet.

—Tu as sûrement noté que le prénom était russe; il faudrait que tu vérifies auprès du père Koulos... Peut-être qu'il le connaît.

—Bonne idée, convint Anaïs en inscrivant une note sur le tableau.

Ce faisant, elle préféra ne pas regarder Patenaude qui lui avait répété plusieurs fois que les notes de ce genre devaient être écrites dans un carnet et non sur le mur.

—Lewis est un avocat de la région d'Ottawa, reprit-elle. Il n'y a aucune information sur sa page *Facebook*. Francine Fillion est une Lavalloise qui aime regarder des vidéos de chats. Son nom ne me dit rien

et elle n'a pas répondu à mes messages. Finalement, Eugène Jacob est le directeur du musée qui a hérité des toiles de la grande galerie et lui non plus ne m'a pas répondu.

Patenaude réexamina l'ensemble, puis regarda Anaïs qui semblait attendre quelque chose, probablement une permission...

—Et quel est ton plan d'action ? l'interrogea-t-il.

—J'ai pensé aller voir Serge Grégoire au cours de la semaine, mais j'ai hésité et finalement, j'ai décidé de ne pas m'y rendre avant de vous en parler.

—Ça me semble pourtant une bonne idée. Pourquoi as-tu hésité ?

—Je me suis dit que mes poursuivants, qui avaient probablement pris connaissance du testament de mon grand-oncle, savaient que monsieur Grégoire était présent à la lecture. Comme ils ne connaissent pas la liste des amis, leur seule piste demeure le testament et Grégoire est le seul nom autre que le mien qui y figure. J'ai donc pensé que si j'étais à la place de mes poursuivants, je surveillerais cette personne.

—Très bonne déduction, répondit Patenaude en feuilletant son calepin. Très très bonne déduction. Tu as pris la bonne décision.

Patenaude regarda Anaïs d'un air songeur. Il venait de retrouver une note manuscrite près du nom de Grégoire, laquelle indiquait qu'il était probablement sous surveillance. Il était cependant déçu de ne pas s'en être souvenu. Aussi, était-il d'avis que la relecture de ses notes était essentielle.

—Je pense que j'ai la solution au problème, dit-il. Je vais me rendre à son bureau et vérifier s'il est épié.

—Êtes-vous certain d'être suffisamment en forme pour effectuer cette mission ?

—Une mission ? Je dirais plutôt une simple visite à monsieur Grégoire, sans plus.

—Et que lui direz-vous si vous vous rendez jusqu'à lui ?

—Je lui dirai simplement que tu voudrais lui parler et je lui donnerai ton numéro de cellulaire pour qu'il puisse te contacter.

L'hôpital était à trente minutes de marche de la résidence de Patenaude, mais l'idée de s'y rendre à pied ne lui avait même pas tra-

versé l'esprit. Il avait simplement pris un taxi qui le déposa à une centaine de mètres de sa destination. Il avait laissé sa canne à la maison, persuadé qu'on avait peut-être déjà remarqué un homme se promenant avec une canne. Un vieux monsieur, ça passe inaperçu, mais un vieux monsieur avec une canne dont il ne se sert pas, ça se remarque un peu plus...

Il n'avait pas fait cinquante pas lorsqu'il vit la voiture portant la plaque PRE 587. Il continua de marcher, passa près de la voiture, puis s'arrêta environ deux cents mètres plus loin. Il sortit alors son cellulaire et composa un numéro.

Cinq minutes plus tard, une voiture de police arriva à la hauteur du véhicule noir. Patenaude vit l'agent descendre de l'autopatrouille et discuter avec l'unique occupant de la voiture. Il savait très bien que le policier lui demanderait de s'identifier, prétextant une plainte d'un dirigeant de l'hôpital qui redoutait la présence d'un prédateur sexuel. Il fut surpris de voir la voiture de police partir et la voiture noire rester en place. C'est à ce moment que son cellulaire sonna.

—Oui, répondit-il.

—Sicice, monsieur.

—Pardon ? Vous avez bien dit la *Canadian Security Intelligence Service* ?

—Effectivement, le *Service canadien du renseignement de sécurité*, confirma l'agent. Il m'a été impossible d'obtenir le moindre détail supplémentaire.

Patenaude était sous le choc. Jamais l'idée que le *Service secret canadien* surveillait Anaïs ne lui avait effleuré l'esprit. Il avait initialement pensé que c'étaient des policiers, mais avait écarté cette possibilité.

Il marcha jusqu'à l'hôpital, puis s'aventura au 8^e étage, là où se situait le bureau de monsieur Grégoire. Il y croisa un grand rouquin qui n'était nul autre que Thomas. Celui-ci se tenait debout près de l'escalier. Patenaude jugea bon de poursuivre son chemin et de retourner chez lui.

—L'hôpital est effectivement surveillé.

—Vous en êtes certain ?

—Doublement certain. Dans la rue, j'ai croisé la voiture que

j'avais vue dans le stationnement du *Ikea* ainsi qu'à proximité de ton appartement et du café. Croiser quatre fois la même voiture, ce n'est pas une coïncidence.

—Vous avez dit doublement certain...

—Effectivement. J'ai croisé ton ami Thomas qui faisait le pied de grue près du bureau de Grégoire.

—Une chance que je n'y suis pas allée, dit Anaïs.

—Mais le plus important, c'est que j'ai été en mesure de savoir qui te surveille. Ce sont les services secrets canadiens...

—Les quoi ? demanda Anaïs, sans comprendre.

—*Le Service canadien du renseignement de sécurité*, si tu préfères. Et c'est vraiment ce qui me désarçonne. Cela voudrait dire que le SCRS est derrière le meurtre de Lamarche, l'attaque chez Francœur et peut-être derrière le meurtre de la jeune fille qui marchait sur le trottoir.

—Peut-être qu'ils sont responsables du meurtre de mes parents, renchérit Anaïs.

—Effectivement, effectivement. Je ne sais pas dans quoi ton père était impliqué, mais c'est énorme.

—Aucune idée, lança Anaïs en se laissant choir au fond du fauteuil.

Les deux occupants de la pièce se turent, attendant que l'autre brise le silence.

—Merde ! s'écria Anaïs.

Patenaude, qui commençait à s'habituer aux états d'âme de son interlocutrice, ne réagit pas.

—Merde ! reprit Anaïs sur un ton très calme. Je viens de réaliser que le salaud était payé pour coucher avec moi. C'est vraiment incroyable ! Maudit que je suis épaisse ! Chaque fois que je suis avec quelqu'un, je me fais avoir !

Patenaude trouvait cette réaction plutôt surprenante. Il se serait davantage attendu à une réplique beaucoup plus violente. Or, Anaïs semblait plus déçue que fâchée.

—Un jour, les planètes seront alignées...

—Peut-être, l'interrompt Anaïs, mais moi, je l'aimais bien, Thomas, avant de savoir qu'il m'espionnait vingt-quatre heures par jour. Pourquoi m'a-t-il fait ça ? Il aurait pu me dire la vérité, j'aurais compris.

—Tu confonds *vraie vie* et *roman à l'eau de rose*. Tu sais très bien que tu l'aurais probablement frappé avant de fuir. Thomas est un agent des Services de renseignements canadiens et sa mission est de tout savoir sur toi.

—Oui, mais personne ne l'a obligé à coucher avec moi, non ? S'il l'a fait, c'est parce qu'il y avait quelque chose... Peut-être pas de l'amour, mais un sentiment... continua Anaïs en posant son regard sur Patenaude, visiblement en désaccord avec elle. Vous pensez que ça faisait partie de sa mission, n'est-ce pas ?

Le vieux détective lui fit signe que oui.

—C'est donc ce que je disais... C'est un salaud, lance-t-elle en quittant la pièce.

Serge Grégoire

Alors qu'elle examinait les informations affichées sur le mur, Anaïs resta silencieuse pendant de longues minutes. Réfléchissant à ce que venait de lui apprendre Patenaude, son intérêt portait surtout sur ses communications avec Thomas.

—Merde ! Ça ne marche pas ! s'exclama-t-elle. Mes communications avec Thomas ne sont pas logiques !

—Quel est le problème ? s'étonna Patenaude, qui lui, n'avait trouvé aucune anormalité.

—Thomas m'envoyait des messages dans lesquels il me demandait où j'étais...

—Il a probablement tenté de te rejoindre à ton appartement et tu n'y étais pas. Ça me semble normal, non ?

—Non, ce n'est pas normal, s'entêta Anaïs. Pour tout téléphone, je n'avais que mon cellulaire et il était toujours avec moi. Si Thomas me demandait où j'étais, c'est qu'il savait que je ne me trouvais pas à la maison. Vous avez raison, il voulait que j'habite cet appartement pour m'espionner.

—Intéressant, répondit Patenaude. L'idée que le seul téléphone d'une personne soit mobile ne lui avait pas effleuré l'esprit. Pouvait-il savoir où tu étais à partir de ton cellulaire ?

—Il aurait pu. Pourquoi ?

—Tu te souviens de la voiture que j'ai vue en revenant du café ? Je me disais qu'on t'avait peut-être suivie grâce à ton cellulaire, mais comme il est tombé en panne au moment de ton arrivée, ils ont probablement perdu ta trace.

—Ça ne marche pas ! rétorqua aussitôt Anaïs. Lorsque je l'ai rallumé à la bibliothèque et aussi, quand je me suis sauvée de mon appartement, Thomas aurait su où me trouver.

—Effectivement. Bon point. Il ne savait pas où tu étais après que tu te sois enfuie, mais la présence de cette voiture près du café prouve que quelqu'un savait où tu étais ce matin-là...

—Merde ! lâcha Anaïs. Excusez-moi... Vous avez totalement raison. Alors que j'étais dans l'autobus pour me rendre à notre

rendez-vous, j'ai vu que ma pile était presque vide. J'ai donc enlevé la fonction GPS qui demande énormément d'énergie. Mais j'ai beau la mettre hors service, cette fonction revient tout le temps... C'est probablement Thomas qui la réactivait chaque fois que je le voyais.

—Je ne suis pas un expert, mais c'est peut-être le moyen qu'il a utilisé pour te suivre.

—Je comprends maintenant pourquoi il voulait que je change mon cellulaire et que je prenne celui que vendait son ami. Il aurait sûrement été en mesure de me suivre vingt-quatre heures par jour et possiblement, de lire mes courriels et messages texte.

Si Anaïs était fière de ce qu'elle venait de découvrir, elle était aussi bouleversée d'avoir la confirmation qu'elle était espionnée. Assise sur le divan, elle fixa silencieusement le mur du salon pendant plusieurs minutes, tout en changeant de position une bonne dizaine de fois. À plusieurs reprises, elle se leva et se dirigea vers le tableau, puis revenait s'asseoir sans avoir écrit quoi que ce soit. Durant tout ce temps, Patenaude la regardait réfléchir. Il serait bien allé se coucher, mais souhaitait entendre le fruit de cette réflexion.

—J'ai tout compris ! lança-t-elle triomphalement en se levant, avant de corriger le tir. Enfin... je *pense* que j'ai compris. Premièrement, la rencontre avec Thomas n'était pas fortuite. Ça ne signifie pas que ceux qui m'espionnent ne le faisaient pas avant, mais ça signifie qu'il y a environ dix mois, quelqu'un a décidé qu'on devait me coller un espion. Je ne vois aucune explication logique, car rien dans ma vie n'a changé à ce moment-là. Puis, il y a cinq mois, j'ai rencontré l'amie de Thomas qui voulait sous-louer son appartement. Mais j'y pense... le fait que je cherchais un appartement à ce moment-là est un pur hasard.

—Un hasard ? ironisa aussitôt le vieil homme. Ça fait longtemps que ton histoire ne rime plus avec ce mot. En fait, pourquoi cherchais-tu un appartement ?

—Depuis près de deux ans, je cohabitais avec une fille, Mylène Boudreau. Elle venait de me dire qu'elle prévoyait emménager avec son chum.

—Effectivement, une autre situation qui pourrait résulter du hasard... Cette fille, la connaissais-tu avant d'habiter avec elle ?

—Absolument pas. Je l'ai contactée après avoir vu une annonce dans le journal. Personne ne pouvait savoir que c'était moi qui l'appel-

lerais la première. Aussi, j'aurais pu en appeler d'autres...

—Laisse-moi deviner... tu devais te trouver une nouvelle résidence parce que tu venais de perdre ta chambre ou ton appartement. Tu as d'abord contacté deux ou trois endroits, mais la place était prise. Finalement, tu as contacté Mireille Boudreau qui elle, t'a dit que la place était toujours disponible, mais qu'il fallait faire vite.

—Vous avez raison sur toute la ligne, sauf qu'elle s'appelait Mylène, répliqua Anaïs en posant un regard ahuri sur Patenaude. Mais ça n'explique pas comment ils pouvaient être certains que ça se déroulerait comme ça. À moins que la version du journal que j'avais chez moi ait été imprimée à ma seule intention ! Ça semble presque impossible !

—Effectivement... presque impossible, mais c'est probablement ce qui a été fait. Je ne sais pas pourquoi on t'espionne, mais ça fait très longtemps et il semble que c'est une opération à plein temps. Pourquoi intéresses-tu autant les services secrets ?

—Aucune idée, répondit Anaïs, découragée. Tout ce que je sais, c'est que cette histoire semble avoir débuté bien avant celle du testament. Toutefois, continua-t-elle après une brève hésitation, l'intérêt de Thomas pour les amis de mon grand-oncle est indéniable.

—Il attendait peut-être que Langevin décède et que l'information te soit transmise ?

—Personne ne pouvait prévoir qu'il allait décéder. Cette foutue liste d'amis, il aurait aussi bien pu me l'envoyer par courriel plutôt que par l'entremise d'un testament. Il ne faut quand même pas oublier qu'on m'a convoquée pour la lecture du testament huit jours après son décès, et ce, à la dernière minute. Vous réalisez que si on m'avait remis la lettre une journée plus tard, je manquais le rendez-vous !

—Effectivement, convint Patenaude.

—D'ailleurs, même en me remettant cette lettre, rien ne garantissait que je me présente à la lecture. J'ai pris cette décision à la dernière minute... C'est impossible que quelqu'un ait pu imaginer que cela se déroulerait ainsi.

Anaïs s'attendait à une remarque de Patenaude, mais en lieu et place, celui-ci la regardait avec cet air qu'elle commençait à bien connaître, celui qui voulait dire : c'est logique, mais continue ton raisonnement.

—Bon, je vois que j'ai dit quelque chose qui ne marche pas...

—Tu dis que c’est par chance que tu as reçu la convocation la veille...

—Merde ! s’exclama la jeune femme. Mon grand-oncle devait savoir où j’habitais... Mais comment a-t-il fait ? Et pourquoi avoir attendu à la dernière minute pour me convoquer ?

Devant le regard inchangé de Patenaude, elle savait qu’il l’inviterait à poursuivre son raisonnement, ce qu’elle fit après une courte pause.

—Il savait donc où j’habitais, mais avait sûrement exigé qu’on me livre l’avis de convocation à la dernière minute pour s’assurer que je me présente chez le notaire. En effet, si je l’avais reçu trois jours plus tôt, j’aurais probablement quitté Montréal. Petite, il me disait toujours à la dernière minute où nous allions pour éviter les discussions...

—Et comment savait-il où tu habitais ? demanda le détective.

Anaïs réfléchit. Elle se doutait de la réponse depuis quelque temps.

—Sûrement que madame Lamarche me suivait et qu’elle tenait mon grand-oncle informé. Vous le saviez, n’est-ce pas ?

—Dès que tu as mentionné qu’elle était surveillante au collège, j’ai tout de suite soupçonné qu’elle te suivait et te protégeait depuis près de vingt-deux ans. C’est probablement la raison pour laquelle elle se trouvait dans ton appartement. Elle avait dû voir des individus s’introduire chez toi.

—Elle me suivait depuis vingt-deux ans et je ne l’aurais pas remarquée ? Même au Chili ? Et si elle me suivait, elle aurait vu que j’étais espionnée par Thomas et sa bande, non ?

Patenaude se leva et inscrivit *Chili* au tableau.

—Je vous l’ai dit, mon voyage au Chili n’a rien à voir avec cette histoire.

—Je veux bien y croire, dit le détective, mais ça fait trois fois que tu parles de ce voyage et comme j’ai rencontré Hector Langevin dans une croisière qui partait de Santiago, je me dis qu’un jour, on va s’asseoir et parler du Chili. Pour en revenir à Lamarche, je n’ai aucune idée du type de surveillance auquel elle se livrait. Il est évident qu’elle ne te suivait pas dans tous tes déplacements, car elle aurait été à la bibliothèque avec toi et non dans ton appartement.

—Admettons que les services secrets savaient qu’Hector Lange-

vin me transmettrait un jour de l'information d'une importance nationale... pourquoi attendre ? Pourquoi ne pas l'avoir surveillé ou arrêté ?

—Je me suis posé la même question, répondit Patenaude en exhibant son premier sourire depuis longtemps. Je pense qu'Hector Langevin était espionné, mais que les services secrets n'ont rien trouvé. Leur seule piste était qu'il te transmette de l'information que toi seule saurais déchiffrer.

—Mon grand-oncle m'aurait donc entraînée pendant dix ans pour me permettre de déchiffrer un éventuel message qui à coup sûr, intéresserait les Services secrets canadiens. Wow ! Ça ressemble presque à un roman d'espionnage !

—Et chaque ami *Facebook* t'apporte un brin d'information que toi seule peux comprendre.

—C'était effectivement dans la nature d'Hector Langevin d'agir ainsi, approuva Anaïs. Et si j'ai bien compris, il faudra se concentrer sur la liste d'amis. S'il est surveillé, je ne vois vraiment pas comment on pourra rejoindre Grégoire.

—J'ai une idée, dit le détective avant de composer un numéro de téléphone inscrit dans son calepin.

Anaïs arrêta de parler, curieuse de savoir qui il appelait.

—Bonjour, madame Laliberté, Paul Desmarais à l'appareil. La semaine dernière, j'ai rencontré monsieur Grégoire et nous avons discuté à propos d'une subvention visant à agrandir l'hôpital. Je suis certain qu'il vous en a glissé un mot...

—Oui, répondit la femme après une petite hésitation. Que puis-je faire pour vous ?

—Je tente de joindre monsieur Grégoire, car j'ai parlé de son projet à un ami qui aimerait bien le rencontrer. Il semble toutefois qu'il ne soit pas à son bureau.

—Effectivement, il n'y est pas. Avez-vous essayé de l'appeler sur son cellulaire ?

—Son cellulaire ? Bonne idée, je n'y avais pas pensé. J'ai sûrement son numéro au bureau, mais pourriez-vous me le redonner au cas où je ne le trouverais pas ?

—Aucun problème, monsieur Desmarais. C'est le 514 555-2240. Encore une fois, merci pour votre soutien.

Patenaude salua la dame et adressa à Anaïs un sourire ressemblant à celui d'un gamin venant de commettre un mauvais coup.

—Tu vois, il suffit d’avoir confiance en soi et d’être poli pour obtenir ce qu’on veut.

—Avec un ou deux mensonges, reprocha Anaïs en tentant d’adopter un air sérieux.

—Pas vraiment, je suis convaincu que monsieur Desmarais a rencontré monsieur Grégoire lors de la soirée de bienfaisance organisée la semaine dernière par l’hôpital. Il a probablement accepté de soutenir la cause et il connaît sûrement des personnes intéressées à s’impliquer dans le projet. L’important, c’est de ne pas créer de faux espoirs...

—Tout ça pour obtenir le numéro de cellulaire ?

—Effectivement, c’était le but.

—Au fait, comment saviez-vous que monsieur Grégoire n’était pas à son bureau ?

—Je n’en avais aucune idée, mais en disant à sa secrétaire que j’avais tenté de le joindre, elle se devait de confirmer qu’il n’était pas là, et ce, même s’il était là !

—Je ne comprends pas.

—Elle ne peut pas répondre qu’il est là, mais qu’il ne répond pas à un appel de Paul Desmarais, le plus grand philanthrope de Montréal. Elle est obligée de confirmer qu’il ne peut répondre à son appel parce qu’il n’est pas là.

—Intéressant. Je pense que j’en ai beaucoup à apprendre sur la nature humaine.

—La nature humaine nous surprend chaque jour. C’est ce qui est fantastique et désespérant en même temps.

Quelques minutes plus tard, Anaïs composait le fameux numéro sur son cellulaire préhistorique.

—Monsieur Grégoire ? C’est Anaïs, la nièce d’Hector Langevin.

—Mademoiselle Hervieux ! Je suis heureux de vous parler. J’aurais aimé discuter avec vous après la lecture du testament, mais j’avais un rendez-vous important. Comment allez-vous ?

—Je vais plutôt bien. Si vous avez le temps, j’aimerais discuter avec vous au sujet de mon grand-oncle et de son étrange testament.

—Effectivement, son testament est surprenant. Je n’y comprends rien. Lorsqu’il m’a dit qu’il entendait léguer son manoir et une importante somme d’argent à ma fondation, je lui ai mentionné que ce faisant, il laisserait sa nièce adorée sans le sou.

—Sa nièce adorée ? Mais voyons ! ne put retenir Anaïs.

—Si vous avez le moindre doute quant à l'affection que vous portait votre grand-oncle, je peux vous garantir que vous avez tort. Pas une semaine ne s'écoulait sans qu'il me raconte une histoire à votre sujet. Bref, lorsque je lui ai dit qu'il ne pouvait vous déshériter, il m'a répondu qu'il refusait de vous imposer sa fortune et les obligations qui s'y rattachent, mais qu'il ne vous oublierait pas.

—Effectivement, il ne m'a pas oubliée, lança Anaïs en tentant de cacher sa grande frustration.

—Sauf que pour une raison que j'ignore, il ne vous a rien laissé de tangible, seulement ses amis. Étrange et incompréhensible, mais tout à l'image d'Hector. Je devine que si vous me contactez aujourd'hui, c'est que je suis l'un d'eux, reprit Grégoire.

—Vous avez bien deviné, sauf que je n'ai aucune idée de ce que je dois faire avec ses amis.

—Mais moi, je sais ce que je peux faire pour vous. Vous êtes la seule personne à bien connaître le manoir Langevin et Hector m'a mentionné plusieurs fois que vous trouviez l'endroit lugubre et austère. Je dois admettre que vous avez parfaitement raison. Nous voulons transformer cette demeure en un lieu vivant et motivant et je connais très bien vos talents d'artiste. J'aimerais donc vous engager à titre de conseillère pour ce projet. Qu'en pensez-vous ?

—Euh... hésita Anaïs, je suis touchée par l'offre, mais je suis particulièrement occupée, actuellement.

—Pas de problème, le projet ne débute que dans plusieurs semaines. Je suis certain que vous pourrez vous libérer.

—Probablement, répondit Anaïs.

—Parfait ! Le responsable du projet sera au manoir cet après-midi. Si vous êtes disponible, vous pourriez y venir. Nous avons mis dans plusieurs boîtes des photos et des objets qui vous appartiennent ou qui appartenaient à votre grand-oncle et à votre mère.

—Cet après-midi, répéta Anaïs en jetant un coup d'œil à Pate-naude... C'est correct. Vers 14h00 si ça vous convient.

—14h00 ? Ça sera parfait. Pierre Beaumont y sera. Je vais la prévenir de votre visite.

Retour au manoir

Anaïs avait quitté la maison du détective après n'avoir avalé qu'une bouchée. L'idée de revoir l'endroit où elle avait habité pendant dix ans la rendait nerveuse. Elle craignait que la réalité ne soit qu'un pâle reflet de ses souvenirs.

Elle aurait bien aimé discuter avec monsieur Grégoire, lequel semblait bien connaître son grand-oncle, sauf qu'aux dires de Pate-naude, l'homme était surveillé, ce qui rendait toute rencontre impossible.

Elle arriva devant le manoir près de quarante minutes avant l'heure prévue, ce qui dans son cas, était plutôt rare. Le manoir qu'elle avait entrevu plusieurs fois au cours des dix-sept dernières années semblait toujours aussi austère. La grille de sécurité de l'entrée principale était fermée, tout comme la porte aménagée dans l'immense mur de pierre qui ceinturait le terrain. Elle se dirigea vers la porte et composa 2404 sur le clavier. Elle sourit en constatant que le code était toujours le même... sa date de naissance, le 24 avril. Elle réfléchit quelques secondes pour finalement réaliser que dans quelques jours, elle aurait trente-quatre ans. Elle ne se rappelait pas la dernière fois qu'elle avait souligné son anniversaire.

En faisant le tour du manoir, elle nota immédiatement que la ceinture de pierre qui entourait le terrain était toujours aussi énorme et infranchissable, mais que la serre et les magnifiques jardins n'existaient plus. Seule la vieille remise de jardin subsistait, sauf qu'elle avait pris un coup de vieux. Elle remarqua aussi que la grille de l'entrée de service du manoir, à l'arrière de celui-ci, était fermée. En fait, de mémoire, elle n'avait jamais vu cette grille ouverte. En s'approchant, elle vit que le cadenas et la chaîne montrant un niveau d'oxydation avancée étaient les mêmes que dans ses souvenirs. Quelques mètres plus loin, elle vit deux cordes accrochées à un chêne gigantesque ; il s'agissait des vestiges d'une balançoire sur laquelle, enfant, elle se berçait. Sa mère aussi, probablement. Jeune, elle aurait tant aimé savoir que sa mère avait elle aussi vécu au manoir. Peut-être l'aurait-elle alors trouvé moins austère. « Malgré tout, se dit-elle, j'ai

sûrement connu plus de moments heureux dans ce manoir que durant le reste de ma vie.»

Elle s'installa sur la rambarde de l'entrée en attendant l'arrivée de monsieur Beaumont. Elle regardait la montagne à travers les arbres dont les feuilles commençaient à poindre lorsqu'elle entendit une porte de voiture se fermer. Elle se leva dans l'intention de se diriger vers l'entrée pour rencontrer monsieur Beaumont, puis s'arrêta net lorsqu'elle vit deux hommes sortir de l'auto, dont Thomas. Elle resta figée pendant quelques secondes, puis le vit se retourner. Seule une immense clôture les séparait. En courant vers l'arrière de la maison, la jeune femme entendit Thomas crier son nom.

Hormis l'entrée principale, elle savait qu'il n'y avait que deux options pour sortir du domaine : la sortie de service qui était cadenasée et une sortie secrète qu'elle avait utilisée plusieurs fois lors de son adolescence. Cette sortie était en fait une fenêtre de la remise du jardin qui donnait sur le boisé adjacent à la propriété. Elle espérait que personne n'avait remplacé cette fenêtre. En entrant dans la remise, elle jeta un coup d'œil derrière elle ; personne ne la suivait. Elle prit quelques secondes pour réfléchir. « Ce n'est pas évident de franchir la barrière. Et s'ils ont étudié les plans du terrain, ils savent qu'il n'y a que deux sorties. Il est probable qu'une personne soit restée devant le manoir et que l'autre se dirige en voiture vers la sortie de service en attendant des renforts. »

En examinant les environs, elle reconnut l'endroit où elle avait fumé ses premières cigarettes et où elle avait eu ses premiers rendez-vous. « L'heure n'est pas au romantisme », se dit-elle. Elle regarda la fenêtre qui était toujours la même et poussa un soupir de soulagement. Elle l'enleva complètement afin de pouvoir se glisser hors de la remise, puis la remplaça.

Les arbres et les arbustes du mois d'avril ne lui offraient pas l'écran qu'elle aurait souhaité. Elle savait que le seul moyen de ne pas être vue se résumait à avancer à quatre pattes sur le sol humide, et ce, jusqu'à ce qu'elle atteigne l'extrémité du boisé.

Quinze minutes plus tard, au moment même où un autobus s'amenait, elle arriva au bout de la rue. Elle monta dans le véhicule et s'installa sur un siège tout au fond. Ceci fait, elle se baissa pour que nul ne puisse la voir à partir de la rue. Les passagers la regardaient, mais cela ne la préoccupait guère.

Vingt minutes plus tard, elle arriva à la station de métro. Elle fouilla dans ses poches pour s'emparer de son cellulaire. «Merde, je l'ai perdu !» Elle s'inquiéta, craignant qu'on parvienne à localiser Patenaude à partir du téléphone.

Elle se serait cachée pendant plusieurs heures pour être certaine que personne ne la suive, mais elle devait prévenir Patenaude sans faute. Après quelques minutes de recherche, elle trouva un téléphone public et appela.

—Bonjour, je suis actuellement absent. Laissez-moi un message. Merci.

—Monsieur Patenaude, c'est Anaïs. Ça va mal. Thomas et un autre homme étaient au manoir. Je ne pense pas qu'ils ont réussi à me suivre. Je reviens lorsque j'en serai certaine. Et détruisez votre cellulaire.

Ensuite, elle prit le métro à la station Villa-Maria en direction de Montmorency, en regardant constamment autour d'elle pour s'assurer qu'on ne la suivait pas. Rendue à la station Lionel-Groulx, elle vit que le train roulant dans la direction opposée arrivait en même temps que le sien. Elle attendit que les portes s'ouvrent et courut vers l'autre train. Ce faisant, elle regarda le quai. En constatant que personne n'avait fait de même, elle se mit à mieux respirer. Elle se promena ainsi en métro pendant presque trois heures, changeant de train une bonne dizaine de fois, avant de marcher près de quarante minutes pour gagner la résidence de Patenaude. Là encore, elle regardait plus en arrière qu'en avant. À 19h30, elle arriva chez le détective, épuisée.

—Monsieur Patenaude ? Monsieur Patenaude ! cria-t-elle devant l'absence de réponse.

C'est à ce moment qu'elle remarqua une feuille sur la table de cuisine. Il y était simplement écrit : «Coucou». Malgré le côté dramatique de la situation, elle sourit. Elle se dirigea vers l'horloge du salon et ouvrit la porte du mécanisme. Patenaude lui avait dit qu'il userait de ce stratagème s'il devait quitter la maison d'urgence.

«Salut Anaïs, barre la porte d'entrée et sors par la porte arrière du garage. Traverse le terrain du voisin, celui qui possède une piscine hors terre, puis le suivant, et reviens dans la rue. Je suis dans ma voiture. Apporte cette lettre. HP»

Suivant ces instructions à la lettre, Anaïs arriva à l'automobile quelques minutes plus tard.

—Désolé pour cette mise en scène, s'excusa Patenaude, mais je tenais à vérifier si tu es suivie.

—C'est correct, dit Anaïs. Vous êtes donc ici depuis que je vous ai appelé ?

—Presque, le temps de ramasser nos affaires.

—Ramasser nos affaires ? Nous partons ?

—Quelques jours, oui, histoire de confirmer que personne ne t'a suivie.

Pendant qu'Anaïs lui racontait sa dernière aventure, Patenaude l'écoutait tout en continuant de regarder en direction de sa maison pour voir si quelqu'un arrivait.

—Il est fort probable que nous ayons perdu l'avantage que nous avions, dit-il.

—Avantage ? Quel avantage ? demanda Anaïs, perplexe.

—Ils ignoraient que nous savions qu'ils te cherchaient. C'est la raison principale pour laquelle tu as réussi à les semer assez facilement. Ils étaient convaincus que tu serais une proie facile et n'avaient pas prévu que tu prendrais la fuite.

—Ni que j'arriverais au manoir plus tôt que prévu. En général, je suis un peu en retard. Ils croyaient probablement pouvoir me cueillir à mon arrivée.

Patenaude sourit au souvenir de sa première rencontre avec Anaïs. Effectivement, elle s'y était pointée avec quinze minutes de retard.

—Mais comment ont-ils su que j'allais rencontrer monsieur Beaumont à la maison de mon grand-oncle ? Le cellulaire de monsieur Grégoire était-il sous écoute ?

—Je ne pense pas. Comme l'a mentionné Grégoire, presque personne ne connaît ce numéro. Par contre, il est fort probable que son téléphone de bureau ait été mis sur écoute et c'est probablement celui-là qu'il a utilisé pour contacter Beaumont. Grégoire représentait la seule piste dont ils disposaient et ils se doutaient bien que tu le contacterais un jour. Avec un ou deux mensonges, les forces policières peuvent mettre n'importe qui sous écoute ; alors, imagine un peu ce que peuvent faire les services secrets.

Ils surveillèrent les lieux durant trente minutes, puis Anaïs demanda :

—Et où allons-nous ?

—Chez mon ami George Hutchison. Il est en Floride jusqu'à la fin de mois d'avril et j'ai la clé de son condo à Pointe-Claire au cas où il y aurait une urgence.

Anaïs hésita. Elle ne voulait pas contredire le vieil homme, mais la situation lui déplaisait.

—Pourquoi fuyons-nous encore ? J'ai fui toute ma vie et ça ne m'a rien rapporté. Pourquoi ne pas aller voir la police ?

—Tu as raison. Fuir n'est pas la meilleure solution, mais parfois, c'est la seule. Au manoir, tu as eu raison de fuir. J'aimerais bien aller voir la police, mais pour leur dire quoi ? Que les services secrets t'espionnent, que tu as trouvé un cadavre dans ton salon, de la drogue et de l'argent dans le réservoir de la toilette ? C'est malheureux, mais on devra régler ça nous-mêmes. Et dans un premier temps, nous devons trouver pourquoi les services secrets sont après toi.

—On devrait aller chez Thomas et le questionner, proposa Anaïs. Je suis certaine qu'il pourrait nous en dire plus.

—Et il te répondrait ? répliqua Patenaude.

—Peut-être que si on se montre convaincants... dit la jeune femme en pointant l'arme que Patenaude avait mise dans la portière de l'auto.

—La violence et la menace ne sont habituellement pas l'approche que je préconise, mais j'admets que ça pourrait aider à le convaincre. Il faudrait avant tout pouvoir le localiser.

—Je sais où il habite. J'ai noté son adresse sur une feuille que j'ai affichée au mur du salon.

—J'ai effectué des vérifications et il n'habite plus à cet endroit. Bref, comme je le disais, il faut le retrouver avant de pouvoir lui poser des questions.

Chili

Anaïs était réveillée, mais demeurait dans son lit. Ce n'était pas vraiment son lit, mais celui d'une des chambres de l'ami de Patenaude. Elle réfléchissait à l'importance des amis dans la vie de son bienfaiteur. Dès le début, il avait obtenu de l'information de la part du service de police grâce à une amie, puis avait été en mesure de se déplacer dans le centre commercial à l'abri des caméras, du fait qu'un ami avait installé le système de surveillance. De même, il avait contacté un autre ami pour faire vérifier la voiture de ceux qui la poursuivaient et là, il empruntait la résidence d'un ami. Son grand-oncle avait raison; il nous faut des amis. «Encore une fois, se dit-elle, je comprends trop tard.»

La peur de la veille s'estompait, mais la crainte de ne plus jamais retrouver un semblant de vie normale la gagnait. Depuis plus de deux mois, elle vivait chez Patenaude, ne travaillait pas, sortait rarement et n'avait aucun contact avec la société, hormis les employés de l'épicerie. Elle avait dépensé une portion importante de ses économies pour se racheter des vêtements et du matériel de peinture. Pour ce qui est des frais d'épicerie, elle ne payait presque jamais sa part, Patenaude disant qu'elle était son invitée. Elle savait bien que cette situation ne pourrait durer éternellement et que le détective ne pourrait dire longtemps au voisin qu'il hébergeait la fille d'un cousin de passage à Montréal. Elle se demandait si un jour elle pourrait reprendre sa routine, tout en sachant pertinemment que tant que le Service canadien de renseignement serait à ses trousses, sa vie au Canada ne pourrait être simple, sans compter qu'elle mettait Patenaude en danger. Aussi, quitter le pays lui semblait la seule solution. Cette avenue soulevait toutefois deux questions : comment sortirait-elle du pays et si elle y parvenait, trouverait-elle le courage de vivre toute sa vie telle une exilée clandestine ? S'il existait une façon de savoir ce que voulaient les services secrets, elle collaborerait volontiers avec eux afin de trouver la paix. Mais elle ne savait rien. La fuite à l'étranger n'était sûrement pas la meilleure option, mais elle l'envisageait sérieusement.

Elle s'extirpa du lit et arriva dans le salon du condo où Patenaude regardait des bandes vidéo devant un écran d'ordinateur.

—Mais, c'est votre maison que vous regardez là !

—Bonne observation. En partant hier soir, j'ai activé les caméras pour m'assurer que personne ne te suivait.

—Et puis ?

—Personne dans la maison, personne autour, aucun inconnu dans la rue. Je pense qu'on peut y retourner.

—Vous avez bien dit : activer les caméras ?

—Oui, pourquoi ?

—Elles ont donc toujours été là. Pourtant, je ne les ai pas remarquées.

—Ce sont de minuscules caméras. Je m'en sers lorsque je pars en voyage. Il y a même la possibilité de recevoir un message texte lorsqu'un mouvement est détecté, mais je ne suis pas très message texte, expliqua Patenaude.

—Il est donc possible... probable, en fait, que l'appartement que j'occupais était surveillé par des mini caméras ?

—C'est une possibilité et c'est probablement ainsi que Thomas savait que tu n'y étais pas.

—Je... commença Anaïs avant de marquer une pause pour digérer ce que Patenaude venait de dire. Si j'étais filmée, c'est dire que les vidéos de surveillance doivent être conservées et qu'il existe quelque part la vidéo du meurtre de madame Lamarche. Aussi, on pourrait y voir la personne qui a mis la drogue et l'argent dans le réservoir de la toilette.

—Oui, mais mettre la main sur des vidéos appartenant aux services secrets, c'est hors de mes capacités.

—Peut-être que Thomas pourrait me les fournir ?

—Thomas ? Comme je l'ai dit hier soir, il faudrait d'abord le trouver et le faire parler. Je pense que tu devrais essayer de l'oublier.

—Facile à dire. Il m'a manipulée et espionnée pendant toute une année. J'aimerais tant pouvoir lui dire ce que je pense de lui et lui faire payer ce qu'il m'a fait. Je pense que je pourrais le frapper avec un bâton de baseball !

—Anaïs, la violence n'est pas une solution, répondit calmement Patenaude en voyant la jeune femme s'enflammer. Si tu penses vengeance et violence, tu mets de côté ta capacité de réfléchir et de comprendre ce qui arrive. Et comme ma capacité diminue de jour en jour, j'ai besoin que tu réfléchisses à ma place.

—Désolée de m'être emportée, mais vous exagérez lorsque vous dites que vous avez besoin de moi pour réfléchir à votre place. Vous êtes un détective et vous avez fait des centaines d'enquêtes, alors que moi, je n'ai résolu que quelques énigmes posées par Hector Langevin.

—Justement, tu connais Langevin beaucoup mieux que moi. Ce n'est pas les dix jours passés avec lui en croisière qui me permettent de le connaître autant que toi qui as passé dix ans avec lui.

—Parlant de ce voyage avec mon grand-oncle, dit Anaïs, comment avez-vous pu vous payer la même croisière que lui ?

—Par pur hasard. Hector Langevin avait réservé cette croisière parce qu'il voulait visiter la côte de l'Amérique du Sud et que c'était la seule de disponible. Pour ma part, j'ai pris ce paquebot car il y avait une promotion intéressante. Aussi simple que ça !

Anaïs ne put s'empêcher d'éclater de rire. Patenaude la regarda en se demandant ce qui se passait.

—Vous croyez encore au hasard ? Vous m'avez pourtant convaincue que hasard et Langevin ne peuvent coexister. Donc, si je devine bien, vous êtes allé voir votre agence de voyages pour vous informer des destinations possibles, puis après une journée ou deux, votre agent vous appelle pour vous dire qu'il y a une promotion minute sur une croisière en Amérique du Sud... C'est bien ça ?

—Effectivement, ça ressemble à ça.

—Et Hector Langevin est aussi sur la croisière, mais n'occupe pas une suite de luxe.

—Effectivement.

—Et finalement, il trouve une occasion pour souper avec vous et il vous parle de votre vin préféré...

—Erreur, signifia Patenaude.

—Oups, je me suis trompée. Il ne pouvait pas aborder ce sujet avec vous parce que vous ne buvez pas d'alcool. Il vous a donc attiré en vous parlant de votre passion... les échecs.

—Je me serais donc fait manipuler par Hector Langevin ? dit le détective. Il aurait su que je souhaitais partir en vacances, que je jouais

aux échecs et aurait payé une partie de la croisière pour en réduire le prix. Beaucoup de travail pour simplement m'ajouter sur sa liste d'amis *Facebook*, non ?

—En fait, je comprends maintenant cette phrase du testament : «Le bien le plus précieux pour lequel j'ai investi une partie de ma vie». Hector Langevin avait planifié cette liste d'amis depuis très longtemps. Il devait savoir que vous aviez enquêté sur l'explosion de la voiture de mes parents et il voulait que vous puissiez m'expliquer ce qui s'était réellement passé, expliqua Anaïs, fière d'avoir pu servir à Patenaude sa propre logique.

—Tout ça semble plausible. Et si c'est exact, le tout a été drôlement bien planifié. Étrange, mais bien planifié. Et toi, que faisais-tu au Chili ? Une autre manigance de Langevin ?

—Non, pas du tout. Une stupidité cent pour cent mienne. Tout a commencé à l'université. Sur un tableau d'affichage, une dénommée Sofia Cruz avait mis une annonce. Elle voulait vendre un billet pour le Chili. Le voyage durait dix jours, et le prix était ridicule.

—Pourquoi vendait-elle son billet ?

—Ce n'était pas son billet, mais celui de son compagnon ; son ex-compagnon, à vrai dire. Selon ce qui était expliqué, une dispute avait éclaté entre eux et les billets n'étaient pas remboursables. Bref, un billet à très bas prix était disponible.

—Et tu rêvais d'aller au Chili ? interrogea Patenaude.

—Absolument pas ! Je ne me souviens même plus si je savais où était le Chili. Je ne pensais pas vraiment prendre de vacances, mais Alexandre, le père de ma fille, venait de m'apprendre qu'il partait en France avec elle pour deux semaines. Alors, je me suis dit que je pourrais moi aussi partir et que ça me donnerait l'occasion de revoir mon amie Constanza qui avait étudié en Arts avec moi à l'université et qui était retournée au Chili pour diriger l'entreprise familiale. Par la même occasion, cela me donnait la chance de perfectionner mon espagnol.

—Donc, ce voyage n'a duré que dix jours ? Pourquoi parles-tu de stupidité ?

—Parce que rien ne s'est déroulé comme prévu. J'ai rencontré Sofia quelques jours avant le départ et tout m'a semblé correct. Le plan était simple : on partait et on revenait ensemble. Sauf que dans les faits, le plan de Sofia était tout autre... Après avoir passé les douanes, il fallait récupérer les valises et faire estampiller nos passeports pour

valider notre visa. Sofia s'est offerte pour s'occuper des passeports, car elle maîtrisait mieux l'espagnol que moi, tandis que je devais récupérer les bagages. Après vingt minutes d'attente, j'ai constaté que nos valises n'étaient pas là. Je suis donc revenue à notre point de rencontre pour qu'on remplisse les documents servant à signaler la perte de nos bagages. J'ai attendu Sofia une dizaine de minutes et comme elle n'arrivait pas, je suis partie à la recherche du bureau des tampons en espérant l'y trouver. Non seulement je ne l'ai pas vue, mais il n'y avait pas de bureau. Son histoire d'estampille de passeports était fausse. Je me suis donc retrouvée au Chili sans passeport et sans valise.

—Évidemment, ton premier réflexe a été de contacter l'ambassade canadienne...

—Pas vraiment. Il était environ dix heures du soir et l'ambassade était fermée. Enfin, je pense qu'elle était fermée. Il aurait fallu que je dorme une nuit à Santiago et ça, c'était trop cher pour mon budget. Je me trouvais vraiment stupide de m'être fait avoir. De plus, mon amie Constanza, qui venait me chercher à l'aéroport, m'attendait depuis longtemps dans le stationnement. Alors, je me suis dit que je pourrais revenir au cours de la semaine.

—C'est donc ce que tu as fait ?

—Oui et non. Je suis revenue trois jours plus tard en autobus et je suis arrivée au moins une heure avant l'ouverture de l'ambassade. Et avant que vous le disiez, je sais que ce n'est pas dans mes habitudes, mais c'était le seul autobus. Bref, je me suis installée dans un café à une centaine de mètres de l'ambassade et lisais le journal quand je suis tombée sur un article concernant une femme recherchée par la police pour une série de transactions impliquant de la fausse monnaie canadienne et américaine. Le texte était accompagné d'une mauvaise photo où l'on distinguait à peine Sofia, mais son nom y était clairement écrit. On mentionnait aussi qu'elle travaillait probablement avec une complice, blonde et canadienne.

—Je crois comprendre que Sofia avait donné ton passeport à une autre personne et que les deux écumaient les établissements avec de la fausse monnaie.

—J'ai compris assez vite que l'autre fille se promenait avec mon passeport et que si je me présentais à l'ambassade, je serais arrêtée.

—À la police, peut-être... mais pas à l'ambassade.

—Ça, je l'ignorais. On nous montre des tas de choses inutiles,

à l'école, mais on ne nous explique pas le rôle d'une ambassade. On ne nous dit pas qu'en cas de problème, c'est là qu'on doit aller. En fin de soirée, je suis donc retournée chez mon amie Constanza en autobus et lui ai dit que tout était réglé et que je pourrais obtenir un nouveau passeport dans deux ou trois jours.

Anaïs prit une pause. Ce retour dans le passé la perturbait. Aussi, redoutait-elle déjà la fin de son récit.

—Trois jours plus tard, j'ai ramassé mes affaires, celles qui me restaient, et je suis retournée à Santiago. J'ai beaucoup songé à me rendre à l'ambassade pour leur raconter simplement la vérité, mais j'ai eu peur. Peur que personne ne me croit, peur d'être considérée comme complice et peur d'aller en prison. J'ai donc décidé d'attendre quelques jours de plus, en espérant que Sofia se fasse arrêter et qu'elle dise que je n'avais rien à voir dans cette histoire.

—Et combien de temps a duré ce *quelques jours* ?

—Trop longtemps. Après quatre à cinq jours passés dans une auberge jeunesse, j'ai réalisé qu'il me serait impossible de revenir rapidement au Canada et que je ne verrais pas ma fille à son retour de France. À cette époque, je la voyais encore deux fois par semaine sous la supervision d'une employée du ministère. J'ai laissé un message téléphonique à Alexandre pour lui expliquer que j'avais perdu mon passeport et que je reviendrais dès que possible. Sauf que je n'avais pratiquement plus d'argent, mon billet de retour était expiré et surtout, je n'avais aucun plan.

Patenaude servit une tasse de café à Anaïs, qui s'interrompit pour boire quelques gorgées.

—Il y avait un restaurant près de l'auberge qui exposait des toiles d'artistes et j'avais remarqué qu'il y avait toujours des acheteurs. Je me suis procuré du matériel avec ce qui me restait d'argent, puis j'ai commencé à peindre quelques toiles.

—Les as-tu vendues ?

—Assez bien. Dans le cas des premières toiles, je pense que le prix était beaucoup trop bas, car j'avais un urgent besoin d'argent, mais par la suite, je pense que le prix était bon. J'en vendais une par semaine ou par deux semaines et je pouvais vivre de manière acceptable. J'avais loué une chambre dans une auberge près de l'université où je m'étais inscrite à des cours d'espagnol.

Anaïs but une gorgée de café pour s'accorder une pause.

—Durant les premières semaines, je laissais systématiquement un message à Alexandre pour lui dire que je reviendrais dès que je le pourrais, mais à la longue, j’ai arrêté de l’appeler.

—Pourquoi ?

—Parce ce que je ne voyais pas le jour où il me serait permis de rentrer et que je ne voulais pas laisser à ma fille l’image d’une mère totalement irresponsable, répondit Anaïs en s’essuyant les yeux. Finalement après environ une année, tout s’est terminé. Je me suis fait arrêter par la police.

Elle prit une brève pause, puis continua.

—Il y a eu une descente à l’auberge où je logeais. Les policiers cherchaient de la drogue.

—Ont-ils trouvé de la drogue dans ta chambre ?

—Non, pas du tout. Sauf que j’étais une étrangère sans passeport. Je me suis donc retrouvée en cellule. Évidemment, quand j’ai dit mon nom, ils ont fait la relation avec les fraudes commises par celle qui utilisait mon passeport. Lorsque j’ai tenté d’expliquer que j’avais perdu mon passeport une année auparavant et que je n’avais jamais prévenu l’ambassade ou la police, eh bien, on ne m’a pas crue. En fait, les autorités refusaient de reconnaître que j’étais canadienne. Aussi, ils ont refusé de me laisser contacter l’ambassade. J’étais en prison, sans condamnation, sans avocat et sans espoir.

—Et c’est là qu’Hector Langevin apparaît dans l’histoire ?

—Je n’avais jamais pensé avant aujourd’hui qu’il s’en était mêlé, mais avec ce que j’ai appris sur lui récemment, j’en ai la certitude. Vous vous souvenez de ma rencontre avec le père Koulos ? Il a mentionné que mon oncle ne m’avait jamais abandonnée et cité le nom de Virginia Huppée...

—Je me rappelle que tu m’avais dit qu’il avait parlé du Chili...

—Eh bien, cette femme qui travaillait pour un organisme semblable à *Amnistie Internationale* est venue me voir et a noté ma déclaration. Quelques jours plus tard, je suis sortie de prison, on m’a reconduite à l’aéroport et je suis revenue directement à Montréal.

—Es-tu certaine que ton oncle se cachait derrière tout ça ?

—Aucun doute là-dessus, car je suis revenue en jet privé. À l’époque, je pensais qu’il s’agissait d’un avion gouvernemental, mais aujourd’hui, je réalise que le gouvernement m’aurait simplement placée sur un vol régulier.

—Et qu’as-tu fait en arrivant au pays ?

—Encore là, je trouvais ça normal à l’époque, mais je me rends compte que j’étais stupide de penser ça. On m’a remis une enveloppe contenant cinq cents dollars et une clé de chambre d’hôtel où j’ai pu rester pendant deux semaines.

—Effectivement, convint Patenaude, ce n’est pas le gouvernement qui t’aurait fait de tels cadeaux.

—Je suis retournée à mon ancien appartement et mes effets personnels avaient tous été emballés dans des boîtes. Aujourd’hui, je me rends compte que le proprio ne m’a jamais réclamé les frais de loyer pour les mois durant lesquels j’étais partie. Mon grand-oncle avait probablement tout payé. Ce que je ne comprends pas, par contre, c’est pourquoi il n’est pas intervenu plus tôt. Pourquoi a-t-il attendu que je sois emprisonnée ?

—D’après ce que tu me dis, tu étais heureuse au Chili. Pourquoi serait-il intervenu ?

—C’est vrai, vous avez raison.

—Et ta fille ?

—Partie en France avec son père qui avait terminé ses études postdoctorales, répondit Anaïs après un moment d’hésitation.

Retour chez Patenaude

Le lendemain, Anaïs et Patenaude revenaient chez ce dernier. Durant le trajet, le détective fit un arrêt à un poste de police, où un agent plaça trois boîtes dans le coffre de sa voiture. Il expliqua à Anaïs qu'il avait demandé un service à un ami et que tous les documents reliés à l'enquête de 1984 sur l'explosion du véhicule de ses parents se trouvaient dans ces boîtes.

Hector Langevin avait cherché l'homme qui pourrait élucider la mort des parents d'Anaïs et c'était lui qu'il avait choisi. Il ne comprenait pas pourquoi Langevin ne lui avait pas demandé directement d'enquêter ni pourquoi cette demande lui avait été acheminée par le biais d'une liste d'amis *Facebook* laissée en héritage. De plus, il ne comprenait vraiment pas pourquoi cette enquête était si importante, mais puisqu'il l'avait commencée, il devait la terminer.

L'ancien policier avait bien tenté de faire progresser ses recherches en consultant les notes de son calepin, mais pour faire le vrai travail, il avait besoin de toute l'information possible et si cette information existait, elle se trouvait sûrement dans les dossiers de 1984.

Dès leur retour, il se mit à la tâche. Il extirpa des boîtes tous les documents, rapports et photos, puis commença à les examiner un à un, en s'arrêtant de temps en temps pour inscrire des notes dans son calepin ou sur le tableau mural. Peu à peu, les détails de cette enquête lui revenaient... la violence de l'explosion, l'incrédulité de l'entourage de Jérémie Hervieux relativement à cet attentat, l'intervention de la gendarmerie royale...

Il se rendait compte qu'il n'avait plus la résistance d'autrefois. Aussi, après une heure de travail, il devait faire une pause qui souvent, s'étirait jusqu'au lendemain. Pire, chaque nouvelle session exigeait une relecture des notes prises les jours précédents. Il progressait à pas de tortue et ça le rendait maussade.

L'enquête sur cette explosion était complexe en 1984 et elle l'était tout autant plus de vingt-sept ans plus tard. Le détective n'arrivait simplement pas à relier le mystérieux grand-oncle d'Anaïs à cette affaire. Plus de deux cents personnes, amis, confrères, voisins avaient

été interrogés et jamais le nom de Langevin n'avait été mentionné. À croire, se dit Patenaude, que cet homme avait été créé de toutes pièces après l'explosion. Or, ce n'était pas le cas, puisqu'Anaïs avait précisé qu'un des livres de sa mère était dédié à son oncle Hector et que plusieurs amis *Facebook* avaient aussi mentionné l'existence du mystérieux homme.

Patenaude était toutefois persuadé qu'il existait un lien entre l'explosion, le testament et le fait qu'Anaïs soit poursuivie. Le problème était que personne ne comprenait la raison de l'explosion, pas plus que personne ne comprenait le testament d'Hector Langevin. De plus, il n'avait pas la moindre idée de la raison pour laquelle on poursuivait Anaïs.

Pour ajouter une couche d'incompréhension, le dossier qui dans un premier temps avait été transféré à la Gendarmerie royale était revenu quelques mois plus tard avec la mention : *probablement une erreur sur la personne*. Patenaude aurait normalement considéré que c'était le cas, mais le fait que le Service de renseignement canadien était aux trousses d'Anaïs rendait cette conclusion douteuse.

L'hypothèse à laquelle il s'accrochait était qu'Hervieux ait été éliminé parce qu'il possédait une information critique sur ceux qui avaient appuyé sur le détonateur. Étaient-ce les services secrets ou un groupe terroriste ? Il l'ignorait, mais selon lui, cette information détenue par Hervieux avait été transmise à Langevin, qui lui, tentait de la retransmettre à Anaïs. Mais quelle information serait donc aussi importante aujourd'hui qu'en 1984 ? Pourquoi Langevin n'avait-il rien fait avec cette information et que devrait en faire Anaïs ? Si cette même information avait coûté la vie aux parents de la jeune femme, un sort identique guettait-il cette dernière ? Ces questions sans réponses l'empêchaient de progresser et le hantaient chaque fois qu'il s'installait pour travailler.

L'absence de faits le contrariait. Tout son raisonnement ne reposait que sur des suppositions et des théories. Pourtant, tout au long de sa carrière, il n'avait juré que par des faits, des faits doublement vérifiés...

Il aurait bien aimé en discuter avec Anaïs, mais il voyait bien que le récit de son voyage au Chili, tout autant que celui touchant la perte de sa fille, l'avait ébranlée et qu'elle ne serait d'aucune utilité. La pauvre tentait de retrouver sa sérénité en peignant.

Malgré la difficulté qu'éprouvait le détective à faire progresser l'enquête, il avait réalisé quelques découvertes. La plus surprenante concernait un certificat de décès au nom d'Anaïs Hervieux, ce qui expliquait pourquoi son nom figurait sur une pierre tombale dans un cimetière d'Ottawa. Mais comment avait-elle pu obtenir un passeport ? Et comment le nom Florence était-il soudainement apparu à côté de celui d'Anaïs ?

L'information lui parvint quelques jours plus tard, alors qu'il reçut par courriel une copie de l'acte de naissance d'Anaïs Catherine Hervieux et une autre au nom d'Anaïs Florence Hervieux, toutes deux nées le 24 avril 1977 et, évidemment, ayant les mêmes parents.

—Anaïs, j'ai besoin de ton aide, dit-il en espérant que la jeune femme puisse effectivement l'aider.

Anaïs arriva lentement, sans grande motivation.

—Sais-tu qu'il y a deux actes de naissance différents à ton nom ?

—Oui, confirma Anaïs. J'ai découvert ça il y a quelques années. Il semblerait qu'un nouvel acte de naissance ait été fait après qu'un certificat de décès ait été émis par erreur à la suite de l'accident. Cela m'a déjà causé des problèmes, entre autres pour obtenir mon passeport, mais on m'a expliqué qu'il m'en coûterait une fortune pour faire corriger cette méprise, alors j'ai décidé de laisser tomber. J'ai eu le même problème lorsque je suis revenue du Chili. Le douanier ne comprenait pas pourquoi il y avait un certificat de décès associé à mon nom. Il a fallu presque deux heures de discussion téléphonique, mais finalement, ça s'est réglé. Pourquoi ? Pensez-vous que ce soit significatif ?

—C'est ce que je me demande. Sur le premier certificat, tu t'appelles Marie Anaïs Catherine et sur le deuxième, Marie Anaïs Florence. Pourquoi es-tu devenue Anaïs Florence ?

—Aucune explication. Hector Langevin m'appelait Anaïs ou Anaïs Florence, mais je n'ai jamais noté que les certificats étaient différents et que Florence avait remplacé Catherine.

—Catherine, c'était le nom de ta mère ?

—Oui. Et celui de ma grand-mère, également. Mais je ne sais pas pourquoi mon nom a changé, répondit Anaïs sur un ton qui démontrait clairement son manque d'intérêt.

Patenaude ne progressait pas vraiment, mais il commençait à comprendre certains points : Langevin avait probablement fait émettre

un certificat de décès au nom d'Anaïs Catherine Hervieux pour que les assassins de son père ne craignent pas qu'elle puisse un jour mettre la main sur l'information. En plus de lui avoir procuré un nouveau nom, il avait engagé Suzanne Lamarche pour la surveiller et la protéger. Anaïs était peut-être suivie alors qu'elle fréquentait l'école secondaire... peut-être pas, mais Patenaude était presque certain que lors de l'incident qui s'était produit lors de son retour du Chili, l'agent s'était rendu compte, en interrogeant la banque de données, qu'il existait deux certificats de naissance au nom d'Anaïs. Cette situation avait probablement alerté le SCRS qui par la suite, avait pu traquer la jeune femme, et ce, jusqu'à tout récemment.

Il nota ses théories sur une feuille de papier. Mais en se relisant, il n'aimait pas ça. Il n'y avait rien de concret, que des théories. Il chiffonna donc la feuille. Entendant le froissement du papier, Anaïs arrêta de peindre et posa sur le vieil homme un regard éberlué, alors qu'il lançait la boule de papier dans le coin de la pièce, à côté du bac de récupération. Elle en conclut que les choses ne fonctionnaient pas comme il le voulait.

Jocelyn Robitaille

Anaïs s'était levée très tôt ce matin-là, comme le matin précédent et celui d'avant. Elle s'était installée sur la terrasse sise sur le toit du garage pour admirer le lever du soleil. À la mi-mai, comme les matins sont encore frais, elle avait une épaisse couverture sur les épaules. Elle regardait Montréal s'éveiller et contemplait les couleurs qui changeaient de minute en minute.

Depuis plusieurs semaines, soit depuis que Patenaude était revenu avec les boîtes contenant les documents de l'enquête, elle avait le sentiment que sa vie était entre parenthèses. Il est vrai qu'elle avait recommencé à peindre, qu'elle mangeait et dormait régulièrement, mais tout le reste était en suspens. Elle n'avait pas accédé à sa boîte courriel depuis plus de trois mois et si ce n'étaient du bulletin télévisé ou des journaux, elle ne saurait rien du monde extérieur. Chaque journée était une réplique de la précédente.

L'enquête semblait piétiner, et ce, malgré la bonne volonté du détective qui se fatiguait très rapidement et qui arrivait rarement à se concentrer plus de trente minutes sur un dossier. En fait, depuis l'épisode du rendez-vous manqué avec Beaumont au manoir, rien n'avait progressé relativement à la fameuse liste des amis *Facebook* d'Hector Langevin.

Anaïs avait longtemps pensé que son rythme de vie infernal la tuerait un jour, mais là, c'était l'inactivité qui l'usait. Elle devait agir.

Elle retourna dans la maison et alla directement au salon. Elle aurait pu faire ce qu'elle faisait depuis quelque temps lorsque le désir de faire progresser les choses s'emparait d'elle, c'est-à-dire prendre un café et lire les journaux en attendant que l'envie disparaisse, mais ce jour-là, c'était différent. Elle s'installa devant le fameux mur de Patenaude, tableau qu'elle n'avait pas vraiment étudié depuis près de trois semaines.

Le détective, qui avait autrefois l'habitude d'être un lève-tôt, se

réveilla vers 9h30, ce qui à présent, n'avait plus rien de surprenant. Il avait de la difficulté à l'admettre, mais son état de santé n'était plus le même depuis son malaise d'il y a quelques semaines. Voyant qu'Anaïs était dans le salon, il la rejoignit après s'être préparé un café.

La vue de ce qu'elle avait fait le chamboula. Le mur qui contenait des centaines de documents, de photos, de descriptions et de lignes de couleurs reliant les informations les unes aux autres avait été purgé de près de la moitié de son contenu.

Il se rappelait son état d'âme lorsqu'Anaïs avait simplement ajouté de l'information sur son sacro-saint tableau, sacrilège que personne avant elle n'avait osé commettre. Sauf que depuis ce jour, la jeune femme avait régulièrement récidivé. Si bien, que ce mur avait fini par devenir leur outil commun, et non plus la chose exclusive de Patenaude. Toutefois, la règle de base de ce dernier était claire : tant que l'enquête n'était pas terminée, il ne fallait retirer aucune information. Mais ce matin-là, Anaïs avait passé outre cette consigne qu'il avait dû répéter des dizaines de fois. Ce qui le chamboulait n'était pas de voir ce qu'elle avait fait, mais plutôt que cela ne le dérangeait pas vraiment ; moins, en tout cas, que ce qu'il avait imaginé.

—Ne vous fâchez pas, lança Anaïs dès qu'elle l'entendit entrer dans la pièce. J'ai beaucoup réfléchi. Ce matin, je me suis rappelé que quand j'étais petite et que je tentais sans succès de résoudre les énigmes de mon oncle, il me répétait de tout oublier et de recommencer, car j'étais partie sur de mauvaises bases.

—Je suis surpris, répondit calmement le détective. Je vois en effet que tu as enlevé beaucoup d'informations.

—Mon père était au centre de votre enquête en 1984 et vingt-sept ans plus tard, il y est encore, sauf qu'on ne progresse pas. Hector Langevin ne me parlait jamais de mon père et je ne sais pas pourquoi. Était-ce parce qu'il voulait me cacher ce qu'il avait fait ou parce qu'il ne savait rien sur lui ?

—Ça, répliqua Patenaude, je ne peux y répondre.

—Aujourd'hui, je choisis la deuxième option. Il ignorait tout de mon père. Je ne connais pas encore toute l'histoire de mes parents, mais je sais que ma mère a quitté Montréal pour Gatineau lorsqu'elle s'est mariée. Il est même possible que mon père n'ait jamais rencontré Hector Langevin !

—Et où veux-tu en venir avec ce raisonnement ?

—Je sais qu’il apparaissait normal de penser que mon père était visé par l’explosion, mais aucun ami *Facebook* de mon grand-oncle ne m’a parlé de mon père. Ainsi donc, je suis aujourd’hui convaincue que si votre présence au sein de la liste des amis est reliée à l’enquête que vous meniez en 1984, alors il ne fait aucun doute que c’est ma mère qui était visée.

—Point de vue intéressant, mais pourquoi dis-tu qu’il apparaissait normal de penser que c’était ton père ?

Anaïs hésita. Son premier réflexe aurait été de répondre qu’ils n’étaient plus en 1980, mais bien en 2011 et que de ce fait, les femmes devaient être considérées au même niveau que les hommes, mais savait que ce n’était pas la chose à dire. Par ailleurs, elle savait très bien qu’il n’y avait pas une once de sexisme chez Patenaude ; juste une petite dose de machisme générationnel.

—On pense toujours que c’est l’homme qui est victime d’un crime violent. C’est ce qu’on observe la majorité du temps, c’est ce qu’on voit dans les films et c’est ce qu’on lit. On s’imagine mal qu’une femme puisse avoir été victime d’une explosion de voiture, mais ce matin, je suis convaincue que l’énigme que m’a léguée mon grand-oncle pointe vers ma mère et non vers mon père.

Patenaude resta silencieux. Alors qu’il avait répété pendant des années à ceux qui travaillaient avec lui de ne jamais avoir d’idées préconçues et de toujours remettre en question ce qui n’était pas prouvé, voilà qu’il se faisait faire la leçon par une jeune femme qui n’avait jamais mené d’enquêtes. Ce qu’elle disait avait du sens. Il était déçu, déçu de lui. Le grand détective qu’il était n’avait même jamais envisagé l’hypothèse que la mère d’Anaïs pouvait être au cœur de cette histoire. En fait, se souvint-il, l’idée l’avait effleurée quelques jours plus tôt, après qu’il ait constaté que le nom de Catherine ne figurait plus sur l’acte de naissance d’Anaïs... Comme si on avait voulu effacer tout lien avec la mère. Mais sur le coup, il n’avait pas saisi. Anaïs était-elle aussi visée par l’attentat ? Si oui, pourquoi était-elle encore en vie ? Pourquoi n’avait-elle pas été éliminée après qu’on ait retrouvé sa piste ?

—Ça va, monsieur Patenaude ? demanda Anaïs en faisant sauter le détective alors perdu dans ses réflexions. Vous ne semblez pas vraiment enthousiasmé par mon approche ?

—Ça va, répondit-il sur un ton très hésitant. C'est une approche intéressante qu'on n'a jamais étudiée et ça soulève beaucoup de questions.

—Je m'en doute. Est-ce que je peux regarder les documents et les photos provenant des boîtes que vous avez rapportées du poste de police ?

—Certainement. Après tout, c'est un peu ton histoire, consentit Patenaude qui commençait à réaliser qu'inconsciemment, il avait exclu Anaïs de l'enquête depuis qu'il avait apporté ces fameuses boîtes.

—Certainement pas la partie la plus heureuse de ma vie, dit Anaïs. Je vais y jeter un coup d'œil en mettant de l'avant l'hypothèse que c'est ma mère qui était visée.

Sachant qu'elle avait besoin d'être seule avec son passé, Patenaude l'observait en silence tandis qu'elle commençait à examiner la centaine de photos prises lors de l'enquête.

En fin de soirée, Patenaude, sorti faire une marche après le souper, revint avec un sac duquel il sortit quatre livres qu'il déposa sur la table. Anaïs, qui avait passé la journée dans le salon à lire les documents de l'enquête officielle, questionna immédiatement :

—Vous êtes allé chercher les livres de ma mère à la Grande Bibliothèque ! Pourquoi ?

—L'hypothèse voulant que ta mère était visée me semble intéressante et je me suis dit que ses livres me permettraient de mieux la connaître.

Sur ce, le détective se dirigea vers le tableau pour y inscrire : *Livres Catherine Langevin : Jocelyn Robitaille.*

—Qui est cette personne ?

—Lorsque j'ai pris les livres, j'ai remarqué qu'un d'eux dissimulait un billet de cinéma dont on se servait comme marque-page. Un billet pour *Fast and Furious 5* daté du 6 mai. J'en ai donc conclu que quelqu'un avait récemment emprunté au moins un des livres de ta mère et j'ai trouvé le nom de cette personne.

—Vous êtes allé au comptoir pour demander qui avait emprunté le livre ! Sérieusement, je serais très surprise qu'on vous ait donné cette information.

—Effectivement, je ne pouvais faire cela, mais j'ai écrit une lettre que j'ai pliée et mise dans le livre, puis je me suis rendu au comptoir. J'ai expliqué que j'avais trouvé une lettre qui semblait importante et qu'il faudrait la retourner au dernier emprunteur. La femme a déposé la lettre dans une enveloppe et y a inscrit le nom de Jocelyn Robitaille après avoir consulté son écran.

—Wow ! s'exclama Anaïs. Puis vous avez emprunté les quatre livres de ma mère pour les lire à la maison.

—Pas vraiment. Je me suis dit que si ta mère était la cible, alors il y avait une possibilité pour que les services secrets s'intéressent à toute personne qui emprunterait ces livres. C'est pourquoi j'ai préféré les sortir... disons... d'une manière qui ne laissait pas de trace. Mais sois sans crainte, je les rapporterai !

—Je n'en doute pas. Je suis simplement surprise d'apprendre que vous avez volé les livres !

Le lendemain matin, après avoir déjeuné, Anaïs s'installa dans le salon, face au tableau. En fixant le nom de Jocelyn Robitaille, elle se demandait ce qu'elle devait en faire. Elle avait relu toutes les notes qu'elle avait prises et ce nom était absent. Patenaude avait fouillé ses carnets et lui non plus n'avait rien trouvé. La jeune femme prit le téléphone et contacta le département d'études russes de l'Université de Montréal.

—Bonjour, un de vos étudiants a oublié des livres à la bibliothèque ; Jocelyn Robitaille...

Puis elle essaya de nouveau avec l'Université McGill, mais encore en vain.

—Zut ! s'exclama-t-elle au moment où entrait Patenaude, je pensais que j'avais trouvé comment trouver Robitaille, mais il ne fréquentait aucune université.

—Je pense que tu as trouvé une piste intéressante. Qui d'autre qu'un étudiant aurait intérêt à lire ces livres ?

—J'en suis rendue à croire qu'il s'agit d'un agent des services secrets qui pense que ma mère a laissé de l'information importante dans un des livres.

—J’ai eu la même idée. C’est possiblement un des confrères de Thomas.

Anaïs se leva, se dirigea vers le tableau, s’arrêta subitement et pivota vers l’armoire où elle avait vu Patenaude prendre l’annuaire téléphonique. Elle feuilleta ce dernier avant de demander :

—Question stupide, auriez-vous un annuaire de l’an dernier ?

—De l’an dernier ? Pourquoi ?

—Juste une théorie à vérifier.

En regardant Anaïs, Patenaude se demandait bien ce qu’elle voulait faire. Il avait toujours eu un coup d’avance sur tout le monde, mais là, ça ne semblait plus être le cas.

—Oui, dans le garage. Je vais aller le chercher, dit-il.

Il revint avec les annuaires de 2010, 2009 et 2008.

—Je les garde depuis l’arrivée d’internet, dit-il. L’information change trop vite, aujourd’hui.

Anaïs le remercia et commença à feuilleter les bottins. Après vingt minutes, elle s’élança tout sourire vers le tableau, encercla le nom de Robitaille et inscrivit le nom de Thomas Monette à côté. Surpris, Patenaude fixait le tableau, en attente d’une explication.

—Thomas demeurait au 4259 de la rue Fabre et on le retrouve dans le bottin de 2011, mais pas dans ceux de 2010 et 2009. Pourtant, il me disait habiter là depuis trois ans. En vérifiant les annuaires de 2009 et 2010, j’ai trouvé un Jocelyn Robitaille qui y habitait. S’il y a une chose que je sais maintenant, c’est que ça ne peut pas être une coïncidence !

—Vraiment intéressant ! commenta la détective. Sauf que tout cela ne fait que confirmer que les services secrets ont lu les livres de ta mère. Ça ne nous dit pas où ce Robitaille habite. Il y a sûrement une dizaine de J Robitaille et de Jocelyn Robitaille dans le bottin et on ne sait même pas s’il a un téléphone.

Demeurée près du tableau, Anaïs inscrivit sous le nom de Robitaille une adresse et un numéro de téléphone : *3535 rue Papineau 514 555-7303*.

—Et évidemment, déduisit Patenaude, il s’agit du numéro de téléphone de Robitaille lorsqu’il habitait sur Fabre, numéro que tu as retrouvé sous *Robitaille* dans le bottin de 2011. Félicitations, mademoiselle, je suis impressionné !

Après quelques secondes de réflexion, il demanda :

—Thomas savait-il que tu étais à la bibliothèque le soir du meurtre ?

—Je pense lui avoir envoyé un message pour lui signifier que je quittais la Grande Bibliothèque et que je l'appellerais le lendemain.

—Donc, persuadé que tu avais trouvé quelque chose là-bas, il s'y rend, emprunte les livres...

—Pourquoi les aurait-il empruntés ? Il pouvait les consulter sur place ? Et pourquoi sous le nom de Jocelyn Robitaille ?

—Je pense, Anaïs, que tu peux facilement trouver les réponses. Après tout, c'est toi la spécialiste des énigmes, répondit Patenaude.

—Effectivement, convint Anaïs après avoir déposé sur la table un des livres qu'elle avait feuilleté, j'aurais dû comprendre immédiatement. D'abord, les livres sont trop volumineux pour être lus sur place. Ensuite, il est probable que Thomas Monette n'existe pas dans les dossiers de la bibliothèque. Il a donc emprunté les livres sous son vrai nom.

—Et il est fort possible que les livres aient été passés au peigne fin par le SCRS pour déterminer ce qu'ils cachaient.

—Mais, ils ne cachent rien... sinon, ils ne seraient pas revenus...

—Ça, nous le saurons lorsque nous les aurons lus, répliqua le vieil homme. Ils n'ont possiblement rien trouvé, car ils ne savaient pas quoi chercher.

—Mais nous non plus on ne sait pas quoi chercher ! répondit du tac au tac Anaïs en affichant un air de découragement.

—Je te l'accorde, mais si effectivement on est au cœur d'une chasse au trésor orchestrée par ton grand-oncle, il t'a sûrement donné le code qui te permettra de comprendre les livres.

—Mais j'y pense ! s'exclama Anaïs en prenant un document sur une tablette pour le déposer près des autres. Nous avons le cinquième livre de ma mère, celui qui n'a jamais été publié. Et comme c'est le dernier qu'elle a écrit, il contient peut-être de l'information importante.

—Peut-être, répondit le détective en prenant le premier livre. Pour savoir, il faut commencer par les lire.

—Et que fait-on maintenant qu'on a trouvé l'adresse de Thomas ? questionna Anaïs qui trouvait que ce point avait été élagué un peu trop rapidement.

—Rien pour le moment. Mais il faudra confirmer qu’il habite effectivement au 3535, avenue Papineau.

—On devrait le rencontrer et lui demander de nous expliquer la situation.

—Sérieusement, Anaïs, on a déjà abordé le sujet. Crois-tu qu’il te dirait la vérité ? Je suis convaincu que les services secrets seraient là dix minutes après que tu te sois présentée chez lui.

—Je sais, je sais... Je pensais à une possibilité, à un plan, mais ce n’est pas encore clair dans mon esprit.

Patenaude regarda la jeune femme. La voir sourire l’inquiétait autant que lorsqu’elle était déprimée. Il redoutait beaucoup les choix qu’elle pourrait faire, mais savait à présent qu’elle était la seule personne pouvant percer le secret du mystérieux legs d’Hector Langevin. Il devait lui faire confiance. Il le savait, mais ce n’était pas facile.

Un ami d'Hector

Patenaude s'était lancé avec enthousiasme dans la lecture des livres de Catherine Langevin. L'histoire de la Russie l'avait toujours intéressé, mais c'était la première fois qu'il y plongeait avec autant de passion. De son côté, Anaïs continuait de passer au peigne fin les documents rapportés par le détective.

—C'est vraiment étrange qu'il n'y ait aucune information concernant la saisie des documents dans le bureau de ma mère ! dit-elle.

—Pardon ? sursauta Patenaude.

—Madame Kruger, une des professeures qui travaillait avec ma mère, m'a raconté que quelques jours après l'accident, la gendarmerie royale était venue vider son bureau.

—Oui, oui... je m'en souviens. Et quel est le problème ?

—Comme je le disais, c'est vraiment étrange. Non seulement les documents saisis dans le bureau n'y sont pas, mais il y a une liste des enquêtes effectuées par la GRC. Et cette saisie n'est mentionnée nulle part ! À croire que la GRC a enlevé volontairement toute référence à ma mère afin de soutenir la thèse qu'il s'agissait d'un simple accident, une erreur sur la personne.

—C'était probablement le but recherché.

—C'est exactement ce que je pense. Il n'y a rien d'utile dans toute cette paperasse. Les seuls documents que j'ai trouvés au sujet de ma mère sont les entretiens qu'ils ont eus avec les voisins et une liste des voyages qu'elle a effectués au cours des deux années précédant son décès.

—Je me souviens de cette liste. On avait examiné la possibilité que ton père l'accompagnait pour cacher ses activités. Il se peut que tu ne trouves pas grand-chose, mais continue de regarder. Il suffit quelquefois d'un détail pour faire progresser une enquête.

Anaïs se rappela que le détective lui avait raconté avoir un jour trouvé une note manuscrite sur un document et que cela lui avait permis de dénouer une enquête. Elle recommença donc l'examen de chaque document, en prenant soin de bien lire tout ce qui s'y trouvait.

Patenaude sourit en la voyant prendre des notes dans un carnet rouge.

De son côté, il continuait de dévorer les livres de Catherine Langevin. Il avait décidé de leur consacrer un carnet de notes, ultime preuve de son intérêt pour le sujet. De temps à autre, il se levait, allait vers son ordinateur pour lancer une recherche sur internet et retournait s'asseoir dans son fauteuil. À un certain moment, c'est plutôt vers l'étagère où Anaïs empilait croquis et dessins qu'il se dirigea. Il commença à les examiner un par un, puis retourna à l'ordinateur avec un dessin au fusain. Deux minutes plus tard, il se rendit dans le coin du salon où Anaïs, installée sur le tapis, lisait attentivement les documents.

—Anaïs, murmura-t-il pour éviter de la faire sursauter. Je pense que tu devrais lire ceci.

La jeune femme prit le troisième livre de sa mère ouvert à la page 232 et parcourut le paragraphe indiqué par le détective. Il y était mentionné que *l'Ange avec un œuf dans un chariot*, chef-d'œuvre de Fabergé, était, au début du siècle, considéré comme disparu, sauf que les recherches de Catherine Langevin tendaient à démontrer que l'œuf en question était resté dans la famille impériale et que la cinquième fille du tsar Nicholas II, cachée et élevée hors de la Russie, avait quitté le pays en emportant l'œuf.

—Vraiment étrange que ma mère mentionne que cet œuf n'a jamais été retrouvé et qu'aucune piste n'existe concernant son emplacement ou son propriétaire.

—Pourquoi dis-tu cela ?

—Il était dans la collection de mon grand-oncle... Et ma mère le savait très bien, puisqu'elle l'avait apporté à l'école pour épater ses amies.

—Elle avait apporté un œuf de Fabergé à l'école ! Mais ça doit valoir plusieurs milliers de dollars !

—En fait, corrigea Anaïs, probablement quelques millions de dollars.

—Vraiment ? Et qu'est devenu ce bijou ?

—Aucune idée. Il était encore chez mon oncle lorsque je suis partie il y a dix-sept ans. Il a probablement été légué au musée, comme toutes les autres pièces de la collection.

—Le croquis que tu as fait, l'autre jour, au déjeuner, en t'inspirant de ton œuf à la coque, représentait donc cette œuvre ? Dès que j'ai

lu le nom, je me suis rappelé ton dessin... Il était très beau en passant. Un jour, j'irai faire un tour au musée pour voir cet œuf.

—Mais, poursuivit Anaïs, ça n'explique pas pourquoi ma mère n'a pas simplement mentionné que l'œuf appartenait à un collectionneur privé.

—En effet, mais ceux qui pourraient y répondre ne sont plus là.

Cette question de l'œuf chicotait Anaïs. D'un côté, sa mère en parle dans son livre, mais ne dit pas la vérité ; de l'autre, si le musée avait reçu l'œuf, la nouvelle aurait fait le tour du monde. Si c'était le cas, elle le saurait, elle dont la vie se résumait principalement à lire et à écouter les nouvelles.

Elle ouvrit son portable. Elle aurait bien aimé prendre ses courriels, mais savait fort bien qu'il n'y avait pas de *Wi-Fi* et que Patenaude craignait que son compte soit espionné. La notaire Francoeur lui avait envoyé une liste détaillée de l'inventaire des biens d'Hector Langevin, liste qu'elle avait sauvegardée sur son disque dur. Elle la lut attentivement, mais ne trouva aucune trace de l'œuvre de Fabergé. Elle referma l'ordinateur en se disant que la pièce avait probablement été vendue à un collectionneur privé.

—C'est triste, dit-elle à Patenaude, j'aurais bien aimé le revoir.

Le lendemain, Anaïs, comme à son habitude, se réveilla au lever du soleil. La veille, elle s'était endormie très tôt et malgré toute sa bonne volonté, n'avait pas vraiment trouvé l'énergie pour relancer cette enquête. Son idée d'orienter la recherche vers sa mère avait permis d'identifier Thomas, mais outre cela, aucun progrès. L'envie de tout quitter et de fuir l'habitait.

En arrivant devant le tableau, elle constata que Patenaude avait ajouté du texte près des amis *Facebook*. Elle était surtout surprise de voir une note en caractères rouges de cinq centimètres : ***un des amis doit remettre un code à Anaïs. Lequel ?*** Puis, à côté de chaque nom, il avait écrit un commentaire quant à son apport.

Henri Patenaude : Vérité sur la mort de ses parents.

Ginette Corbeil : Les livres de sa mère. Langevin avait mis de la pression pour que les livres soient à la bibliothèque.

Suzanne Lamarche : ???, probablement l'information sur les pour-suivants...

André Koulos : ??? Message à l'effet que Langevin protégeait Anaïs.

Fernand Kerouac : État de santé de son oncle, maladie d'Anaïs.

Serge Grégoire : ?? Emploi ? Devait remettre une boîte à Anaïs. Contenait-elle le fameux code ?

Marcel Gariépy : ??

Vadislav Douillon : ??

Lewis à Ottawa : ??

Francine Filion : ??

Eugène Jacob : ?? Musée...

Pour Anaïs, il semblait clair que Patenaude avait mis de côté la lecture des livres pour retourner aux fameux amis *Facebook*. Il cherchait qui, parmi ces derniers, aurait pu remettre un code. La jeune femme tenta de se remémorer les différentes discussions qu'elle avait eues avec les amis *Facebook* de son grand-oncle, mais ne trouva rien qui pouvait de près ou de loin ressembler à un code. Madame Corbeil lui avait parlé des livres de sa mère et effectivement, il était plausible qu'Hector Langevin ait voulu qu'Anaïs les lise, mais il ne s'agissait pas d'un code...

Elle était en pleine réflexion lorsque Patenaude arriva dans le salon. Ne l'ayant pas vu entrer, elle sursauta.

—Désolé, je ne voulais pas te déranger.

—Ça va, répondit Anaïs. Je tentais de déterminer si quelqu'un m'avait remis ce fameux code et je me disais que si c'était madame Lamarche, alors c'est peine perdue.

—C'est une possibilité, répondit sans hésitation Patenaude, mais je suis persuadé que si ton oncle avait voulu te transmettre un code ou une clé pour comprendre l'ensemble, c'est qu'il était convaincu que tu réussirais. N'oublie pas que le code pour accéder à la page *Facebook* faisait référence à un jeu auquel tu jouais avec lui quand tu n'avais pas encore dix ans. Je suis convaincu que tu peux trouver qui, parmi les amis de la liste, peut te transmettre ce fameux code.

Anaïs ferma les yeux et fouilla dans ses plus vieux souvenirs pour se remémorer un Marcel, une Francine, un Vladislav, un Eugène ou un Lewis. Elle essayait de se rappeler si son oncle recevait des gens chez lui. De la liste, elle avait déjà éliminé Francine Filion, car elle ne

se souvenait pas avoir déjà vu une femme au manoir ; par contre, elle se rappelait vaguement d'un visiteur qui venait de temps à autre pour discuter de longues heures avec son grand-oncle. Elle émit un sourire lorsqu'elle se rappela que cet homme s'amusait à lui demander : « Comment va Catherine, aujourd'hui ? » Chaque fois, elle se fâchait en disant que son nom était Anaïs. Elle ne se souvenait pas de son nom, mais ce n'était ni Eugène, ni Vladislav, ni Lewis, ni Marcel.

— Mon grand-oncle lui disait toujours : « Arrête, elle n'aime pas ça », expliqua-t-elle à Patenaude. Il mentionnait son nom après le mot *arrête*, mais je n'arrive pas à m'en rappeler.

Elle ferma les yeux à nouveau et repassait la scène dans sa tête en se répétant en boucle la phrase de son oncle. Chaque fois, elle le faisait en y ajoutant un nom figurant dans la liste. Elle resta ainsi concentrée pendant près de dix minutes, sous le regard attentif de Patenaude.

— C'est Gariépy, finit-elle par dire. Mon oncle disait : « Arrête, Gary ». J'en suis certaine. Gary, c'est sûrement un surnom pour Gariépy. Si c'est une de ces personnes de la liste, c'est lui, mais à l'époque, il était déjà vieux... Aujourd'hui, il doit certainement avoir plus de quatre-vingt-dix ans.

— Sais-tu comment le retrouver ?

— Aucune activité sur sa page Facebook depuis trois ans ; je ne suis même pas certaine qu'il soit encore vivant.

— S'il est sur la liste des amis, c'est qu'il était vivant au moment du testament et que tu es en mesure de le rejoindre. J'en suis convaincu. Qu'est-ce que Hector Langevin a bien pu te donner ou te dire afin que tu puisses trouver Marcel Gariépy ?

— Aucune idée, se découragea Anaïs. Mais je partage votre avis... Je suis certaine qu'il m'a fourni le moyen de le retrouver. Un des amis devait peut-être me remettre un document, mais je ne l'ai pas eu. Je ne me rappelle pas avoir reçu un document provenant d'Hector Langevin au cours des dix-sept dernières années.

— Le testament, mademoiselle, le testament, hasarda Patenaude après une minute de réflexion. C'est le dernier document provenant d'Hector Langevin que tu as eu entre les mains. La réponse y est peut-être...

— Ça ne peut être que ça... Ça pourrait être ça.

Dans la minute qui suivit, Anaïs était devant son ordinateur pour relire le testament. Elle échappa un grognement lorsqu'elle voulut, en

vain, imprimer le document à l'aide de la fonction Wi-Fi, puis se résigna à brancher son portable à l'imprimante. Elle imprima deux copies, dont une pour le détective.

—Hector Langevin a fait des dons à plus de trente sociétés et organismes, dont quinze maisons de retraités. S'il a voulu me donner un indice, c'est certainement cela.

—C'est probablement le cas. Il reste à trouver les numéros de téléphone des résidences, et à vérifier si Marcel Gariépy se trouve dans l'une de celles-ci.

Dix minutes plus tard, Patenaude eut la confirmation qu'un Marcel Gariépy habitait au Centre Ste-Hélène. Ne restait plus qu'à confirmer s'il s'agissait bien de celui qu'ils recherchaient.

—Je suis peut-être devenue paranoïaque, dit Anaïs, mais est-ce sécuritaire de se rendre sur place ? Puisque le bureau et le téléphone de Grégoire étaient surveillés, est-ce possible que les services secrets surveillent aussi toutes les institutions à qui mon oncle a fait un legs ?

—C'est un bon point ; je pense que la possibilité existe, mais qu'elle est faible. Surveiller quinze emplacements depuis trois mois demanderait des ressources immenses que même le SCRS n'a pas. Toutefois, les lignes téléphoniques sont peut-être surveillées et les personnes à la réception attendent peut-être qu'une Anaïs Hervieux se pointe.

—Est-ce qu'on prend la chance d'y aller ?

—On y va, mais on ne prend aucun risque, trancha le vieil homme.

Patenaude sortit de l'automobile et s'assit dans le fauteuil roulant qu'Anaïs venait de sortir du coffre arrière. Sans être déguisée, elle était peu reconnaissable. Elle portait des lunettes avec une monture noir foncé et un rouge à lèvres très rouge, trop rouge, selon ses propres dires. Elle ne comprenait pas pourquoi Patenaude voulait qu'elle soit si visible. « S'il y a quelqu'un qui attend Anaïs Hervieux, il s'attend à voir quelqu'un qui se cache, qui tente de passer inaperçu », lui avait expliqué le détective.

En arrivant à la réception du centre, ils réalisèrent qu'ils ne pourraient se rendre directement à la chambre de Gariépy.

—Bonjour, dit la réceptionniste. Vous venez visiter le centre ?

—Non, répondit Patenaude, je viens voir mon ami Marcel Gariépy.

—Je vais envoyer quelqu'un vérifier s'il peut vous recevoir. Quel est votre nom ?

—Patenaude, Henri Patenaude.

La réceptionniste écrivit un mot sur un papier et demanda à un préposé d'aller vérifier si la chambre 468 pouvait recevoir des visiteurs.

—Pourquoi avoir dit votre vrai nom ? murmura Anaïs à l'oreille du détective.

—Ce n'est pas moi qu'ils recherchent, mais vous.

Cinq minutes plus tard, le préposé revint et après avoir confirmé que la 468 était présentable, il guida les deux visiteurs jusqu'à la chambre de Gariépy. Une fois sur place, Anaïs aperçut un vieil homme alité et amaigri. Elle pouvait difficilement reconnaître l'ami d'Hector Langevin.

—Ah, mon bon ami Patenaude ! lança Gariépy d'une voix étonnamment claire. Ça fait longtemps que je t'attendais.

—Oui, répondit Patenaude qui, bien que surpris par cet accueil, se prêta au jeu. J'avais égaré ton adresse. Tu te souviens de ma nièce ?

—La belle Catherine ? Évidemment que je me souviens d'elle.

Anaïs ne put s'empêcher de sourire. À ce moment précis, elle savait que cette personne était celle de ses souvenirs. Le préposé quitta la pièce et referma la porte derrière lui.

—Je ne m'attendais plus à votre visite, avoua Gariépy. Il était temps, car je ne pense pas qu'il me reste plusieurs mois à vivre. Je suis vraiment surpris parce que je trouvais que cette histoire de testament et d'amis *Facebook* qu'Hector voulait planifier était... farfelue. Mais Hector était comme ça...

—Il m'a fallu du temps pour comprendre ce que m'a laissé mon grand-oncle, mais nous sommes là, aujourd'hui.

—Et si vous êtes venue avec monsieur Patenaude, c'est que vous savez que vous êtes suivie. Madame... désolé, j'ai oublié son nom... une dame qui était sur la liste des amis de votre oncle doit sûrement vous l'avoir expliqué.

—Madame Lamarche ? dit Anaïs en constatant que l'ami d'Hector ne savait pas que la dame avait été assassinée. J'ai été incapable de la joindre, mais j'ai effectivement découvert que j'étais suivie. Sauf

que j'ignore par qui.

—Ah, mademoiselle Catherine... Excusez-moi... mademoiselle Anaïs... ce sont les mêmes qui ont assassiné votre mère, de sales espions bolchevistes. Ils sont aux trousseaux de votre famille, en particulier d'Hector, et ce, depuis toujours... En fait, depuis que son père a quitté la Russie pour s'installer au Canada. Hector a préféré donner l'héritage de son père Félix Levachov à des musées plutôt que de mettre votre vie en péril.

—Levachov ? Mais mon arrière-grand-père s'appelait François Langevin et venait de la France, dit Anaïs qui doutait de la lucidité de son interlocuteur.

—Non, non, la contredit Gariépy. C'était Levachov. J'en suis certain, car Hector me l'a répété des dizaines de fois.

—O.K., répliqua Anaïs, jugeant qu'il était inutile d'insister. Pourquoi dites-vous que l'héritage aurait mis ma vie en péril ?

—Trop dangereux, prétendait Hector, beaucoup trop de responsabilités. Il voulait que vous viviez paisiblement, loin des craintes qui l'ont habité toute sa vie.

—Mais, continua Anaïs insistante, pourquoi ces gens sont-ils après moi ?

—Pour vous empêcher de réaliser le rêve d'Hector et de son père. C'est la raison pour laquelle votre mère est morte.

—On pense que ce sont plutôt des agents du Service canadien du renseignement de sécurité qui me suivent, pas des espions russes.

—Ce sont des Russes, Hector en était convaincu. Ce sont des Russes.

—Savez-vous qui sont les autres amis *Facebook* de mon grand-oncle ?

—Autres amis *Facebook* ? Je ne connaissais l'existence que de monsieur Patenaude et de madame Lamarche. Je ne savais pas qu'Hector avait ajouté des noms à la liste.

—Eh oui ! lança Anaïs, huit autres.

—Aucune idée de qui ils peuvent être. Désolé. Mais avant que j'oublie, il y a une lettre pour vous dans le tiroir.

Anaïs ouvrit le tiroir désigné et trouva une enveloppe adressée à A.F.H., qu'elle mit dans son sac à main.

La conversation se poursuivit durant quelques minutes, puis le duo quitta la chambre de Gariépy.

Découverte

—Drôle de bonhomme, dit Anaïs.

—Qui ? Langevin ou Gariépy ?

—Sûrement les deux, mais là, je parlais de Gariépy. Il semblait avoir toute sa tête, mais refusait de répondre à d'autres questions.

—Peut-être qu'il n'en savait pas plus. Comme il nous l'a expliqué, il était surtout le conseiller financier de ton grand-oncle. Il s'occupait de ses placements et des frais de douane sur l'importation et l'exportation d'œuvres d'art.

—Mais de dire que mon grand-oncle a voulu m'éviter de gérer une fortune afin que j'aie une vie simple et sans stress, c'est presque drôle, non ?

—Pas certain que drôle soit le bon mot, mais je ne pense pas que ton grand-oncle avait prévu l'assassinat de Suzanne Lamarche. Tout comme il n'avait sûrement pas prévu que les services secrets canadiens seraient à tes trousses.

—Je ne comprends pas. Mon grand-oncle était habituellement au courant de tout et payait quelqu'un pour me surveiller. Pourquoi pensait-il que des espions russes me poursuivaient ?

—Probablement qu'il craignait depuis très longtemps que tu sois espionnée par les Russes. Lorsqu'il a su qu'on te suivait, il en a déduit que c'étaient eux.

—Oui, mais nous savons que ce ne sont pas des Russes qui m'espionnent. Ce sont les services secrets canadiens !

—C'est vrai, mais Hector Langevin a peut-être eu raison de croire qu'il y avait aussi des Russes qui t'espionnent. Comme tu l'as si bien dit, il était bien informé.

—Mais monsieur Gariépy aurait pu poser plus de questions à mon grand-oncle au sujet des espions...

—C'était peut-être le rôle de madame Lamarche de t'en informer. N'oublie pas que depuis le début de sa maladie, Gariépy ne travaillait plus avec ton grand-oncle, c'est-à-dire depuis près de dix ans. Je pense que son rôle se limitait à te transmettre l'enveloppe.

—Ah oui, répliqua Anaïs. Le code y est peut-être.

Aussitôt, elle sortit l'enveloppe de son sac à main et l'ouvrit. En examinant la feuille, elle constata qu'il ne s'agissait pas du fameux code. Elle lut le texte à voix haute pour permettre à Patenaude, qui conduisait, d'en prendre connaissance.

Bonjour Anaïs Florence,

Ta mère m'a contacté quelques heures avant l'accident pour m'annoncer qu'elle s'amenait chez moi. Elle m'a dit que si un malheur devait lui arriver, il faudrait trouver Vladislav Doutillon.

Je l'ai cherché sans succès pendant de nombreuses années. J'espère que tu réussiras là où j'ai échoué.

Bonne chance.

Hector Langevin.

—Ce n'est pas une clé ou un indice, mais une autre énigme. Si Hector Langevin n'a pas réussi à trouver cette personne, et sans rien enlever à vos compétences, je ne vois pas comment nous allons réussir, émit Anaïs sur un ton assez déprimé.

Alors qu'elle broyait du noir, elle ne remarqua pas le mouvement d'une ride près de l'œil droit de Patenaude, ride qui trahissait un sourire. Le reste du trajet vers la maison se fit dans un silence complet.

Une fois à destination, Anaïs annonça qu'elle allait faire une marche. Elle avait besoin de réfléchir. L'entretien avec Gariépy ne s'étant pas déroulé comme elle l'avait souhaité, elle s'était depuis refermée comme une huître. Cette tendance à s'isoler dès que sa vie ne se déroulait pas comme prévu constituait un sérieux problème. Elle savait qu'elle ne devait pas agir ainsi, mais ça semblait inévitable, comme un réflexe d'autodéfense. Elle avait sérieusement cru que Gariépy lui fournirait la clé de l'énigme, mais en lieu et place, il lui avait raconté une histoire d'espions russes qui s'étaient lancés aux trousses de son arrière-grand-père, Russe lui aussi. Et en prime, il lui avait remis la lettre de son grand-oncle expliquant qu'il n'avait pas réussi

à trouver Vladislav Douthillon, probablement un autre Russe. Elle n'y comprenait rien et personne n'avait les réponses à ses questions.

Elle marchait depuis une dizaine de minutes quand une lueur apparut dans ses yeux. Elle venait de se rappeler les paroles du père Koulos... celui-ci lui avait dit qu'elle ne posait pas les bonnes questions et qu'elle n'entendait que les réponses qu'elle désirait entendre. Sur ce, elle rentra à la maison. Une fois dans le salon, elle remarqua que Patenaude avait déplacé l'information sur le mur pour créer un espace vide. Elle avait l'impression qu'il l'attendait.

—Je pensais qu'il ne fallait pas déplacer ce qui était sur le mur ? ironisa-t-elle.

—Je pense que les règles que j'ai établies au sujet de la gestion des informations ont été transgressées depuis quelques semaines ; je vais donc survivre à une entorse de plus.

Anaïs trouvait le détective enthousiaste, ce qui la surprenait, considérant leur rencontre peu concluante avec Marcel Gariépy.

—Anaïs, reprit Patenaude sur un ton magistral, j'ai besoin de ton attention, car je pense qu'on a fait un bond prodigieux vers la résolution d'une partie de l'énigme. J'ai aussi besoin de ton raisonnement, car il y a encore trop de zones grises.

—Parfait. Je suis tout ouïe.

—Gariépy a mentionné que le père d'Hector Langevin se nommait Félix Levachov, n'est-ce pas ?

—Oui, mais ce n'est pas le cas, car son père s'appelle François Langevin. Son portrait était au manoir et mon grand-oncle m'en a parlé plusieurs fois.

—L'as-tu connu ?

—Non. En fait, je ne pense pas que ma mère l'ait connu non plus. Il était assez vieux lorsqu'il s'est marié.

—As-tu connu les autres membres de la famille de ta mère ?

—Non. Le père de ma mère, le frère d'Hector, est décédé alors qu'il avait à peine plus de trente ans d'une hémorragie cérébrale et selon le docteur Kerouac, c'était relié à l'hémophilie. Pour ce qui est de ma grand-mère, j'avais cinq ans lorsqu'elle est morte.

—Et du côté de ton père ?

—Mon père ? Rien. Il était le fils unique de Pierre et de Marie Hervieux, qui l'ont eu à quarante ans. Je crois que je ne les ai jamais connus. Mon père est né en Suisse et est arrivé au Canada à l'âge de

vingt ans. À ma connaissance, il n'avait plus de famille vivante. Pas de cousins, pas d'oncles ni de tantes. Comme je vous l'ai déjà dit, je ne sais pas grand-chose sur la vie de mon père. Mais quel est le lien avec Félix Levachov ?

—Je voulais vérifier si mes renseignements étaient exacts et tout semble conforme. Pour en revenir à Félix Levachov, on ne le trouve nulle part sur internet, mais j'ai réussi à trouver une référence sur lui dans le deuxième livre de ta mère.

—Dans un livre de ma mère ! s'exclama Anaïs. Qu'en dit-elle ?

—Elle consacre un chapitre entier à ce qu'elle appelle les Chevaliers de l'ordre de Saint-Georges...

—Je pensais que Saint-Georges était le saint patron des Anglais.

—Oui, mais c'est aussi un saint très important en Russie. Les Chevaliers de l'ordre de Saint-Georges avaient pour but de sauvegarder l'empire russe en cas de révolution. Ils vivaient à l'extérieur de la Mère-Patrie et préparaient des caches pour les membres de la famille royale s'il devait un jour y avoir un exode. Ils accumulaient des richesses dans le but de rétablir le pouvoir si cela s'avérait requis.

—Mais ça n'a pas fonctionné... La famille royale n'est pas remontée sur le trône après la révolution d'octobre, clama fièrement Anaïs, qui résumait en une seule phrase tout ce qu'elle savait de la Russie des tsars.

—Selon ce qu'a écrit ta mère, il semblerait que le mouvement soit encore actif, mais que l'élimination de la famille royale a grandement ralenti les ardeurs des Chevaliers de Saint-Georges.

—Et, de continuer Anaïs, Félix Levachov serait un de ces chevaliers, sauf que ça ne fait pas de lui mon arrière-grand-père.

—J'ai fait vérifier les actes notariés et le nom de Levachov ne revient que deux fois. Dans un premier temps, il a acheté une demeure et quelques mois plus tard, le nom du propriétaire de cette demeure a changé sans qu'il n'y ait eu de transaction... Il s'agit d'un manoir situé sur la rue Summit Circle à Westmount.

—Le manoir Langevin ! s'étonna Anaïs. Hector Langevin, son fils, serait lui aussi membre des Chevaliers de Saint-Georges et c'est donc de là que proviendrait sa richesse ?

—Aucune idée. Si Hector Langevin était membre des Chevaliers, ta mère ne le précise pas dans ses livres et ce n'est pas le genre d'information qu'on trouve sur internet.

—Donc, c'était ça le grand secret de mon grand-oncle. Puisque sa fortune provenait des Chevaliers, il a préféré la donner plutôt que de me voir hériter du titre... Je trouve cela un peu bizarre. Pourquoi ne pas avoir donné sa fortune de son vivant ?

—En effet, il y a beaucoup de bizarreries dans cette histoire. Dans le même livre, un des chapitres s'intitule : *De Catherine à Catherine, l'image avant tout*. Ta mère y traite de la difficulté, dans la société russe, d'afficher un enfant avec un handicap. Étrangement, écrit-elle, le handicap physique est pire que le handicap mental, parce qu'il est plus difficile à cacher. Elle mentionne que la déficience n'empêchait pas un souverain d'accéder au titre, même si son règne pouvait être court. À titre d'exemple, elle cite Catherine II qui se débarrasse de son époux, le tsar Paul. Elle traite de la difficulté, pour un souverain ou un descendant royal, d'être handicapé... Par exemple, Frederick III d'Allemagne et George V d'Angleterre, et ce, même si dans leur cas, il ne s'agissait que d'un léger handicap. Ta mère soulève toutefois l'absence presque totale de femmes handicapées dans les cours royales, surtout en Russie, et parle d'une certaine Catherine, cinquième fille du tsar, née en 1903 avec un handicap physique... une jambe mal formée. Elle affirme que ce défaut de naissance lui enlevait toute chance de faire un mariage royal, en plus de semer le doute sur la capacité de la reine à enfanter. La quête d'un héritier mâle aurait probablement signifié le remplacement de la tsarine par une plus jeune, d'où l'importance de cacher cette naissance. L'enfant a donc été envoyée à l'extérieur de la Russie dès sa naissance.

—Attendez une minute ! s'exclama Anaïs. Cette fille du tsar serait mon arrière-grand-mère ! Elle s'appelait Catherine et aux dires de ma mère, elle avait un handicap à une jambe.

—C'est la conclusion que j'en tire, dit Patenaude, d'autant plus que tu es porteuse du gène de l'hémophilie, comme toutes les descendantes de la reine Victoria. Le certificat de mariage de tes arrière-grands-parents nous en dit un peu plus. C'était un mariage orthodoxe et le nom de famille de ton arrière-grand-mère était Romain. Selon moi, il s'agit d'une variante francisée du nom de la famille impériale russe, Romanov.

—Wow ! lança Anaïs. Je suis estomaquée ! Mais que vient faire la reine Victoria dans tout cela ?

—La femme de Nicolas II, la tsarine, était la petite-fille de la reine Victoria.

—Ah... Je suis donc aussi parente avec la reine Élisabeth II, la reine d'Angleterre !

—Effectivement !

—Tout cela est bien beau, mais outre le fait de pouvoir dire que je suis une princesse russe, est-ce que ça me rapporte quelque chose ?

—Je ne suis pas un spécialiste, mais je pense que tu es la seule descendante directe du dernier tsar ; mais évidemment, il faudrait pouvoir le prouver...

—Évidemment, mon oncle aurait pu me laisser le manoir et les millions, mais il trouvait cela trop dangereux... Ah ! lâcha Anaïs, l'œuf de Fabergé de la princesse Catherine, c'est-à-dire mon arrière-grand-mère, aurait pu constituer une preuve, mais Hector Langevin l'a vendu. Il était donc convaincu qu'il serait dangereux que je réclame la descendance impériale russe.

—Je pense qu'il avait ses raisons. L'attentat contre ta mère et celui qui a peut-être eu lieu contre toi en sont la preuve.

Anaïs réfléchissait. Apprendre qu'on est une princesse russe descendant directement du dernier tsar n'arrive pas tous les jours. Or, quelque chose ne cadrerait pas avec la réalité.

—Ça n'a aucun sens ! s'écria-t-elle. Cette histoire n'a aucun sens. Si demain matin, j'annonçais, avec preuve à l'appui, que je suis une descendante directe de Nicholas II, le Journal du Matin, Le grand Quotidien, Écho-Vedettes et peut-être même Paris Match feraient la ligne pour obtenir une entrevue et une série de photos ; mais personne ne me tuerait. Je suis convaincue que ma mère qui, selon moi, savait toute l'histoire, n'y accordait pas vraiment d'importance et que ce n'est pas pour cette raison qu'on l'a tuée.

La jeune femme se tut. Elle regarda Patenaude pour sonder son opinion.

—Continue, c'est vraiment intéressant.

—Donc, si des espions russes ont voulu nous éliminer, ma mère et moi, ils en auraient eu l'occasion des centaines de fois, tout comme ils auraient pu facilement éliminer Hector Langevin.

—Tu penses que ton grand-oncle a imaginé tout cela ?

—Si j'ai bien compris, ce sont ses grands-parents, le tsar et son épouse, qui ont été assassinés... et je suis persuadée que pendant une

certaine période, des espions russes ont rôdé autour de lui. Mais aujourd'hui, ce sont des espions canadiens qui sont à mes trousses et honnêtement, je ne pense pas que ça les dérange que je sois devenue princesse Anaïs, héritière de la couronne des tsars.

—Tu as probablement raison, répliqua Patenaude en posant sur Anaïs un regard impressionné. Je pense que j'ai été aveuglé par cette histoire de descendance impériale, mais ton raisonnement est bon. Que fait-on, maintenant?

—On essaie de trouver Vladislav Doutilon ! Sauf que j'ignore totalement comment faire...

—C'est une bonne idée, mais moi, je pense que je sais comment le trouver.

À la recherche de Doutillon

Patenaude était déçu. Même si la grande énigme entourant le testament était résolue, le bilan demeurait négatif. Langevin était convaincu que des espions bolchevistes avaient tué les parents d'Anaïs et que la sécurité de cette dernière serait menacée si elle héritait de sa fortune et de la responsabilité inhérente à son titre. Or, la réalité était tout autre ; cette descendance impériale ne représentant probablement aucun danger réel, Anaïs avait été déshéritée inutilement. Mais étrangement, elle prenait la chose plutôt bien.

Pour Patenaude et elle, il était maintenant clair que le SCRS ne l'espionnait pas en raison de son titre potentiel d'héritière impériale de Russie, mais pour une raison encore inconnue. Cette dernière énigme devait être résolue afin qu'Anaïs puisse retrouver un semblant de vie normale et Vladislav Doutillon constituait le seul indice transmis par Catherine Langevin à son oncle quelques heures avant l'explosion de son véhicule.

Patenaude venait à peine de présenter son plan qu'Anaïs s'enflamma.

— Nous allons réellement faire ça ? C'est illégal ! Je suis certaine qu'on peut parvenir au même résultat en procédant différemment.

— Je pense que nous en sommes rendus là, répondit Patenaude. Lorsqu'on se bat contre l'ordre établi, il faut accepter de sortir des sentiers battus.

— Sauf que c'est carrément criminel !

Il était deux heures de la nuit lorsque Thomas Monette arriva dans le stationnement souterrain d'un immeuble à bureaux localisé dans le nord de la ville. Il constata qu'un pneu de sa voiture était à plat. En ouvrant le coffre arrière pour en sortir le pneu de rechange, il

fut stupéfait de ce qu'il vit : des menottes, une cagoule et une affiche indiquant de les mettre. Il aurait bien voulu fuir, mais la présence d'un point laser rouge circulant autour de lui l'en dissuadait.

—O.K., on arrête la farce ! Ce n'est vraiment pas drôle, s'exclama-t-il.

Aucune réponse, sauf l'écho du souterrain.

—Ce n'est vraiment pas drôle, répéta-t-il en élevant la voix.

Il attendit une minute. Toujours rien, hormis le menaçant laser. Il se sentait ridicule. Il regarda au fond du coffre où devait normalement se trouver la trousse de premiers soins qui contenait son pistolet. Malheureusement, elle n'y était plus. Voyant qu'il ne s'agissait pas d'une blague, il se résigna à faire ce qu'on lui demandait.

Quelques secondes plus tard, quelqu'un arriva par-derrière et serra les menottes au maximum. Il fut ensuite poussé dans le coffre d'une voiture, puis il entendit : « Et voilà ! » au moment où la porte se referma. Il ignorait ce qui se passait et où il allait, mais il avait reconnu cette voix.

Quelques jours auparavant, après qu'Anaïs eût trouvé l'adresse de Thomas, Patenaude avait eu l'idée de le faire suivre pour savoir si cette tactique lui vaudrait davantage d'informations. Or, cette filature n'avait abouti à rien, Thomas passant ses soirées dans un soi-disant bureau d'assurance. Son horaire était régulier ; il arrivait vers 14h00 et repartait après minuit. Patenaude était persuadé que seuls ceux qui suivaient Anaïs savaient qui était Douillon. Thomas était l'un d'eux, le seul connu, et le détective avait décidé de le kidnapper pour l'interroger.

Selon Thomas, la voiture roula pendant près de soixante-dix minutes. Il aurait bien aimé activer son cellulaire à l'aide de sa voix, mais c'était la première chose que ses ravisseurs lui avaient enlevée.

L'automobile s'immobilisa finalement, après être entrée dans un garage. Le jeune homme avait parfaitement reconnu le bruit causé par une porte de garage munie d'un moteur électrique. Après quoi, il entendit un déclic signifiant qu'on ouvrait la porte du coffre.

—Anaïs ! lança-t-il. Arrête de faire l'idiote et détache-moi !

—Bravo, champion, tu m'as reconnue !

—T'as aucune idée dans quelle merde tu te trouves et tu aggraves ton cas ! continua de crier le prisonnier.

—Me prends-tu pour une idiote ? Tu peux crier tant que tu le veux, personne ne t'entendra ; par contre, ça me tape royalement sur les nerfs et si tu n'arrêtes pas, je referme le coffre et on se reparlera quand tu te seras calmé.

—T'es complètement cinglée ! lâcha Thomas avant qu'Anaïs le pousse dans le fond du coffre, qu'elle referma violemment.

—Et maintenant, ordonna le détective en entraînant la jeune femme hors du garage, tu te calmes. Il ne sert à rien d'en ajouter en recourant à la violence physique.

—Je pense qu'on a tous besoin d'un peu de sommeil, prétexta Anaïs en guise d'excuse.

—Que fait-on de lui ? questionna Patenaude, surpris de cette réponse.

—On le laisse dormir. Un peu de sommeil le calmera sûrement. Il arrêtera peut-être de crier.

—C'est probablement ce qu'il veut, indiqua Patenaude.

—Dormir ? répondit Anaïs qui ne semblait pas comprendre ce qu'il voulait dire.

—Pas dormir, mais gagner du temps de façon à ce que ses confrères puissent le trouver. Sûrement qu'ils remarqueront son absence et qu'ils tenteront de le localiser.

—Comment ? Avec son cellulaire ? Impossible, je l'ai fermé, signifia Anaïs en exhibant l'appareil.

—S'il s'agit d'un cellulaire appartenant aux services de renseignements, je suis persuadé qu'ils seront en mesure de le retracer, ouvert ou fermé, avec ou sans pile.

—On aurait dû le laisser là-bas !

—Peut-être, mais j'espère tirer de l'information de ce cellulaire.

—Oui, mais vous venez de dire qu'avec cet appareil, ils vont nous trouver.

—Normalement, pas avant quatre ou cinq heures. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous sommes ici, au milieu de nulle part. Et à cet endroit, il n'y a pas de réseau cellulaire. Ce qui ne signifie pas qu'ils ne pourront pas nous retrouver à partir du GPS.

—On ne peut pas rester ici, c'est trop dangereux... Il faut partir. D'ailleurs, où sommes-nous ? Considérant que vous avez pris la clé dans le pot à fleurs qui se trouve près de la porte d'entrée, je doute que ce soit votre chalet.

—C'est le chalet d'un vieil ami et ça doit bien faire dix ans que je n'y ai pas mis les pieds ; sauf que la clé est toujours au même endroit.

—Mais votre ami n'aimera sûrement pas que les services secrets lui demandent pourquoi il a kidnappé un agent.

—Mon ami est hospitalisé depuis plusieurs années et souffre d'Alzheimer. Ses enfants viennent ici environ trois fois par année pour assurer un minimum d'entretien...

Regardant autour d'elle, Anaïs comprit le sens du mot *minimum*.

—Ils attendent simplement que leur père décède pour vendre le chalet, expliqua le vieux policier.

—Ce sont donc les enfants qui auront des problèmes, conclut Anaïs en tentant de trouver le mot de passe du cellulaire de Thomas.

—Ils se débrouilleront. Il y a en deux qui sont policiers et l'autre est avocat... Et s'il te plaît, n'essaie pas de déverrouiller son cellulaire, c'est risqué.

—Comment ça risqué ?

—Un mauvais code pourrait possiblement effacer le contenu ou pire, le faire exploser.

Anaïs et Patenaude retournèrent dans le garage pour rouvrir le coffre de la voiture. Ceci à peine fait, Thomas recommença à crier.

—Anaïs ! As-tu perdu la tête ? Si tu voulais me parler, tu n'avais qu'à m'appeler plutôt que de me kidnapper.

—Force majeure ! Je n'avais pas le choix.

—Force majeure, mon œil ! vociféra Thomas. Vas-tu me laisser dans le fond de ce coffre encore longtemps ? Je suis fatigué, j'ai envie de pisser et je n'ai pas vraiment envie de jouer aux devinettes avec une folle dangereuse.

—Réponds à mes questions et je verrai ce que je vais faire de toi. Si tu refuses, eh bien... tu resteras dans ce coffre jusqu'à ce que tu y pourrisses. Pourquoi m'espionnes-tu ?

—Tu fabules ! Tu es complètement folle ! Pourquoi penses-tu que je t'espionne ? Tu crois que je suis un espion ? Réfléchis au moins une fois dans ta vie, sacrement !

—Tu soulèves un bon point et tu as peut-être raison. Disons que je suis folle, complètement folle, genre folle à lier, folle au point de ne pas savoir ce que je fais. Je pourrais peut-être t'ouvrir une veine et te laisser crever au fond de ce coffre. Qu'en penses-tu ? Une folle, c'est dangereux.

Cela dit, Anaïs regarda Patenaude qui lui fit signe de se calmer. En retour, elle lui adressa un signe pour lui indiquer qu'elle avait compris.

—Donc, la folle que je suis n'a pas beaucoup de patience. Ou tu me dis ce que je veux savoir, ou tes petits copains vont te trouver mort dans cinq ou six heures. À toi de décider...

Pendant que Thomas se faisait muet, Anaïs s'empara d'un morceau de métal qui traînait dans le garage et le passa sur la main du captif.

—T'es vraiment dangereuse ! cria-t-il. Bravo ! Tu as gagné ! Je ne pourrai jamais te raisonner. Garroche tes questions !

—Il me faut le mot de passe de ton cellulaire.

—Je devine que si je ne te le donne pas, tu vas refermer la porte et me laisser crever ?

—Bravo, champion. Et maintenant, donne-moi ce code...

—2-6-2-4-7

—Je te préviens... Si je ne trouve pas nos conversations sur ton cellulaire, tu restes dans le coffre. Aussi, je tiens à te faire savoir que je vais déverrouiller ton cellulaire à un centimètre de tes oreilles... s'il explose, tant pis pour toi.

—Complètement débile ! C'est un cellulaire, pas une bombe !

Anaïs entra le code du cellulaire et remit l'appareil à Patenaude après avoir vérifié si ses conversations avec Thomas s'y trouvaient bien.

—Est-ce que tu travaillais pour les Services secrets canadiens ? demanda-t-elle sèchement à ce dernier.

—Non, je travaille pour le Service canadien du renseignement de sécurité, pas pour les services secrets.

—Niaise-moi pas, c'est du pareil au même. Pourquoi me surveilles-tu ?

—Je suis agent de terrain et on m'a demandé d'établir un contact avec une espionne russe qui attendait d'importantes informations.

—Quelles sortes d'informations ?

—Je n'en ai aucune idée, mais comme c'est toi l'espionne, tu devrais le savoir.

—Tu sais bien que je ne suis pas une espionne...

—Tu dirais la même chose, que tu en sois une ou pas. Mon rôle se limitait à trouver qui allait te remettre l'information et tenter de mettre la main sur celle-ci. Rien d'autre. Le reste, c'était pour rendre le travail agréable.

Anaïs sentit la colère monter, mais se calma lorsque Patenaude lui mit la main sur l'épaule. L'idée de frapper Thomas avec le premier objet trouvé lui avait effleuré l'esprit.

—Qui est avec toi ? interrogea Thomas après avoir entendu Patenaude bouger.

—Personne, répondit Anaïs.

Elle s'attendait à ce que Thomas dise quelque chose, mais il resta silencieux. Patenaude lui fit signe de continuer.

—Pourquoi avoir caché de la drogue dans mon appartement ?

—Ne le prends pas personnel, mais on voulait simplement te piéger. Le but était que tu te fasses arrêter pour trafic de drogue ; ensuite, on serait intervenu pour te sauver moyennant ta collaboration.

—Mais je n'ai aucune information secrète à vous transmettre.

—Alors, tu aurais été emprisonnée pour trafic de drogue. C'est la règle.

—Et c'est cette même règle qui vous permet d'assassiner et de séquestrer des gens ? Qui vous aurait permis, aussi, de me tuer ?

—Personne n'a été assassiné et à part moi, personne n'a été séquestré. Pourquoi penses-tu qu'on voudrait t'assassiner ? Tu fabules, ma belle.

—Vous avez tué mes parents...

—Voyons donc, tu divagues ! Quand aurions-nous fait ça ?

—Il y a vingt-sept ans...

—Vingt-sept ans ! Tu me niaisais ? J'avais dix ans à l'époque. C'est complètement ridicule !

—Oui... mais vous avez tué madame Lamarche alors qu'elle se trouvait dans mon appartement...

—C'était de la légitime défense. Elle se préparait à tirer sur Greg...

—Et vous avez tué une fille qui me ressemblait...

—Là, tu déconnes, personne n'a été assassiné...

—Sans parler de l'attaque contre maître Francœur...

—N'importe quoi, Anaïs ! Réveille-toi et reviens sur terre ! Je ne sais pas ce que le guignol qui est avec toi t'a raconté, mais tout cela est faux ! Le service canadien du renseignement ne tue pas les gens, il les rencontre et discute avec eux... Nous ne sommes pas des brutes ! Enlève-moi cette foutue cagoule et détache-moi ! Je vais les contacter et il sera possible de s'entendre. Personne ne sera tué. Ils veulent juste te parler. Je leur ai dit que tu ne savais rien et que tu n'étais pas une espionne.

—Et tu veux me faire croire que c'est la raison pour laquelle vous m'attendiez au manoir.

—C'était effectivement pour te parler, mais tu t'es sauvée dès que tu m'as vu.

—Et pourquoi m'attendiez-vous là-bas ?

—Il était assez clair que tu reviendrais au manoir un jour... On t'attendait.

—Foutaise ! lança Anaïs. Vous surveilliez Grégoire à l'hôpital. Vous avez mis sa ligne sous écoute et vous saviez que j'allais m'y rendre... Et si vous espionniez Grégoire, c'est que vous êtes allés chez Francœur pour mettre la main sur le testament.

—Mais voyons, Anaïs. On peut obtenir une copie de testament à la chambre des notaires ! L'attaque du notaire, ce n'est pas nous.

Anaïs prit une pause et regarda Patenaude, qui lui fit signe de passer à la prochaine question.

—Qui est Vladislav Doutillon ?

—Aucune idée... Son nom sonne russe, c'est toi qui devrais le savoir.

—Niaise-moi pas ! Je répète ma question une dernière fois : qui est Doutillon ?

—Je ne le sais pas ! Mais je peux inventer une réponse et te dire que c'est un défenseur des *Red Wings de Détroit* si ça fait ton bonheur !

Cette pointe d'humour surprit Anaïs. Thomas leur avait donné le code du cellulaire, avait avoué travailler pour les services secrets et avait confirmé avoir placé de la drogue dans son appartement. Donc s'il disait ne pas connaître Doutillon, c'est qu'il ne le connaissait pas. Elle en était persuadée.

—Tu me mens depuis le premier jour où tu m'as parlé. Pourquoi te croirais-je ? répondit Anaïs en refermant la porte du coffre après

que Patenaude lui ait fait un signe que c'était assez et qu'ils devaient ramener Thomas.

Après avoir roulé dix minutes, Patenaude sortit de l'autoroute et se gara dans le stationnement de la Porte du Nord. Il sortit de l'auto et se dirigea vers un camion stationné. Il lança un objet dans la remorque de ce dernier et revint dans la voiture.

—Que venez-vous de faire ? s'enquit Anaïs.

—J'ai mis son cellulaire dans un camion pour qu'il se promène un peu. Je crains que le code qu'il nous a donné ait déclenché une alerte, il y a une vingtaine de minutes. J'ai estimé que nous avions une trentaine de minutes de jeu avant qu'on nous retrouve, répondit Patenaude.

Sur ce, il fit signe à Anaïs de se taire, car il n'entendait plus Thomas remuer dans le coffre. Il était convaincu que celui-ci tentait d'entendre leur conversation.

Une heure plus tard, ils se retrouvèrent près de l'automobile de Thomas. Après avoir vérifié qu'il n'y avait personne, ils le sortirent du coffre, puis Patenaude lui attacha les mains avec une grosse corde et lui enleva les menottes. Il fut ensuite installé sur le siège arrière de sa voiture.

—Si tu es un bon espion, tu arriveras à te défaire rapidement de tes liens. Eh bien... salut, salaud ! J'espère ne jamais réentendre parler de toi, lança Anaïs en refermant la portière.

Quelques minutes plus tard, alors que l'automobile roulait sur l'autoroute métropolitaine, elle rompit le silence.

—On aurait dû l'abandonner dans le fossé sur le bord de l'autoroute. Ça aurait été plus rapide.

—Je pense que personne ne l'aurait retrouvé si on avait fait ça.

—Il aurait simplement eu ce qu'il méritait.

—Très peu de personnes méritent de mourir.

—Peut-être... Mais vous aviez raison, je n'étais rien pour Thomas. Vous l'avez entendu ? Je n'étais que sa mission... Ça me fait suer !

—En fait, je pense qu'il ressentait un petit quelque chose pour toi.

—Vous vous moquez de moi ! Vous l'avez entendu ? Pour lui, je n'étais qu'une simple mission, rien de plus. Pourquoi dites-vous cela ?

—Simplement parce que le mot de passe de son cellulaire était 2-6-2-4-7...

Anaïs regarda le clavier de son cellulaire et après quelques secondes de réflexion, répliqua d'un air résigné :

—Ça ne change rien. C'est un menteur et un salaud !

Vladislav Doutillon

Anaïs se réveilla alors que l'horloge du salon sonnait les douze coups. L'expédition de la veille l'avait épuisée. En descendant l'escalier, elle vit que le détective lisait le journal en buvant son café. Comme il n'en était qu'au premier cahier, elle en conclut qu'il était levé depuis peu.

—Et puis, demanda Patenaude dès qu'il l'aperçut, contente des réponses obtenues hier soir ?

—Un peu... pas vraiment... surprise, peut-être... Apprendre en l'espace de quelques jours que je suis peut-être héritière du tsar et une espionne russe, ça change une vie, non ?

—Je pense que Thomas n'en savait pas beaucoup plus que ce qu'il nous a dit. On lui a indiqué qu'il devait surveiller une espionne et c'est ce qu'il a fait. En bon soldat, il ne s'est pas posé de questions pour déterminer si sa mission était fondée ou non.

—Mais il nous a quand même menti... Entre autres à propos de Grégoire qu'il espionnait. Il a donc peut-être menti au sujet de Vladislav Doutillon.

—Peut-être, mais je pense que s'il avait su quelque chose, il l'aurait dit.

—Mais il a aussi menti au sujet de la notaire. C'est directement relié au testament.

—Je suis d'accord avec toi et je ne veux pas le défendre, mais peut-être qu'il n'était pas au fait de l'intervention chez la notaire. Je suis toutefois convaincu que cette attaque a été effectivement commise par tes poursuivants. Il a raison lorsqu'il dit qu'une copie du testament est disponible à la chambre des notaires, mais c'étaient les autres documents dans le dossier... comme une liste d'amis... qui les intéressaient.

—Et qu'avez-vous trouvé dans son cellulaire ? questionna Anaïs.

—Le nom des trois autres agents qui te surveillent. Il y a Greg Allen, qui semble être le spécialiste de la surveillance et qui envoyait des messages textes à Thomas pour lui indiquer si tu te trouvais ou non dans ton appartement. C'est également lui qui a envoyé le mes-

sage disant que tu irais au manoir Langevin. Il y a aussi Phil Théberge et Yanick Trépanier qui l'aidaient à te surveiller lors de tes déplacements.

Patenaude regarda le cellulaire dont il s'était servi pour photographier les messages et les courriels de Thomas, puis ajouta :

— Toutes les informations et les directives provenaient d'un dénommé Duquette, K. Duquette. Plusieurs des courriels font référence à un *patron*, probablement celui qui dirige l'opération, mais nulle part il n'est identifié.

— Allen, Théberge et Trépanier ne sont pas les membres de son groupe de musique. À moins que ceux qu'il m'a présentés aient eux aussi changé leur nom.

— Non, son groupe ne semble aucunement relié à cette histoire. J'ai trouvé un message qu'il a envoyé pour signifier que pour des raisons personnelles, il devait quitter le groupe.

— Donc au total, six personnes sont impliquées. On ne sait toujours pas pourquoi elles s'intéressent à moi et quelles informations elles recherchent. Avez-vous trouvé plus de détails dans les courriels ?

— Plusieurs font mention d'une espionne russe qui doit être surveillée. Je pense qu'il est question de toi. On mentionne aussi un document d'une importance capitale pour la sécurité nationale, mais sans plus.

— Sauf que je ne suis pas une espionne et que je ne possède aucun document susceptible d'intéresser la sécurité nationale. Mon grand-oncle voulait me protéger contre les méchants communistes et maintenant, je serais une espionne communiste... Ça n'a aucun sens ! Ne peut-on pas leur envoyer un courriel pour leur expliquer qu'ils sont dans l'erreur, que je ne suis pas une espionne, que je n'ai pas de document et qu'ils doivent me foutre la paix ?

— Ça serait bien, mais je ne pense pas que ça réglerait le problème. Prenons le temps de réfléchir... D'abord, quelqu'un, au SCRS, croit que tu recevras ou que tu as reçu un document d'une importance capitale... suffisamment pour qu'on te suive pendant plusieurs années ; ensuite, on sait que ta mère, inquiète pour sa vie, a transmis à Hector Langevin un message l'enjoignant à retrouver Doutillon ; troisièmement, ta mère meurt après qu'on ait piégé son véhicule ; finalement, Thomas, un agent du SCRS, ne sait pas qui est Doutillon.

Le détective regardait Anaïs poser sur le mur des feuilles sur lesquelles elle venait d'écrire les informations qu'il lui avait transmises. Elle s'assit pour réfléchir, et Patenaude fit de même.

—J'ai une idée, lança Anaïs en se plaçant à nouveau debout devant le tableau. C'est peut-être une idée stupide, mais sachant que ma mère s'est rendue plusieurs fois en Russie en tant que spécialiste de littérature et d'histoire russe, qu'elle comprenait la culture et parlait le russe, qui sait si ce n'était pas elle l'espionne russe ?

—Ta mère, espionne russe ? L'arrière-petite-fille de Nicholas II au service de Poutine ? Honnêtement, ça ne tient pas la route. Ce que tu viens de dire convient davantage à une espionne canadienne qu'à une espionne russe. Si ta mère avait été une espionne russe, la Gendarmerie royale l'aurait arrêtée, pas éliminée. Ou encore, elle l'aurait expulsée vers la Russie.

—O.K., convint Anaïs, je suis d'accord avec vous, mais continuons d'envisager cette possibilité, s'il vous plaît. C'est un peu tordu, mais si ma mère possédait davantage le profil d'une espionne canadienne, ça en faisait une candidate intéressante pour les Russes, non ?

—Je ne te suis pas, dit Patenaude.

—Les Russes recrutent des espions et bien sûr, ils ne tiennent pas à ce que ceux-ci soient démasqués... alors, ils choisissent des personnes qui n'ont pas le profil ! C'est simple, non ?

—Ce n'est toujours pas clair, mais je vois où tu veux en venir. Justement, il est probable que chaque déplacement que ta mère ou que tout citoyen canadien faisait en Russie était surveillé par les services secrets. Comme elle parlait russe, il est évident qu'on l'aurait surveillée davantage que les autres. Je maintiens mon point de vue... Ta mère n'était pas une espionne russe.

—Pas une espionne russe... O.K. Et si on étudiait l'hypothèse voulant qu'elle fût une espionne canadienne ?

—C'est une possibilité, en effet. Mais dans ce cas, comme elle se sentait menacée par les Russes, elle se serait tournée vers les autorités canadiennes...

—Donc, cette hypothèse ne tient pas la route. La seule chose dont nous sommes certains, c'est que ma mère a préféré se réfugier chez son oncle.

—Et la seule information qu'elle lui a laissée est qu'il devait retrouver Vladislav Doutillon, mais sans lui préciser qui il était et où il

pouvait le trouver. Aujourd'hui, les services secrets sont à tes trousses pour retrouver un document que tu aurais ou que tu devrais recevoir.

—Mais pourquoi pensent-ils que c'est moi qui possède ce document ? Ma mère l'aurait transmis à son oncle, non ? Alors pourquoi n'ont-ils pas simplement éliminé Hector Langevin ?

—C'est logique, mais si le document était si important, il ne suffisait pas d'éliminer la personne qui le détenait... il fallait mettre la main dessus.

—Donc si je comprends bien, ma mère possédait un document important, la GRC ou les services secrets l'ont éliminée, son bureau a été vidé pour récupérer ledit document, mais il ne s'y trouvait pas. Jusque-là, c'est clair, mais pourquoi Langevin n'a-t-il pas été embêté ?

—Il a sûrement été espionné, même qu'il a possiblement été mis sur écoute... Puis les services secrets ont probablement conclu que le document n'était pas en sa possession.

—Et par quel moyen tordu en sont-ils venus à croire que c'était moi qui le possédais ?

—J'ai une hypothèse, répliqua Patenaude. Durant les dernières années de sa vie, Hector Langevin a commencé à créer la liste d'amis qui allait accompagner son étrange testament. Il est possible qu'il ait rencontré des personnes impliquées dans cette mystérieuse affaire, des personnes qui ont pensé que le fameux document existait encore... Ce qui a relancé l'opération de surveillance. Comme le testament a été déposé il y a près de deux ans chez maître Francoeur, les services secrets étaient passablement au fait de son contenu et savaient que tu hériterais de ses amis ; pour eux, tu es donc devenue intéressante.

—Donc, étant donné que Thomas considérait que j'étais une espionne russe, le message texte dans lequel je lui mentionnais que j'avais rencontré des amis *Facebook* de mon grand-oncle et que j'étais une princesse russe a déclenché une série d'événements, dont l'apparition de la drogue dans mon appartement et par le fait même, le meurtre de madame Lamarche.

—C'est une possibilité, répondit Patenaude qui s'attendait à ce qu'Anaïs porte le blâme pour le meurtre de l'ancienne surveillante d'école. Il vit très bien qu'elle y avait pensé, mais sans le verbaliser.

Après dix secondes de silence, il continua.

—Il faut trouver ce document, mais sans s'attarder sur les livres de ta mère ou sur l'existence d'un code, car si Hector Langevin igno-

rait la vraie nature de la mort de ta mère, il ne peut pas t'avoir donné ce fameux document.

—Attendez une minute ! s'exclama Anaïs tout excitée. Ma mère m'a laissé son cinquième livre...

—Oui, dit Patenaude, mais il est à l'image des autres : intéressant, mais rien de révélateur.

—Et si le code était justement *Vladislav Doutillon* ? Attendez une minute...

Anaïs ouvrit le dernier manuscrit de sa mère et commença à expliquer à Patenaude que comme *Vladislav Doutillon* compte dix-neuf caractères, il suffisait de retenir le dix-neuvième mot de chaque paragraphe.

Quand Patenaude lut la feuille où elle avait noté les mots : *Souvenir la rien retour le la soin*, il ne peut s'empêcher de rire.

—Je ne pense pas qu'il s'agisse de la clé. Je vais essayer autre chose, poursuivit Anaïs en étouffant un rire.

Elle repéra le premier mot commençant par V, puis celui débutant par L, puis par A, et ainsi de suite. Le résultat fut tout aussi absurde. Tenace, elle se livra au jeu pendant près de deux heures. Durant ce temps, Patenaude relisait les sections dont elle ne se servait pas. Soudain, au milieu du silence, tout en montrant une page à la jeune femme, il lâcha :

—Tu as raison ! Il y a un lien entre Vladislav Doutillon et le dernier livre de ta mère.

—J'ai lu ce livre une dizaine de fois et jamais, jamais je n'ai cru bon de lire la liste des références qui se trouvent à la fin des chapitres ! Ce que je peux être stupide ! On y retrouve le nom de Vladislav Doutillon une dizaine de fois, ajouta-t-elle en tournant les pages. J'avais raison... C'est donc ce livre que recherchaient les services secrets lorsqu'ils ont vidé le bureau de ma mère !

—Hector Langevin avait-il vu ce livre ?

—Non. J'étais tellement surprise d'apprendre que mon nom figurait sur la tombe de mes parents, que j'ai oublié de lui en parler. Il faut dire, aussi, qu'à ce moment-là, mon grand-oncle et moi avions beaucoup de discussions houleuses, principalement en raison de mon sale caractère d'adolescente... Je ne souhaitais donc pas de partager mon dernier souvenir de ma mère.

—C'est ce qui explique pourquoi il n'a jamais trouvé Doutillon.

Anaïs et Patenaude se penchèrent sur chaque note de référence où figurait le nom de Doutillon. On le trouvait associé à onze personnes : P. Turbide, F. Porghelli, K. Jasper, G. Brunet, V. Vetrov, D. Olshevsky, S. J. Ratkai, K. Duquette, A. Bezrukov, A. Lukiananko et V. Fedorovsky.

—Je me demande si nous sommes sur la bonne voie. Je ne connais personne, dit Anaïs en examinant les noms.

—Anaïs, lorsque tu as révisé les dossiers de l'enquête, demanda Patenaude après avoir jeté un œil sur la liste de noms et fouillé dans son carnet, as-tu vu la copie de l'entretien que j'ai eu avec le recteur de l'Université d'Ottawa ?

—Certaine que non. Il n'y avait aucun document qui se rapportait à une personne de cette université. Pourquoi ?

—Son nom était Frank Porghelli et je l'ai questionné au sujet de ton père et de ta mère. Si la GRC a retiré cette transcription, c'est pour une raison bien précise, expliqua Patenaude avant de s'installer devant son ordinateur pour se livrer à certaines recherches.

« *Gilles Brunet, un ancien de la GRC, taupe russe, décédé en 1984* »

—C'est l'année où mes parents sont morts, souleva Anaïs en notant sur des feuilles de papier les informations que Patenaude venait de lui transmettre.

« *Porghelli, recteur du département des langues étrangères, Université d'Ottawa, décédé en 1986.* »

—Deux ans après mes parents, signifia Anaïs. Vous vous souvenez de ce qu'il vous a dit ?

—Certainement pas, mais je l'ai écrit dans mon carnet. Il m'a dit plusieurs fois que ton père accompagnait régulièrement ta mère en voyage. Aujourd'hui, je pense qu'il voulait qu'on oriente l'enquête vers ton père et c'est d'ailleurs ce qu'on a fait.

—Ça serait logique, surtout qu'il est mentionné dans le livre de ma mère.

« *Paul Turbide, recteur du département de science politique de l'Université d'Ottawa, décédé en 1983.* »

—Un autre membre du personnel de l'Université d'Ottawa qui est décédé. Je pense qu'il faudrait retrouver madame Kruger pour lui parler.

—Qui ? dit Patenaude, absorbé par ses recherches.

—La collègue de ma mère, celle qui était en possession du manuscrit.

—Ça pourrait être intéressant, approuva Patenaude, mais je suis un peu craintif à l'idée de parler à quelqu'un de ce département, qui est peut-être encore infiltré d'espions. K. Jasper... Quoi ? Keith Jasper ? Mais c'est notre premier ministre !

—Il y a sûrement un autre Jasper, supposa Anaïs.

—Avant de se lancer en politique, Jasper était un des hauts gradés du SCRS. Je suis convaincu que c'est lui.

—Mais il est premier ministre depuis à peine un mois ! lança Anaïs.

—Oui, et avant, il était ministre de la Justice. Il vient de remplacer Travis, l'ancien premier ministre qui a démissionné.

Sur ces mots, Patenaude but une gorgée de café et continua ses recherches sur internet.

« *Vladimir Vetrov, espion russe qui collaborait avec la France et le Canada, dénoncé et assassiné en Russie en 1985.* »

—Un autre qui est décédé, nota-t-il.

« *Dmitriy Olshevsky, espion russe résidant au Canada sous le nom : Lambert, déporté en Russie en 1994.* »

—Donc, ma mère savait qu'il existait dix ans avant qu'il soit déporté... Wow !

« *Steven Joseph Ratkai, espion russe, arrêté en 1989 au Canada* »

—Encore un autre... Cinq ans après l'écriture du livre, dit Anaïs.

—Ken Duquette... Aucune information sur internet.

—Je pense que c'est le même Duquette qui transmettait les ordres à Thomas, crut deviner Anaïs.

—Bonne observation.

« *Andrei Bezrukov, espion russe possédant une identité canadienne, arrêté en 2010 par le FBI.* »

—C'est l'an dernier, ça !

—Et il n'y a rien au sujet des deux derniers, du moins sur des sites que je peux lire. Il y a quelques sites qui sont apparus, mais je pense qu'ils sont écrits en russe.

—Attendez une minute, dit Anaïs en se dirigeant vers l'ordinateur.

—Lis-tu le russe ? questionna le détective.

—Absolument pas, mais il y a toujours *Babel Fish* quand on est mal pris.

Anaïs sélectionna le texte avec la souris, ouvrit le site internet *Babel Fish* et y colla le texte qu'elle venait de copier. Une traduction anglaise apparut alors.

—C'est vraiment une mauvaise traduction, prévint-elle, mais ça permet de comprendre le sens d'un texte écrit dans une langue totalement étrangère.

—C'est toujours intéressant d'apprendre du nouveau, émit Patenaude en lisant la traduction.

—Et puis ? demanda Anaïs.

—C'est une publication d'un groupe de défense des droits de l'homme de Russie qui mentionne que près de cent personnes ont été arrêtées avant de disparaître sans laisser de trace. Le gouvernement russe a raconté que la majorité a été arrêtée pour cause d'espionnage et expulsée du pays, mais le groupe affirme qu'ils ont été assassinés.

—Les noms de Lukiananko et Fedorosky sont-ils mentionnés ?

—Oui, valida Patenaude après avoir parcouru la liste. Les deux auraient été des espions canadiens arrêtés en 1983.

—Et que fait-on, maintenant ? s'informa Anaïs en examinant le mur où figuraient les noms mentionnés par sa mère.

—Si celui qui souhaite retrouver le document de ta mère se trouve sur cette liste, on peut dire qu'il ne reste plus beaucoup de choix.

—Ils sont tous morts ou en prison sauf deux : Duquette et Jasper ! Le fameux *patron* serait donc Jasper !

Un vieux jeu qui se transforme en code

Ce soir-là, Patenaude se coucha tôt. Avant de s'endormir, il réfléchit longtemps aux liens qu'avait établis la mère d'Anaïs, dans son cinquième livre, entre des espions russes et des dirigeants du SCRS. La présence de Keith Jasper sur la scène de l'espionnage alors qu'il était directeur du SCRS n'avait rien de vraiment surprenant, sauf, peut-être, le fait qu'il se retrouve dans le livre de Catherine Langevin. S'il s'agissait de la fameuse information classée *critique* par la sécurité nationale et qui était tant recherchée, celui qui chapeautait l'opération depuis plusieurs années serait déçu.

Le détective se réveilla assez tôt, soit dès le lever du soleil. En arrivant au rez-de-chaussée, il fut surpris de voir qu'Anaïs était déjà debout. Un bref regard vers la cuisine lui permit de voir six dosettes de café sur le comptoir et de conclure que la jeune femme se trouvait plutôt là depuis la veille. Elle était entourée d'une dizaine de feuilles de papier remplies de texte.

—Ah! Monsieur Patenaude! Je savais qu'il y avait un code, s'exclama-t-elle en montrant une des feuilles. J'ai pris une partie de la nuit à comprendre, mais finalement, c'était assez simple.

—Anaïs, répliqua Patenaude d'une voix encore endormie, parle plus lentement, s'il te plaît. Je prends un café et je m'installe pour t'écouter.

Cinq minutes plus tard, Anaïs, après s'être servi elle aussi un café, montra la section des références de fin de chapitre à Patenaude.

—Quand j'avais dix ou douze ans, expliqua-t-elle, je jouais à un jeu avec mon grand-oncle. Ce jeu consistait à trouver une phrase secrète dans un livre. Il me donnait une série de dates et pour chaque date correspondait un mot. La difficulté était qu'une date pouvait conduire vers plusieurs mots. Par exemple, le 31 mai 1960 pouvait représenter le 31^e mot à partir de la 5^e ligne de la page 19, ou 196, ou encore, le 5^e mot de la page 31 ou toute autre combinaison. Habituellement, il y avait cinq ou six mots possibles pour une date. Il suffisait de trouver le mot correspondant à chaque date et d'en faire une phrase.

—Ce qui explique les centaines de mots que tu as écrits sur ces

feuilles, dit Patenaude en examinant les papiers. As-tu trouvé quelque chose ?

—Au début, tout ce que j’associais n’avait pas de sens. Rien de ce que j’ai trouvé dans le premier chapitre ne me permettait de construire une phrase logique, dit Anaïs en montrant le tableau qu’elle avait réalisé. J’ai fait le deuxième et encore là, ça ne fonctionnait pas. Sauf que cette fois, le tout avait une certaine logique. C’est là que je me suis rendu compte que si je ne prenais qu’un mot sur deux, j’arrivais à construire une phrase.

Patenaude regarda la feuille qui lui était tendue et sur laquelle il pouvait voir un tableau où était encadré un mot toutes les deux dates. Il lut la phrase et soudain, eut une poussée d’adrénaline qui le fit se redresser.

—Et ça vient vraiment du deuxième chapitre ?

—Vous pensez que je l’ai inventé ? rétorqua Anaïs du tac au tac, sans trop savoir si elle devait être vexée.

—Non, non, la rassura Patenaude en réalisant son impair. As-tu appliqué cette méthode au premier chapitre ?

—Oui, mais toujours aucun sens. Idem avec le troisième chapitre ; par contre, le quatrième a donné ceci... enchaîna la jeune femme en tendant une nouvelle feuille, tout comme le sixième, huitième, dixième, douzième, quatorzième et le seizième que je viens de terminer.

—Et les autres chapitres ? Je pense qu’il y en a trente au total.

—Il n’y a aucune référence à Doutillon à partir du 17^e chapitre. Je pense donc que le texte du 16^e constitue la fin du message, expliqua Anaïs en remettant le texte extrait des chapitres.

« bon jour je suis espionne depuis maintenant sept ans/je travaille contre espionnage en transmettant à espions russes des documents contenant des informations peu sensibles/mon rôle est de identifier espions étrangers/mon patron Turbide découvert documents important/je avais doute/Turbide mort suspecte/dernier document deux noms devant être acheteurs œuvres d’art volées était probablement espions canadien/Erreur de parler à Porghelli qui parlé à Jasper/Jasper est un espion russe qui utilise le contre- espionnage pour transmettre document sensible/mon contact sur le terrain est Duquette homme dangereux/discute avec personne sauf Trudeau ou Lalonde/ Bonne chance. »

—Ouf! lâcha Patenaude en prenant une grande inspiration. C'est assez explosif comme message. Évidemment, on devine que les deux espions canadiens qu'elle mentionne sont Lukiananko et Fedorosky. Mais j'y pense, ta mère ne pouvait pas savoir que tu serais en mesure de décoder ce document...

—Effectivement, convint Anaïs. Elle a vécu avec Hector Langevin une bonne partie de sa vie et a dû jouer à ce jeu elle aussi. Elle savait que son oncle serait capable de déchiffrer son message, car il n'y a aucun doute, il lui était destiné. Le Trudeau qu'elle a mentionné n'est certainement pas Justin, le député de Papineau, mais Pierre Elliot Trudeau, premier ministre en 1984. Ma mère était sûrement convaincue qu'Hector Langevin serait en mesure de le rencontrer. Sauf que je ne lui ai jamais remis le document... Encore un mauvais choix de ma part...

—Voyons, Anaïs, ta mère a pris un risque énorme en laissant un document à ton attention à l'université... Et si ton oncle n'avait pas officialisé ta mort, peut-être que le document te serait parvenu plus rapidement.

—Vous avez raison, dit Anaïs d'un ton frisant le sarcasme. En jouant sur les faits, on peut s'arranger pour ne pas se sentir coupable. Ça ne change rien, mais c'est vrai qu'on peut dire ça. Que fait-on, maintenant? On ne peut pas prévenir le premier ministre, c'est lui l'espion. Est-ce qu'on envoie l'info à la presse?

—Les journalistes... ils contacteraient aussitôt Jasper pour obtenir son point de vue. Ce qu'ils veulent, c'est vendre de la copie et non la vérité.

—Bref, je nage encore plus dans les ennuis qu'avant. J'ai les services secrets et le premier ministre à mes trousses. Si je pouvais cligner des yeux et me téléporter, je le ferais immédiatement pour me retrouver le plus loin possible d'ici.

4 juin 2011

Monsieur Keith Jasper,

J'ai en ma possession un document provenant de ma mère que vous tenez à récupérer. De mon côté, je n'ai qu'un seul désir : retrouver la vie tranquille qu'était la mienne avant cette histoire. J'ai besoin d'un passeport et de 100 000 \$ pour tout oublier, quitter le pays et refaire ma vie.

Je vous attends au restaurant Les 400 coups, situé dans le Vieux-Montréal, et ce, à 14h00, le 20 juin. Soyez seul. À défaut de vous présenter, le document sera transmis aux différents médias.

Anaïs.

La jeune femme relut le texte une troisième fois et appuya sur *Envoi*. Le courriel venait d'être expédié à Thomas, ainsi qu'aux quatre personnes dont les adresses avaient été trouvées sur le cellulaire de ce dernier. Ne restait plus qu'à espérer que le message se rende jusqu'à Jasper.

20 juin 2011

Un taxi s'arrêta devant le restaurant *Les 400 coups* à 14h00 précises. Un homme portant un jean et un veston en tweed par-dessus un gaminet noir en sortit avec une mallette noire dans les mains. Il n'avait pas effectué quatre pas en direction de l'entrée du restaurant qu'un chauffeur de taxi lui cria à partir de sa voiture :

—Monsieur Keith ! On m'a demandé de vous prendre pour vous conduire à destination.

Jasper regarda autour de lui, surpris de voir apparaître ce taxi. Il hésita, monta, et sortit aussitôt son cellulaire.

—Où allons-nous ? s'enquit-il auprès du chauffeur.

—Aucune idée, répondit ce dernier avant de démarrer.

—J'exige de savoir où nous allons ! hurla Jasper, assis sur la banquette arrière. Si vous ne me le dites pas, j'appelle la police !

—Calmez-vous, monsieur, dit le chauffeur en immobilisant la voiture. Si vous voulez sortir ici, ne vous gênez pas. Moi, je ne sais rien. On m'a dit de rouler en direction du Stade olympique et qu'ensuite, on m'appellerait pour me dire où arrêter.

—C'est bon, continuez, se résigna Jasper, qui durant le trajet, envoya deux courriels.

Soudain, le chauffeur reçut un appel sur son cellulaire, puis arrêta son véhicule au coin de Sherbrooke et Frontenac.

—On vient de me dire de vous laisser ici, annonça-t-il. Un taxi vous attend de l'autre côté de la rue.

Fulminant, Jasper traversa la rue Sherbrooke et monta dans l'autre voiture.

—Où allons-nous ? interrogea-t-il.

—Au *Costco* à Pointe-Saint-Charles, répondit le chauffeur.

Jasper envoya immédiatement un texto. À mi-parcours, le cellulaire du chauffeur vibra. Il regarda le message et tourna aussitôt sur la rue Bonsecours.

—Que se passe-t-il ?

—Changement de direction... Place Jacques-Cartier.

Cinq minutes plus tard, le taxi arrêta sur la rue Saint-Paul, à la

hauteur de la place Jacques-Cartier. Puis le chauffeur lut le nouveau message qui venait d'apparaître sur son cellulaire.

—On me demande de vous dire d'aller à la terrasse du restaurant Saint-Amable, monsieur.

En examinant tout sur son passage, Jasper franchit lentement la cinquantaine de mètres qui le séparaient du point de rendez-vous. Comme à son habitude à cette période de l'année, la place Jacques-Cartier était remplie de Montréalais profitant du soleil et du début de l'été. Le premier ministre regarda autour de lui. Si ce n'était de sa mallette porte-documents, il se confondait à la masse.

Lui qui avait acquis la réputation d'être un politicien toujours en contrôle de la situation semblait nerveux devant la terrasse, alors qu'il attendait une quelconque consigne. Après deux minutes d'attente vaine, il regarda à droite et à gauche. Il nota que la voiture de taxi était demeurée au même endroit et que le moteur continuait de tourner, puis il aperçut une jeune femme portant un manteau de cuir assise à une table à l'extrémité de la terrasse. Lorsqu'Anaïs lui fit un signe de la main, il se dirigea vers elle et s'assit.

—Vous savez très bien que je n'ai pas choisi d'être dans la situation où je me trouve et je ne désire qu'une seule chose : quitter le pays et me retrouver le plus loin possible de tout cela, commença-t-elle.

—Je comprends très bien et vos demandes, bien qu'élévées, ont été acceptées, répliqua Jasper en lui remettant un passeport dont elle tourna les pages.

—Vous avez trouvé une belle photo, constata-t-elle en glissant le passeport dans sa poche arrière. Maintenant, passons aux choses sérieuses.

Elle prit la mallette à côté d'elle et la posa sur la table. Jasper hésita, et fit de même.

—Il y a là-dedans, expliqua-t-elle, tous les documents qui ont appartenu à ma mère et qui disent la vérité sur la personne que vous êtes vraiment.

—Cette vérité, comme vous dites, c'est uniquement la version de votre mère... Et soyez sans crainte, il en existe plusieurs autres. J'espère que vous savez que vous jouez un jeu dangereux, prévint Jasper. Même si vous me jurez qu'il n'existe aucune copie de ces documents, vous demeurerez toujours une menace. Je vois très bien que vous êtes la fille de votre mère. Je l'ai bien connue, vous savez, mais

vous êtes plus réaliste qu'elle. Vous avez évidemment hérité de sa beauté, et peut-être d'une partie de son intelligence...

En l'écoutant, Anaïs éprouvait un profond mépris envers son interlocuteur. Il avait assassiné ses parents et ne trouvait rien d'autre à dire qu'elle était belle comme sa mère. Elle prit une grande inspiration, puis continua à l'écouter.

—Il serait surprenant que vous ayez organisé tout ça toute seule. Vous êtes probablement un jouet aux mains de mes ennemis politiques et vous ne vous en rendez même pas compte. Combien de dizaines de personnes travaillent avec vous ?

—Personne, répondit Anaïs. Personne.

—Je ne vous crois pas une seule minute. Les premiers rapports que j'ai reçus indiquent entre autres que vous n'avez aucun sens de la planification, et là, vous auriez organisé tout ce va-et-vient avec les voitures de taxi ? Foutaises ! Je suis même convaincu que vous portez un micro sur vous... Sauf que c'est peine perdue. Même avec un enregistrement et une vidéo, vous ne pourrez jamais prouver que je suis ici avec vous, car je suis officiellement à Ottawa. Aussi, tout le monde pensera que vous avez engagé un sosie. D'une manière ou d'une autre, personne ne vous croira ; on démolira ce qui vous reste de crédibilité en vingt-quatre heures. Je ne vois pas comment tout cela pourrait bien se terminer pour nous deux. Ce n'est sûrement pas une situation *Win-Win*. J'ai un pays à diriger et la dernière chose que je veux, c'est qu'une petite conne lance des faussetés dans les médias sociaux à quelques mois des élections. C'est d'ailleurs la seule raison de ma présence ici... Je veux régler le cas d'un insecte nuisible qui me dérange.

En regardant Anaïs directement dans les yeux, Jasper observa qu'une grande nervosité semblait s'être emparée d'elle.

—Je vous l'ai dit, bégaya-t-elle légèrement, je quitte le pays et vous n'entendrez plus jamais parler de moi... Je vous le jure.

Jasper tira son cellulaire de sa poche et lut le message qui y était affiché. Il se leva et déposa les mains sur les mallettes. Une seconde plus tard, Anaïs se leva à son tour.

—Je pense que vous auriez dû la prendre et partir dès que je l'ai mise sur la table. Votre chance vient de tourner, mademoiselle...

—Je ne suis pas de votre avis. Oups... je dois vous quitter, dit Anaïs en enfilant le casque de moto posé sur la chaise à côté d'elle.

Elle n'avait pas fini de parler qu'elle enjamba la rambarde de la terrasse et monta sur une moto qui passait au même moment. Les deux mains sur les malles, Jasper regarda l'engin partir. Il resta figé pendant quelques secondes, surpris de la sortie aussi rapide qu'inattendue de la jeune femme qu'il croyait coincée au fond de la terrasse. Apercevant deux hommes arriver en courant, il leva les bras et les agita pour attirer leur regard, puis pointa la motocyclette qui s'éloignait en criant :

—*Shoot her!*

Un des hommes sortit son arme et s'apprêtait à tirer lorsqu'il fut projeté au sol par deux personnes qui se trouvaient dans la foule. Voyant ce qui se passait sur la place Jacques-Cartier et constatant que personne ne pourrait rattraper Anaïs, Jasper prit les deux malles et tenta de s'extirper de la terrasse où régnait une panique engendrée par les derniers événements. Il venait à peine de mettre les pieds dans la rue qu'il fut lui aussi plaqué violemment au sol.

—Police ! Vous êtes en état d'arrestation !

—Que faites-vous ? vociféra le prévenu. Vous ne pouvez pas m'arrêter, je suis le premier ministre Jasper...

—Premier ministre ou pas, nous vous arrêtons pour trafic de drogue. Tout ce que vous direz à partir de maintenant pourra être retenu contre vous...

—Il y a erreur, il n'y a pas de drogue ! Vous pouvez regarder dans les malles, il n'y a que des documents !

—Une des malles est verrouillée ! lança un policier.

—La clé est dans la poche de mon veston... Prenez-la et vérifiez. Ce ne sont que des documents... des documents gouvernementaux confidentiels, mais je vous permets de les regarder.

Le policier prit la clé et ouvrit la malle pour en examiner le contenu. Celle-ci contenait effectivement beaucoup de documents et a priori, Jasper semblait avoir dit la vérité.

—Rien de spécial dans celle-ci, annonça le policier en la refermant.

Il ouvrit la deuxième malle, déplaça quelques feuilles, puis s'exclama :

—Allez, on l'embarque !

Jasper, qui venait lui aussi de voir le contenu, était sans mots.

Post mortem

Anaïs arriva chez Patenaude environ quarante minutes après avoir quitté la place Jacques-Cartier en motocyclette. Le conducteur avait effectué plusieurs détours pour s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis. Pour la première fois depuis le début de cette histoire, la jeune femme pouvait se permettre d'espérer une conclusion positive.

Quelques semaines auparavant, son moral avait atteint un niveau de découragement extrême après avoir découvert que le premier ministre en personne était un espion à la solde de la Russie et qu'il avait été impliqué directement dans le meurtre de ses parents et dans la surveillance dont elle faisait l'objet.

Elle avait réfléchi longtemps aux options qui s'offraient à elle. La fuite demeurait un choix facile, mais elle voulait éviter d'en arriver là. C'est en réfléchissant à tout ce qui lui était arrivé, en particulier au piège mis en place par ses poursuivants afin qu'on l'arrête pour trafic de drogue, que l'idée de piéger Jasper lui était venue. Elle sourit en se rappelant l'air affiché par Patenaude lorsqu'elle lui avait exposé son plan. Le détective l'avait alors prévenue qu'il serait pratiquement impossible de réaliser ce plan, considérant le risque énorme que cela représentait.

—Ce risque, je suis prête à le prendre, avait répliqué Anaïs. Je préfère finir en prison plutôt que me cacher toute ma vie.

—Lorsque je parlais de risque, je ne pensais pas à la prison, avait rétorqué l'ancien policier.

—Même la mort ne me fait pas peur !

Patenaude n'avait plus parlé du projet d'Anaïs pendant une semaine, jusqu'à ce qu'il lui dise soudainement :

—Ton plan fonctionnera, mais on fera à ma manière. Il faudra que tu fasses exactement ce qui aura été planifié. Aucune improvisation ne sera permise.

Le regard et l'attitude du détective ne laissaient planer aucun doute quant à la confiance qu'il avait en son plan.

Deux heures plus tard, Patenaude arriva. Le sourire qu'il affichait était une indication claire du succès de l'opération.

—Je vous l'avais dit que ça fonctionnerait. Merci de m'avoir fait confiance ! s'exclama Anaïs.

—J'avais des doutes au début, et je maintiens que c'était trop dangereux pour toi. On aurait pu envoyer une policière à ta place... Jasper n'y aurait vu que du feu.

—Je portais une protection, indiqua Anaïs en montrant le manteau de cuir doublé de Kevlar. De plus, Jasper a connu ma mère et a vite remarqué que j'ai les mêmes yeux qu'elle. Je suis convaincue que s'il avait eu le moindre doute quant à mon identité, il serait immédiatement reparti.

—Tu as sûrement raison, mais c'était risqué. Tu ne l'as pas vu, mais l'agent qui se tenait sur la place Jacques-Cartier était prêt à tirer et l'aurait fait si des policiers en civil n'étaient pas intervenus.

—À la vitesse que la moto a décollé, je pense que nous étions rendus trop loin pour qu'un tireur parvienne à nous atteindre. Mais j'ai vraiment eu peur de tomber. Une chance que nous avons pratiqué ma fuite une dizaine de fois. Vous avez anticipé à merveille le déroulement des événements ; par contre, vous aviez dit que probablement quatre agents de Jasper se trouveraient sur le terrain... Mais à la radio, on a mentionné que seulement deux avaient été arrêtés.

—On avait les deux autres à l'œil et ils ont eux aussi été arrêtés. Jasper croyait que tu prendrais la valise dès qu'il arriverait et que tu partirais avec le taxi qui venait de le déposer, puisqu'il était encore là. Il avait demandé à Thomas et à un autre de t'attendre à l'intersection des rues Saint-Paul et Bonsecours, sortie que la voiture aurait logiquement prise. Le fait que tu sois restée assise pour parlementer avec lui l'a sûrement un peu surpris, mais ça aussi, il l'avait envisagé. Ses deux hommes de main se sont amenés en courant au moment où tu quittais la terrasse du restaurant. La promenade à travers la ville a défait leur plan et Jasper n'a pas été en mesure d'obtenir le soutien qu'il espérait.

—Je ne savais pas ce qui se passait exactement ; il semblait très nerveux et au moment où il a reçu son message texte, j'ai commencé à paniquer. Je me demandais à quel moment la moto arriverait. On avait dit cinq minutes, mais j'avais l'impression que c'était quinze. Puis j'ai entendu le bruit caractéristique de la moto qui démarrait et je me suis levée comme convenu pour montrer que j'avais compris. Avant

de partir, pendant une fraction de seconde, j'admets que j'ai pensé à prendre la mallette qui contenait l'argent, mais vous m'aviez dit de ne pas y toucher et aussi, je vous avais promis de ne pas improviser. Mais je l'ai laissée là à regret. Disons que cent mille dollars, ç'aurait fait du bien !

—La moto a démarré exactement cinq minutes après l'arrivée de Jasper et tu as très bien fait de ne pas prendre la mallette... Elle ne contenait pas d'argent, mais des documents et un dispositif explosif. La prendre aurait signifié ton arrêt de mort. Jasper transportait sur lui une commande pour activer la bombe à distance, tout comme celui qui devait aider Thomas à t'intercepter à la sortie du Vieux-Montréal.

Les jambes sciées par cette information, Anaïs s'assit.

—Ils voulaient vraiment se débarrasser de moi... et moi qui croyais que cette valise contenait de l'argent. On ne peut pas se fier aux politiciens, ironisa-t-elle pour tenter de rire d'une situation qu'elle ne trouvait vraiment pas drôle.

—Jasper a certainement dit la même chose lorsqu'il a vu le contenu de ta mallette. Il ne s'attendait sûrement pas à y trouver des liasses d'argent et de la cocaïne.

—Je n'ai fait que lui retourner ce qui lui appartenait !

Le carillon de la porte se fit entendre et Patenaude ouvrit. Anaïs vit tout de suite que c'étaient des policiers. Étrangement, un frisson d'inquiétude lui traversa le corps.

—Anaïs, je te présente Pierre Sénécal, directeur du Service de police de Montréal, sans qui rien de tout cela n'aurait été possible. Il a personnellement choisi les vingt agents qui surveillaient les lieux aujourd'hui, dont les quatre qui sont ici.

—Lieutenant-détective Patenaude, vous m'accordez trop de crédit. Vous avez planifié cette opération de A à Z ; il ne nous restait qu'à l'exécuter. Toutefois, je dois admettre que lorsque j'ai reçu un appel téléphonique de Lacombe, il y a trois semaines, me demandant de prendre une heure pour rencontrer un de ses amis, j'ai été particulièrement surpris...

—Permettez-moi une question, interrompit Anaïs. Qui est Lacombe ?

—Un ancien directeur du SPVM qui est ensuite devenu ministre de la Justice. Une sorte d'éminence grise de la police, précisa Patenaude.

—Vous lui avez donc parlé de mon histoire et il vous a cru... Je suis vraiment surpris !

—Considérant le côté politico-criminel de cette affaire, je me suis dit que la seule personne qui pouvait nous aider était Lacombe et que, même s'il est officiellement à la retraite, il prendrait le temps d'aider un vieil ami.

—Donc, reprit Sénécal, je disais avoir été surpris de l'appel de Lacombe, mais encore plus lorsqu'il m'a dit que la personne que je devais rencontrer était Henri Patenaude. Ce n'est pas tous les jours qu'on peut rencontrer son idole de jeunesse...

—Mais voyons, rétorqua Patenaude, il n'y a plus personne au SPVM qui se souvient de moi !

Anaïs sourit en voyant le détective se bomber légèrement le torse. Elle savait très bien que ce dernier prenait un soin particulier à entretenir ses relations au sein des forces policières.

—Vous faites erreur, lieutenant-détective. On parle encore de vos enquêtes, bien que de plus en plus de jeunes policiers croient que ça relève de la légende urbaine.

Sénécal s'arrêta afin de répondre à un appel sur son cellulaire. Il quitta la pièce pendant une minute et revint.

—C'était la police d'Ottawa. Duquette a été arrêté à son arrivée à l'aéroport. Il avait quatre passeports différents et cent mille dollars avec lui. Aucune accusation n'a été portée contre lui pour le moment... Mais je me doute bien que vous ne m'avez pas demandé de passer ici pour célébrer l'opération ou pour me présenter mademoiselle Hervieux. En passant, permettez-moi, mademoiselle, de vous féliciter ; non seulement pour l'aplomb dont vous avez fait preuve aujourd'hui, mais pour la découverte du message secret de votre mère. Si jamais la carrière d'agent spécial vous intéresse, faites-moi signe, conclut le directeur en lui tendant sa carte professionnelle.

—Merci pour l'offre, répliqua Anaïs en regardant la carte, mais j'aspire à une vie tranquille et reposante.

—Donc, reprit Sénécal en se tournant vers Patenaude, pourquoi teniez-vous tant à ce que je vienne vous voir immédiatement après l'opération policière ?

—Je vous ai dit que l'arrestation de Jasper constituait la première étape d'un plan... Il faut maintenant passer à la deuxième et pour ça, j'ai besoin de vous pour organiser une rencontre au sommet.

Sur ces mots, Patenaude entraîna Sénécal à l'écart pour discuter. Anaïs et les autres policiers auraient bien aimé savoir ce qu'ils tramaient...

21 juin 2011

À sept heures du matin, quatre véhicules VUS arrivèrent devant la résidence de Patenaude. Le détective monta dans un des véhicules à bord duquel Anaïs reconnut le directeur Sénécal. Elle fut invitée à prendre place dans un autre, tel que l'en avait informée Patenaude.

—Bonjour, mademoiselle Hervieux. Il semble que je serai encore votre chauffeur, aujourd'hui.

Anaïs mit quelques secondes à reconnaître Marco Watier, l'agent qui avait piloté la motocyclette lorsqu'elle avait quitté inopinément Keith Jasper dans le Vieux-Montréal.

—Bonjour, le salua-t-elle. Je ne vous avais pas reconnu avec votre uniforme de policier. Mais je ne comprends pas pourquoi j'ai encore besoin de protection.

—Considérant que vous avez été victime d'une tentative de meurtre hier et que ceux qui ont organisé cette opération proviennent du SCRS, nous voulons nous assurer qu'il ne reste pas de complices susceptibles de vouloir vous régler votre compte.

—Mais pourquoi ? s'étonna Anaïs. Tout ce que je sais a été dit. Je n'ai plus aucune valeur pour ces criminels.

—Je pense, et c'est uniquement mon avis, que vous aurez toujours une valeur symbolique pour ces criminels... Vous représentez leur échec.

—Est-ce que ça signifie que je risque d'être assassinée demain, dans cinq ans ou dans dix ans ?

—Je vous mentirais si je vous répondais non, mais pour le moment, nous avons décidé de vous garder sous protection policière rapprochée.

—Et le véhicule à l'arrière, celui qui est rempli de policiers, c'est aussi pour ma protection personnelle ? s'enquit Anaïs après avoir remarqué qu'ils étaient suivis par une des quatre voitures.

—Effectivement.

Assise à l'arrière du Suburban XL, Anaïs réfléchissait à sa nouvelle situation. Après avoir été suivie et espionnée par Hector Langevin, puis espionnée et poursuivie par le SCRS, c'était au tour du

SPVM de la suivre. L'idée d'être suivie, même pour assurer sa sécurité, la répugnait au plus haut degré. Aussi, dès qu'elle le pourrait, elle en discuterait avec le directeur Sénécal.

Lorsqu'elle sut que Patenaude se rendait à Ottawa, la jeune femme avait tenu à l'accompagner pour rencontrer E. Lewis, un des amis *Facebook* qu'elle n'avait pas été en mesure de contacter. Elle avait trouvé trois E. Lewis, avocats à Ottawa : Edward, Édith et Éric, et avait bien réfléchi au cours des dernières semaines pour tenter de découvrir lequel était le bon. Évidemment, elle avait envoyé un message à chacun quatre mois auparavant, mais n'étant pas retournée sur la page *Facebook* de son grand-oncle depuis qu'elle habitait chez Patenaude, elle ne savait pas si elle avait reçu des réponses. Elle aurait pu contacter les trois avocats et leur expliquer son histoire, mais sachant qu'elle était poursuivie par le SCRS, l'idée de laisser des messages indiquant son existence ne lui avait pas semblé prudente.

La semaine précédente, alors qu'elle préparait sa rencontre avec Jasper et qu'elle ressassait le passé, elle s'était souvenue d'un film qu'elle avait l'habitude de regarder au début des années 90. Elle ne se rappelait plus si son grand-oncle n'aimait pas le film pour son contenu ou parce qu'elle l'avait écouté en boucle pendant près de deux mois... Dans ce film intitulé *Pretty Woman*, l'acteur principal, Richard Gere, jouait le rôle d'un homme d'affaires dénommé Edward Lewis. Encore une fois, la réponse à l'énigme laissée par Hector Langevin se trouvait dans ses souvenirs d'enfance.

Elle avait tenté de joindre ce Edward Lewis au téléphone, mais n'avait pas pu lui parler directement. Elle avait insisté, pour finalement se faire dire que monsieur Lewis était en voyage et qu'il reviendrait le 21 juin. Son plan de match consistait donc à se présenter à son bureau et attendre toute la journée s'il le fallait. La fameuse liste des amis de son grand-oncle lui avait effectivement apporté la vérité, mais certainement pas la paix intérieure. Mais elle tenait tout de même à rencontrer tous les amis d'Hector Langevin. Elle se doutait bien qu'il y aurait encore des histoires de tsars et de complots russes imaginées par son grand-oncle, mais c'était important pour elle d'aller au bout de la liste et Lewis était le suivant.

Après deux heures de route, le véhicule roula vers le centre-ville d'Ottawa. Après être passé devant le Parlement, il tourna sur Vittoria, puis sur Queen. Il passa ensuite devant l'ambassade du Chili et s'arrêta

devant le bureau d'avocats *Norton Rose*. Anaïs et deux des agents qui occupaient l'autre véhicule se dirigèrent vers l'entrée de l'immeuble.

Au même moment, le véhicule de Patenaude arrivait à la résidence du Gouverneur général, à Rideau Hall. Quelques minutes plus tard, le directeur de la Gendarmerie royale, le directeur du SCRS, le chef de l'opposition, les chefs de la deuxième et troisième opposition, le ministre de la Défense nationale, le ministre de la Justice, le leader du gouvernement et le ministre de la Sécurité publique arrivèrent un à un au lieu de rencontre. Signe des temps modernes, tous devaient laisser leur cellulaire à l'extérieur de la salle de rencontre. Au total, quatorze personnes réunies à huis clos devaient régler la crise politique la plus importante de l'histoire canadienne. Aucun journaliste n'avait été avisé de la rencontre.

—Êtes-vous obligés de rester avec moi ? demanda Anaïs.

En regardant les policiers, elle sut tout de suite que ce n'était pas négociable. Après une courte discussion avec la réceptionniste, qui après avoir vérifié leur identité accepta de laisser monter les deux policiers armés, le trio se rendit au bureau d'Edward Lewis.

—Mademoiselle, dit la secrétaire, maître Lewis ne peut vous recevoir si vous n'avez pas de rendez-vous. Laissez-moi votre nom et nous vous appellerons.

—Je ne voudrais pas être impolie, madame, mais je dois rencontrer maître Lewis aujourd'hui, insista Anaïs en regardant tour à tour les deux policiers.

Son objectif n'était peut-être pas d'intimider la secrétaire de Lewis, mais c'est ce qui se produisit.

—Est-ce que je peux au moins vous demander le motif de cette rencontre ?

—Non, dit Anaïs. C'est personnel.

La secrétaire se rendit dans le bureau de l'avocat et en ressortit une dizaine de minutes plus tard avant d'annoncer :

—Maître Lewis pourra vous recevoir dans une heure.

—Merci, répondit Anaïs. Nous allons attendre ici.

—C'est parfait, consentit nerveusement la secrétaire.

—Hector Langevin... je suis vraiment désolé de vous décevoir, mais je ne le connais pas. Je n'ai même pas de page *Facebook*, alors je ne vois pas comment je pourrais être son ami *Facebook*!

—Auriez-vous un dossier au nom d'Anaïs Hervieux ? interrogea Anaïs.

L'avocat tapa le nom sur son clavier et un message indiquant l'échec de la recherche apparut.

—Encore une fois, désolé. Si vous pouviez me dire ce que votre grand-oncle m'aurait remis, ça serait peut-être plus facile.

—C'est complètement ridicule, je le sais, mais je n'en ai aucune idée.

Anaïs vivait une grande déception. Elle était certaine qu'elle parlait à l'ami de la liste de son grand-oncle, et pourtant, ça ne semblait pas être le cas. Une idée lui traversa l'esprit au moment où elle se préparait à quitter la pièce.

—Hector Levachov ?

Cachant difficilement son exaspération, l'avocat entra le nom dans le système de recherche. Cette fois, un bip se fit entendre. Il prit le téléphone et dit à sa secrétaire :

—Madame Cartier, pouvez-vous m'apporter le dossier LEV23478 ? Merci.

La rencontre avec maître Lewis se termina vers onze heures. Anaïs aurait aimé revenir à Montréal, mais les policiers qui l'accompagnaient l'informèrent que le véhicule n'arriverait que lorsque la réunion de Patenaude et Sénécal serait terminée.

—Et vers quelle heure cette réunion va-t-elle se terminer ? s'impatienta Anaïs.

—Aucune idée, lui répondit un des policiers. On nous avait initialement dit que tout serait terminé vers midi.

—Espérons qu'on ne passera pas la nuit à Ottawa, répliqua la jeune femme.

Vers 19h00, le cortège de VUS arriva finalement et Anaïs monta dans la voiture où se trouvait Patenaude.

—Désolé de vous avoir fait attendre. On devait en arriver à un accord et cela a demandé beaucoup plus de temps que prévu. Malheureusement, continua le détective en apercevant le regard interrogatif d'Anaïs, je ne peux t'en dire plus. Un jour peut-être. Et de ton côté, comment s'est déroulée la rencontre avec maître Lewis ?

Anaïs raconta tout : l'absence de dossiers à son nom ou à celui de Langevin et finalement, l'existence d'un dossier au nom de Levachov.

—Il semble que ton grand-oncle ne voulait pas que tu contactes Lewis avant d'avoir découvert la vérité sur tes origines.

—C'est exactement ça ! Il y avait seulement deux enveloppes dans le dossier Levachov. La première contenait l'information au sujet de la succession de mes parents. J'en suis l'unique héritière. J'hérite d'environ 300 000 \$. Ils avaient des épargnes, quelques placements et des contrats d'assurance. C'est quand même mieux que les 100 000 \$ que j'avais demandés à Jasper !

—Je ne comprends pas. Tes parents sont décédés il y a 27 ans et tu ne reçois ton héritage qu'aujourd'hui...

—J'avoue avoir eu la même réaction, mais en examinant le document, maître Lewis m'a expliqué que cet héritage avait été effectivement versé à Anaïs Hervieux, puis placé dans une fiducie par Hector Langevin. Depuis mes dix-huit ans, j'ai plein droit sur la fiducie.

—Sauf, poursuivit le détective, que tu ignorais l'existence de cette fiducie.

—Effectivement, c'est en lisant la lettre qui se trouvait dans la deuxième enveloppe que j'ai compris toute l'histoire. Tenez... prenez le temps de la lire, dit Anaïs en tendant le document.

Patenaude ouvrit la lumière de lecture de la voiture et déplia la lettre.

Anaïs Florence,

Si tu as cette lettre entre les mains, c'est que tu as résolu la dernière énigme que je t'ai posée.

Tu as aussi certainement compris que ma mère Catherine, ta grand-mère, était la cinquième fille du tsar, la seule survivante du massacre commis par les bolchevistes, et par le fait même, que j'étais

le successeur du tsar, bien que cette vérité ne soit connue que des Chevaliers de l'ordre de Saint-Georges, c'est-à-dire un nombre très restreint de personnes à travers le monde.

Évidemment, tu as saisi que je ne pouvais te laisser une simple lettre expliquant toute la situation sans te mettre en danger. J'ai eu la confirmation que tu étais suivie depuis plusieurs années, mais je suis certain que madame Lamarche t'a expliqué la situation en détail.

Je suis convaincu que ceux qui te suivent veulent s'assurer que jamais tu ne revendiqueras le trône impérial. Dans ses livres, ta mère a transmis de l'information au sujet de sa grand-mère et de ses origines, ce qui a entraîné sa mort. Ce sont des ennemis trop dangereux ; tu mérites une vie heureuse, loin de cet héritage maudit. Je ne peux te dire quoi faire, mais je te recommande de ne jamais rendre public qui tu es vraiment.

—Ton grand-oncle était convaincu que la mort de ta mère a été causée en raison de son titre royal, émit Patenaude après avoir interrompu sa lecture.

—En fait, il avait partiellement raison. Il semblerait qu'elle a toujours su qu'elle était de descendance impériale, d'où son attrait pour tout ce qui était russe : la langue, l'histoire et aussi, l'espionnage. Si elle n'avait jamais connu ses origines, peut-être ne serait-elle jamais devenue une espionne et qu'aujourd'hui, elle serait en vie.

—C'est possible. Et en te cachant tes origines, le but de Langevin était de te protéger, signifia Patenaude avant de reprendre sa lecture.

On te remettra toute l'information requise pour que tu puisses accéder à la fiducie créée avec l'héritage de tes parents. J'aurais aimé t'informer de l'existence de cet héritage avant, mais j'ai toujours soupçonné que les ennemis de la Sainte-Russie risquaient de te trouver dès que tu le réclamerais.

J'ai possiblement commis des erreurs, possiblement agi incorrectement, mais toujours dans le but de te protéger.

Je te souhaite tout le bonheur que tu mérites.

*Ton grand-oncle qui t'a toujours aimée.
Hector Langevin.*

—Il craignait tellement les ennemis de la Sainte-Russie qu’il n’a jamais vu le vrai danger qui te guettait ni ce qui se passait autour de ta mère, commenta Patenaude.

—Mais, c’était Hector Langevin... C’était sa vie, c’était son monde et c’est ainsi qu’il a vécu. J’espère simplement qu’il a vécu des moments heureux.

Une fois la voiture arrêtée devant le quartier général du service de police, sur la rue Saint-Urbain, Patenaude débarqua.

—Désolé, expliqua-t-il, je dois rencontrer quelqu’un. Je devrais être de retour dans une quinzaine de minutes.

Quelques instants plus tard, il se retrouva assis à une table, face au prévenu Keith Jasper, premier ministre du Canada.

—Henri Patenaude, le fameux Patenaude... J’aurais dû deviner que vous n’abandonneriez jamais cette enquête qui d’ailleurs, n’aurait jamais dû aboutir entre vos mains. Duquette est un con qui a tout fait foirer. Je n’aurais jamais pensé que mademoiselle Hervieux puisse un jour vous retrouver et vous convaincre de reprendre votre enquête. Elle a probablement obtenu votre nom dans la fameuse liste des amis d’Hector Langevin, liste que mes agents, tous des incompetents, n’ont jamais pu trouver.

Patenaude préféra ne pas commenter. Il savait que Ken Duquette, celui qui avait fait exploser l’automobile des parents d’Anaïs sur l’île de Montréal et non à Vaudreuil, territoire de la Sûreté du Québec, avait signé une entente avec le procureur général et débattait depuis plusieurs heures tout ce qu’il savait sur les activités illégales de Jasper. Le détective attendait le moment propice pour se servir de cette information.

—Toutefois, continua Jasper, je ne m’attendais pas à vous voir ici. J’aurais pensé rencontrer le procureur général ou le chef de police. Je me doute que si vous êtes ici, c’est sûrement pour discuter de sujets que les autorités officielles ne peuvent aborder.

—Vous avez en partie raison, je suis venu vous faire une offre officielle.

—Une offre ! Dans quel but ? Vous savez très bien que c’est une question de temps avant qu’on me libère. Cette histoire de trafic

de drogue ne tiendra pas la route devant un juge et vous n'avez aucune preuve réelle quant à mes pseudo activités d'espionnage. Je suis convaincu que les documents de Catherine Langevin ne prouvent rien.

—L'existence de ces documents a suffi à vous faire venir inconnu à Montréal...

—Si mademoiselle Hervieux avait eu de vraies preuves, c'est un million de dollars qu'elle aurait demandés.

—Sauf qu'elle n'avait nullement l'intention de prendre l'argent...

—Celle-là, je ne l'ai toujours pas comprise. La logique voulait qu'elle prenne la mallette et se sauve.

—Premièrement, je dois vous aviser que Ken Duquette a décidé de collaborer avec les services d'enquêtes, qui ont déjà suffisamment de détails pour vous écrouer pour le reste de votre vie et encore plus ; deuxièmement, *ils* ne permettront pas que vos activités d'espionnage soient rendues publiques.

—Et qu'arriverait-il si je décidais de raconter toute l'histoire au juge, en lui expliquant que j'ai été piégé dans cette affaire de drogue pour masquer des activités d'espionnage ? D'autres personnes que moi seraient éclaboussées...

—Et troisièmement, il semble qu'on ne vous laissera pas vous expliquer devant un juge, même si vous le vouliez.

—Que voulez-vous dire ? s'exclama Jasper qui jusque-là, était resté calme. Cherchez-vous à insinuer qu'un accident pourrait m'arriver si je décidais de ne pas plaider coupable aux accusations de trafic de drogue ?

Pour toute réponse, Patenaude regarda son interlocuteur, puis quitta la salle.

22 juin 2011

Stupeur à Ottawa

Hier soir, la population canadienne a été frappée par un tsunami. Le premier ministre Jasper a été arrêté dimanche après-midi à Montréal, alors qu'il effectuait une transaction de plusieurs milliers de dollars impliquant près de deux kilos de cocaïne. Jasper aurait été piégé avec un agent du SPVM. Devant le juge Tremblay, il a plaidé coupable aux accusations déposées contre lui, renonçant ainsi à un procès. Sa sentence sera connue d'ici quelques semaines. Les spécialistes s'attendent à une peine de vingt ans, avec possibilité de libération au tiers de sa sentence.

Outre Jasper, cinq employés du Service canadien du renseignement de sécurité ont été arrêtés relativement à cette affaire.

Jasper a été élu chef du Parti conservateur le mois dernier, lors de la convention du parti en remplacement de Hugh Travis qui tirait sa révérence après sept années au pouvoir. Jasper était auparavant ministre de la Justice, après avoir occupé la fonction de directeur du Service canadien du renseignement de sécurité.

Le Canada se retrouve aujourd'hui sans premier ministre et il faut remettre en question la légitimité du Parti conservateur à former le gouvernement, sachant que la lutte contre la drogue, incarnée par Jasper, était un fer de lance du parti.

La direction du parti conservateur n'a retourné aucun de nos appels.

(Journal du Matin, 22 juin 2011)

Anaïs déposa le journal. Elle aurait aimé discuter de la situation avec Patenaude, mais elle savait qu'elle devait se calmer avant de tenir des propos qu'elle risquait de regretter.

Voyant très bien que la jeune femme fulminait, le vieux détective, pour sa part, attendait qu'elle soit en état de parler avant de discuter de la une du Journal du Matin. Un silence de près de vingt minutes s'installa dans la salle à manger, jusqu'à ce qu'Anaïs finisse par dire :

—Vous savez que rien de cela n'est vrai. Vous avez négocié avec lui pour qu'il plaide coupable à la fausse accusation de trafic de drogue. C'est inacceptable et je dirais même que c'est immoral. Cet homme est un assassin ! Il a tué mes parents, en plus de Suzanne Larmarche et plusieurs espions. Il ne peut éviter de subir un procès pour ce qu'il a fait.

—Tu as entièrement raison. La morale et l'éthique ont depuis longtemps été mises de côté dans cette affaire. C'est triste, c'est malheureux, mais c'est le moyen de survivre dans le monde où nous vivons. Dans un monde idéal, ta mère aurait simplement appelé les autorités policières pour les informer du rôle que jouait Jasper et il aurait été jugé pour espionnage, trafic d'influence, meurtres et certainement pour des dizaines d'autres crimes. Dans le même monde idéal, il serait aujourd'hui jugé pour l'ensemble des crimes qu'il a commis, mais c'est impossible.

Remarquant qu'Anaïs s'apprêtait à lui répondre, Patenaude lui adressa un signe de la main pour qu'elle attende un peu.

—Il est impossible, pour le Canada, de reconnaître que celui qui a déjà occupé les fonctions de premier ministre, ministre de la Justice et directeur du Service canadien du renseignement de sécurité soit un espion qui a fourni aux Russes des milliers de documents provenant de nos alliées. Les conséquences d'un tel aveu entraîneraient des répercussions énormes : fermeture d'ambassades, expulsion du Canada de l'OTAN et possiblement, l'obligation de donner aux Américains l'accès à toute la documentation gouvernementale canadienne. Malheureusement, la sauvegarde de la réputation du pays est une cause plus importante que le meurtre de tes parents, sans que cela enlève quoi que ce soit à l'odieux des différents crimes qu'a commis Jasper.

—Je comprends votre point de vue, sauf qu'il sortira de prison dans quelques années et qu'il sera libre comme l'air... et cela, je ne peux l'accepter.

—C'est un homme marqué. Les chances qu'il sorte de prison dans six ans sont plutôt faibles.

—Que voulez-vous dire ?

—Toi, comment l'interprètes-tu ?

—Eh bien... que certaines personnes des services secrets n'ont pas aimé ce qu'il a fait et qu'ils vont lui régler son compte... mais merde, on est au Canada, pas en Russie !

—C'est vrai que nous sommes au Canada, mais comme je te l'ai dit, les règles morales et légales ne s'appliquent plus à cette affaire.

—Sauf que ça ne change rien... Il ne sera jamais jugé pour le meurtre de mes parents, conclut tristement Anaïs.

Retour à la vie normale

Anaïs se leva tôt, comme tous les matins depuis le dénouement de cette affaire qui s'était soldée par l'arrestation de Jasper. Elle savait que la vérité ne serait jamais rendue publique et que les détails relatifs au meurtre de ses parents ne seraient jamais connus. Cette situation qu'elle comprenait, mais n'acceptait pas, l'empêchait de profiter pleinement de sa liberté nouvellement retrouvée. La nuit, elle se réveillait frustrée et peinée, sans parvenir à se rendormir par la suite.

Quelques semaines plus tôt, elle avait signifié à Patenaude que maintenant qu'elle n'était plus recherchée et qu'elle avait de l'argent, elle entendait se dénicher un appartement ou un condo. Mais le détective lui avait indiqué qu'elle pouvait prendre tout le temps requis pour trouver quelque chose qui lui conviendrait pleinement. Jusque-là, elle avait cherché un peu, mais vraiment pas beaucoup. Elle savait fort bien que Patenaude avait remarqué son état dépressif et qu'il tenait à garder un œil sur elle.

Trois semaines auparavant, au lendemain de la résolution de l'affaire, un des premiers gestes d'Anaïs avait été de lire les courriels reçus depuis le mois de février... Il y en avait des centaines. Elle les avait lus du plus ancien au plus récent. Un fort pourcentage provenait de ses clients qui dans un premier temps, s'inquiétaient du retard, avant d'exprimer leur impatience et enfin, leur colère devant son silence. Chacun des courriels l'avait touché profondément. Elle savait qu'elle avait abandonné sa clientèle et qu'il n'y avait pas grand-chose à faire, sinon s'excuser. Évidemment, elle aurait aimé leur dire la vérité, mais... impossible. Elle avait donc raconté que des raisons personnelles d'une certaine gravité l'avaient forcée à un repos complet et qu'elle avait été dans l'incapacité d'accéder à ses courriels. Elle avait reçu une réponse de Tradubec disant poliment: «*Nous sommes heureux de recevoir de vos nouvelles et espérons que vos problèmes de santé sont réglés. Nous désirons cependant vous avertir que nous avons retenu les services d'un autre traducteur. Toutefois, si l'occasion se présente et que nous désirons à nouveau faire appel à vos services, nous vous contacterons*». Anaïs avait alors fermé son

ordinateur, en laissant des centaines de courriels non lus en attente de réponse. L'ordinateur n'avait pas bougé depuis ce jour.

La jeune femme regarda son ordinateur et après une brève hésitation, décida que ce ne serait pas aujourd'hui qu'elle poursuivrait la lecture de ses courriels. Elle regarda la cafetière, mais même l'envie d'un café ne l'habitait plus. Elle s'installa sur le sofa avec une couverture et fixa le mur devant elle, un mur devenu aussi vide que sa vie.

—Anaïs, lui dit Patenaude tout en lui apportant un café auquel il savait fort bien qu'elle ne toucherait pas, je pensais que tu avais besoin de quelques jours pour te remettre de cette aventure, mais je constate que ça ne s'améliore vraiment pas. Honnêtement, je pense que tu devrais appeler le docteur Kerouac. Tu as hérité d'amis qui peuvent t'aider, alors tu dois recourir à eux.

Au début, Anaïs se contentait d'écouter ce qu'il disait sans réagir. Mais au bout d'un temps, et pour la première fois depuis longtemps, il crut percevoir chez elle une activité cérébrale.

—Vous avez raison, dit-elle soudainement d'une voix déterminée après avoir réalisé qu'elle n'avait pas prononcé un seul mot depuis plusieurs jours. Je pense que je suis malade et que j'ai besoin d'aide.

Elle se leva et s'empara de son sac à dos qui se trouvait dans la garde-robe. Lui non plus n'avait pratiquement pas bougé depuis les événements du 20 juin. Elle en sortit un bout de papier et composa le numéro de téléphone qui y était noté.

—Bonjour, c'est Anaïs, la nièce d'Hector Langevin.

—...

—Oui, je vais bien. Euh... non. En fait, je ne vais pas bien du tout et j'aurais besoin de vous rencontrer.

—...

—Parfait. Je m'y rends immédiatement.

—...

—Merci.

—Tu veux que j'aille te reconduire ? demanda Patenaude.

—Non, merci. Je pense que ça me fera du bien de prendre l'air.

Après une douche, Anaïs franchit la porte. Pour la première fois depuis près de trois semaines, Patenaude observa un regain d'énergie chez sa pensionnaire.

Une fois assise dans l'autobus, la jeune femme ferma les yeux. Elle se revit dans une chambre blanche, entourée de médecins et d'infirmières qui semblaient tout heureux de la voir ouvrir les yeux. Elle n'avait que sept ans, mais était pleinement consciente qu'elle revenait de loin. Elle sentait à peine ses membres. Elle avait essayé de parler, mais sans trouver la force d'ouvrir la bouche. Ses yeux bien ouverts s'étaient alors lancés à la recherche des deux seules personnes qu'elle voulait voir : son père et sa mère. Mais ils n'étaient pas là. Ils l'avaient abandonnée.

Quelques jours ou semaines plus tard, elle ne s'en souvenait plus, elle avait fait la rencontre d'Hector Langevin, un homme assez âgé... Du moins, plus que son père. Il avait les cheveux gris et portait la barbe. Elle ne l'avait jamais vu auparavant et ce nom lui était inconnu. Le médecin venait de lui apprendre que ses parents étaient décédés lors de l'accident d'automobile qui l'avait plongée dans ce long et profond coma qui avait duré plus de trois mois. Il avait indiqué qu'elle irait vivre avec ce monsieur, conformément à la décision de ses parents.

«Je ne veux pas aller chez lui, je veux retourner chez moi, avec mon père et ma mère!» avait hurlé Anaïs en éclatant en sanglots. À partir de ce moment-là, elle avait gardé le silence pendant plusieurs mois, pour ne laisser échapper un cri de douleur qu'une fois de temps en temps.

Anaïs sursauta. Ce souvenir lui faisait mal. Il lui rappelait la mort, le meurtre de ses parents, mais aussi, Hector Langevin qui l'avait aimée profondément. De même, ce souvenir lui rappelait tout ce qu'elle n'avait plus. En fait, il lui rappelait qu'elle n'avait finalement rien. Elle arriva à destination environ quarante minutes plus tard. Connaissant les lieux, elle savait où aller.

—Bonjour, Anaïs. J'ai été surpris d'avoir de vos nouvelles. Je ne m'attendais pas à en recevoir, encore moins à vous voir, mais c'est un plaisir. Que puis-je faire pour vous ?

—Honnêtement, je suis souffrante et j'ai besoin d'aide. J'ai besoin de faire la paix avec moi-même...

—Je crois que vous êtes à la bonne place, répondit André Koulos.

—Je pense que j'ai compris la souffrance et le mal de vivre de mon grand-oncle, raconta Anaïs après avoir suivi le religieux et s'être

installée dans un fauteuil face à lui. Malgré tous ses efforts, ceux et celles qu'ils voulaient protéger ont disparu et sa vie est devenue vide. Je comprends sa souffrance, car aujourd'hui, je vis la même chose. J'ai abandonné ceux qui me faisaient confiance et je n'ai plus aucun avenir.

—Je vois que vous avez changé. Il y a trois mois, vous étiez superficiellement à la recherche de réponses et aujourd'hui, vous posez un diagnostic terrible sur vous-même. Que s'est-il donc passé ?

Anaïs avait promis que jamais elle ne raconterait les événements des derniers mois, mais elle devait le faire et, se dit-elle, ses confidences seraient couvertes par le secret de la confession. Pendant près de deux heures, elle déballa toute l'histoire, pendant que Koulos écoutait sans montrer aucun signe de compassion ou de jugement. Il l'écoutait tout simplement. Plus elle parlait, plus le nuage qui meublait son esprit s'éclaircissait.

—Comment appelleriez-vous le sentiment qui vous habite ? questionna Koulos. De la colère ?

—Non, je ne pense pas. Si j'étais en colère, je voudrais défoncer des murs alors que là, je ne pense qu'à sombrer. Je dirais de la déception. Je suis déçue de ne pas avoir compris qu'Hector Langevin m'aimait comme sa propre fille, déçue de ne pas avoir apprécié ma vie d'étudiante, déçue de ne jamais avoir vraiment su qui j'étais, déçue d'avoir été trompée par Thomas, déçue de notre système de justice, déçue de...

Anaïs arrêta, les yeux remplis d'eau. Koulos attendit près d'une minute avant de relancer la discussion.

—Vos déceptions prises toutes ensemble représentent une charge émotive qui viendrait à bout de la personne la plus forte. Votre sentiment est compréhensif. La première étape est de reconnaître la déception, la deuxième est de la comprendre.

—Comprendre ! s'exclama Anaïs. Je ne comprends pas...

—Vous vous dites déçue de ne pas avoir compris que votre grand-oncle vous aimait. Essayer de nuancer votre pensée ou du moins, d'isoler l'élément qui vous touche. Êtes-vous simplement déçue de ne pas avoir eu la possibilité d'échanger avec lui à ce sujet ?

—Un peu... Peut-être... J'aimerais tant retourner dans le passé et pouvoir faire les choses correctement, mais je sais que c'est impossible.

—Si tel est le cas, votre déception est légitime, mais je vous suggère de l'accepter et de passer à autre chose. Considérez cela comme une simple épreuve visant à faire de vous une meilleure personne.

—Plus facile à dire qu'à faire, rétorqua Anaïs.

—Vous avez raison. Je n'ai pas dit que c'était facile, car si ce l'était, vous l'auriez déjà fait.

Anaïs hocha la tête pour signifier son accord avec ces propos.

—Votre déception en lien avec votre relation avec Thomas est aussi légitime. Toutefois, si j'ai bien compris, il travaillait pour les services secrets et était formé pour l'infiltration. Il avait un boulot à faire et il l'a fait à merveille. Vous pouvez être déçue, mais encore ici, votre responsabilité est nulle. Vous n'y pouviez rien et vous devez simplement mettre cette histoire de côté.

—Je ne peux quand même pas tout oublier et repartir à zéro, rétorqua Anaïs.

—Ce n'est pas ce que j'ai dit et j'insiste là-dessus : mettre de côté ne signifie pas oublier, mais *déplacer* pour que ça ne nous empêche plus de poursuivre notre route. Prenez, par exemple, votre statut de princesse russe. Jusque-là, vous l'ignoriez. Il peut être décevant, pour vous, de ne pas l'avoir su avant, mais maintenant, vous le savez et vous avez de nombreuses années devant vous pour déterminer ce que vous ferez de cette information. Vous pouvez décider de revendiquer votre titre d'altesse Impériale ou de demeurer Anaïs Hervieux. Peu importe la décision que vous prendrez, elle vous apportera soit de la déception, soit du bonheur, selon l'angle avec lequel vous examinerez la situation.

—Vous voulez dire que je vois constamment le mauvais côté des événements et que c'est la raison pour laquelle je ressens tant de déception ? Que je devrais plutôt être heureuse de savoir que mon grand-oncle m'aimait, être heureuse qu'un inconnu m'ait sauvé la vie et aidé à traverser cette épreuve, me réjouir de mon titre royal et du fait que je peux décider moi-même de mon sort ?

—Effectivement. Le choix d'être déçue ou heureuse vous appartient.

Anaïs continua de discuter avec le père Koulos pendant près de trente minutes. Elle sortit de la rencontre sereine. Sa déception était légitime, mais son bonheur ne dépendait que d'elle.

Jacob

Dès son retour chez Patenaude, Anaïs constata l'absence de ce dernier. Elle aurait aimé lui parler de sa rencontre avec Koulos et lui dire qu'elle se sentait mieux.

Elle était décidée à mettre de côté ce qu'elle ne pouvait changer et à entreprendre enfin le ménage de ses courriels. Elle se fit un sandwich, puis s'installa devant son ordinateur. Dans un premier temps, elle envoya à la corbeille tout ce qui concernait son travail de traductrice et tous les pourriels. Ce nettoyage intensif lui demanda environ trente minutes. Après quoi, son attention fut attirée par un courriel de Jocelyn Robitaille. Elle se préparait à le supprimer lorsqu'elle se rappela qu'il s'agissait du véritable nom de Thomas.

Salut Anaïs,

On m'a informé de toute l'histoire et je suis estomaqué d'apprendre que des agents travaillaient en marge du système pour commettre des actes illégaux et mijoter ton assassinat. Tu as toutes les raisons du monde de me haïr et je n'ose même pas demander ton pardon. Je sais que ça fait cliché, mais je ne te considérais pas comme une mission.

Maintenant que la vérité est sortie et que tu connais mon vrai travail, je me disais qu'on pourrait recommencer à se voir sur de nouvelles bases dès que ma situation auprès de la justice sera clarifiée.

Anaïs savait que Thomas avait été arrêté quelques instants après Jasper. Il faisait l'objet d'une enquête, mais aux dires de Patenaude, il était lui aussi une victime de Jasper. L'envie de lui répondre et de lui exprimer ce qu'elle avait ressenti l'habitait. Mais elle se remémora sa discussion avec Koulos. Elle avait été victime d'un manipulateur professionnel qui possiblement, continuait de la manipuler aujourd'hui. C'était maintenant à elle de décider : avoir le dernier mot ou mettre tout cela de côté. Elle envoya le courriel à la corbeille.

Puis un courriel datant de quelques jours retint son attention. Il provenait d'Eugène Jacob, conservateur du musée qui avait hérité d'une partie importante de la fortune des Chevaliers de l'Ordre de Saint-Georges, fortune dont son grand-oncle était le gestionnaire. Le nom d'Eugène Jacob lui rappela la fameuse liste des amis *Facebook*. Elle avait oublié cette liste, mais il semblait bien que celle-ci se rappelait à elle.

Bonjour Madame Hervieux,

J'ai tenté de vous joindre en répondant au message Facebook que vous m'avez envoyé, mais en l'absence de réponse, j'ai pris la liberté de contacter la notaire Francœur pour obtenir vos coordonnées. Votre cellulaire ne semble plus en fonction, alors je tente ma chance avec ce courriel.

Si votre emploi du temps vous le permet, j'aimerais discuter avec vous de certaines toiles provenant de la collection Langevin.

De plus, votre grand-oncle me parlait régulièrement de votre talent. Il était persuadé que vous avez le talent requis pour percer dans le milieu artistique. Comme nous avons la chance d'accueillir à Montréal l'un des critiques d'art les plus réputés au monde, il serait bien si vous pouviez apporter quelques-unes de vos toiles récentes pour obtenir son avis.

Vous pouvez me rejoindre sur mon cellulaire au 514 555-9090.

Eugène Jacob.

«Finalement, se dit Anaïs en arborant son premier sourire depuis longtemps, je vais peut-être poursuivre ma carrière d'artiste...»

Deux heures plus tard, Anaïs se présenta au musée avec quelques-unes de ses plus récentes toiles. Eugène Jacob l'accueillit à l'entrée normalement réservée aux artistes et dignitaires. Il était accompagné d'Alejandro Uhart, un Sud-Américain qui se présenta comme étant un critique d'art s'intéressant aux jeunes artistes émergents.

Après quelques minutes de discussion au sujet d'Hector Langevin, que Jacob semblait avoir bien connu, ils parlèrent des œuvres d'Anaïs.

—Je n'ai jamais eu l'occasion de voir vos toiles, annonça d'emblée Jacob. Hector avait promis de m'en faire voir quelques-unes, mais malheureusement, il n'en a pas eu le temps.

Anaïs hésita avant de répondre. En temps normal, elle aurait spécifié que Langevin n'avait jamais vu ce qu'elle avait peint au cours des quinze dernières années, mais elle se rappela qu'elle était sûrement suivie lorsqu'elle étudiait en Arts à l'Université de Montréal. De ce fait, les photos des peintures qu'elle avait réalisées à cette époque s'étaient probablement rendues à lui.

—J'ai arrêté de peindre depuis quelques années, mais j'ai recommencé récemment. Je vous ai donc apporté trois de mes dernières toiles, comme demandé.

Sur ces mots, elle sortit les toiles d'un étui et les déposa sur des chevalets qui semblaient n'attendre qu'elles.

Jacob et Uhart les examinèrent pendant de longues minutes, en ignorant complètement la présence de l'artiste.

—Comment s'intitulent ces toiles ? s'enquit Jacob.

—Fuites 1, 2 et 3, répondit Anaïs qui tentait de déterminer si les deux spécialistes appréciaient ses oeuvres.

—Votre talent dépasse de loin ce que votre grand-oncle a laissé entendre, commenta Jacob. En fait, votre présence ici semble être le résultat d'une série de coïncidences. Il y a quelques mois, votre grand-oncle, mon ami Hector Langevin, léguait au musée toute sa collection de toiles... Au total quatre-vingt-cinq œuvres de grands maîtres et des meilleurs peintres contemporains. Mais je crois ne rien vous apprendre, mademoiselle.

—Mon grand-oncle a toujours été un grand amateur d'œuvres d'art, mais j'ai toujours pensé qu'il ne possédait que les vingt-quatre toiles qui ornaient les murs de la grande salle du manoir. J'imaginais qu'il vendait celles qu'il décrochait, mais apparemment, ce n'était pas le cas.

—Plusieurs étaient entreposées au sous-sol. Mais pour en revenir au vif du sujet, trois des toiles exposées dans la grande salle, comme vous l'appellez, ont été réalisées par un artiste qui m'est in-

connu. Et dans les trois cas, il s'agit d'œuvres qui sont vraiment impressionnantes. Leur présence entre Riopelle et Tamara de Lempicka nous a obligés à nous questionner, sachant qu'en matière d'art, Hector Langevin pouvait faire la classe à plusieurs experts. J'ai donc photographié ces toiles et ai fait parvenir les photos par courriel à des dizaines de spécialistes. En l'espace de quelques jours, j'ai reçu plusieurs réponses m'indiquant qu'il s'agissait d'œuvres signées par un artiste d'Amérique latine qui émergeait depuis quatre ou cinq ans ; un artiste qu'étrangement, personne ne connaissait.

—Une vingtaine de toiles de cet artiste ont été répertoriées à travers le monde, continua Uhart, mais la présence de trois toiles à Montréal a créé un engouement international. Sauf que nous n'avions aucune idée de leur provenance. Chacune s'est vendue à plusieurs milliers de dollars.

—Or, enchaîna Jacob, Hector m'avait déjà dit que sa nièce avait étudié en Arts et aussi, qu'elle avait voyagé en Amérique du Sud. J'ai donc eu l'idée de vous contacter pour savoir si vous possédiez de l'information au sujet de cet artiste.

—Je peux vous aider avec tout ce que mon grand-oncle a acheté entre 1987 et 1994, signifia Anaïs, mais malheureusement, je ne lui ai plus parlé depuis. Je me rappelle très bien la guerre des couleurs de Riopelle, comme je l'appelais à l'époque, ainsi que le Lempicka, tout comme je me souviens plutôt bien des trois toiles qui se trouvaient entre les deux... Il y avait entre autres une peinture de Lawren Harris, mais rien qui provenait d'Amérique du Sud. Désolée de ne pouvoir vous être utile.

—Erreur, la corrigea aussitôt Jacob, vous nous avez été très utile. Voyez-vous, lorsque j'ai contacté maître Francœur pour obtenir votre adresse courriel, j'ai obtenu votre nom au complet : Anaïs Florence Hervieux. Et comme votre grand-oncle m'avait mentionné que vous étiez très talentueuse, j'ai pensé un instant que vous étiez peut-être cette artiste.

—Désolée de vous décevoir, rigola Anaïs, mais je ne suis pas cette artiste. Aucune de mes toiles n'a été vendue aux enchères et à l'exception d'un petit restaurant, aucune galerie n'a présenté mes toiles...

—Mais je me suis dit, reprit Jacob en ignorant cette dernière réplique, que si Hector Langevin était la seule personne à posséder

des toiles de cet artiste, alors c'est que cet artiste avait une grande importance pour lui.

—Et, de poursuivre Uhart, tous les tableaux sont signés : *Flo*. En fait, leur signature est identique à celle qu'on retrouve sur vos toiles de la série intitulée *Fuites*...

Anaïs ne comprenait plus rien. Alors qu'elle restait immobile au milieu de la pièce, Jacob déplaça un rideau derrière lequel se cachaient les trois tableaux légués par Langevin. Elle reconnaissait ces toiles qu'elle avait peintes au Chili et qu'elle avait vendues pour assurer sa subsistance. Que ces toiles aient été récupérées par son grand-oncle ne la surprenait guère, maintenant qu'elle savait qu'il avait toujours veillé sur elle, peu importe où elle se trouvait, mais qu'elles aient causé un émoi sur la scène internationale la surprenait au plus haut point.

—Effectivement, confirma-t-elle d'une voix tremblante, c'est moi qui ai peint ces toiles, mais j'ai de la difficulté à croire qu'elles se vendent à travers le monde et je ne comprends pas comment elles ont pu prendre de la valeur !

—J'ai étudié en détail la progression de la valeur de vos œuvres, dit Uhart, et je me ferai un plaisir de vous l'expliquer. Mais le plus important, maintenant que nous avons retrouvé l'artiste, est d'organiser une conférence de presse et une exposition qui se déroulera ici à Montréal. Pour l'occasion, nous pourrions emprunter une dizaine de toiles...

Incrédule, Anaïs regarda ses deux interlocuteurs. Pas de doute, ils étaient sérieux.

—Je ne sais vraiment pas quoi dire, balbutia-t-elle. Je suis vraiment sans mots... Tout ceci me dépasse.

—Je pense qu'il serait opportun, indiqua Jacob après avoir senti la panique s'installer chez la jeune femme, de prendre un peu de temps pour faire davantage connaissance. Que diriez-vous de poursuivre cette discussion devant un bon repas ?

Anaïs et Uhart se rallièrent à cette dernière proposition. Une fois au restaurant, leur discussion se poursuivit pendant près de trois heures. Tout au long du repas, Uhart montra à Anaïs les photos de ses œuvres qui s'étaient vendues au cours des dernières années. L'artiste-peintre souriait en se remémorant la vie de bohème qu'elle avait menée au Chili. Lentement, elle quitta son état de panique et commença à apprécier la situation.

—Je suis d'accord avec votre proposition, mais je dois finaliser deux ou trois choses avant de devenir artiste à plein temps ! Je vous contacte d'ici quelques jours, dit-elle d'une voix enjouée.

Premier chapitre d'une nouvelle vie

Tard en soirée, Anaïs revint de sa rencontre avec Jacob et Uhart complètement transformée. Les toiles peintes au Chili sur une période de onze mois se promenaient autour du globe et le prix de chacune croissait de transaction en transaction, pour maintenant atteindre plusieurs milliers de dollars. Selon monsieur Uhart, le tout avait débuté lorsqu'un voyageur américain avait acheté une toile dans un restaurant de Santiago, avant de la rapporter aux États-Unis où il l'avait exposée dans sa galerie. L'œuvre avait retenu l'attention de la presse spécialisée, qui avait salué la découverte d'un nouvel artiste présentant une vision renouvelée de l'art populaire. Le propriétaire de la galerie s'était alors lancé à la recherche des autres toiles de l'artiste, connu sous le pseudonyme de *Flo*, sauf que la nouvelle s'était répandue et tout un chacun avait tenté de mettre la main sur les toiles de cet artiste, apparemment d'origine chilienne.

—Combien de toiles as-tu réalisées lorsque tu étais au Chili ? interrogea Patenaude après avoir écouté Anaïs lui raconter le récit de sa visite au musée.

—C'est vraiment une bonne question. Probablement une trentaine, peut-être un peu plus... peut-être cinquante. Monsieur Uhart m'a demandé de lui fournir leur description, mais comme je le lui ai expliqué, à l'époque, je peignais ce que je vivais, ce que je voyais... Je vendais mes toiles pour assurer ma survie. Je me souviens d'une dizaine d'elles... pas plus... Évidemment, je peux reconnaître ce que j'ai créé, mais en faire l'inventaire est impossible.

—Et que vas-tu faire, maintenant ?

—Maintenant ? Je pense que je vais aller me coucher, rigola Anaïs. Sérieusement, je ne sais pas encore. Ils veulent tenir une conférence de presse et une exposition à Montréal, mais ça me rend nerveuse. Et si ça n'intéressait personne ?

—Je pense que ces messieurs sont des professionnels du milieu et ils ne t'auraient rien proposé s'ils n'avaient pas la certitude que ce serait un succès.

—C'est ce que je me dis, mais je demeure incrédule. On dirait que c'est trop beau pour être vrai...

Depuis ses rencontres avec Koulos et Jacob, Anaïs avait un entraînement que Patenaude ne lui connaissait pas. Il l'avait connue désespérée, inquiète, découragée et probablement déprimée, mais jamais enthousiasmée.

—Je dois visiter trois condos en fin de journée. Je devrais trouver quelque chose d'ici quelques jours. Vous pourrez alors retrouver votre espace, informa Anaïs, un beau matin, en regardant autour d'elle.

—Je commençais pourtant à m'habituer à ta présence, sourit Patenaude. Je devine que tu as planifié ces visites hier soir lorsque tu es redescendue vers minuit pour travailler à l'ordinateur?

—Désolée si je vous ai réveillé. Je n'arrivais pas à dormir, car je pensais à trop de choses. Puis je me suis rappelé que je n'étais pas encore arrivée au bout de la liste des amis *Facebook*. J'ai donc effectué quelques recherches.

—Et puis... as-tu réussi à trouver Francine Filion? demanda le détective après avoir jeté un oeil dans son calepin.

—Non, et ça me fâche. Il y a environ quatre cents Francine Filion sur *Facebook*. J'en ai contacté une dizaine, mais aucune n'était amie avec Hector Langevin.

—Je pourrais te dire que tu n'es pas obligée de rencontrer toutes les personnes qui figurent sur la liste, mais je sais ce que tu me répondrais...

—Je me suis dit que je passerais à travers, alors je vais passer à travers. Il s'agit de la dernière énigme posée par mon grand-oncle et je sais qu'il aurait été déçu de me voir abandonner.

—As-tu regardé la page *Facebook* d'Hector Langevin?

—C'est une bonne idée, approuva Anaïs en se dirigeant vers son ordinateur. Je n'y avais pas pensé.

Puis, elle nota que Francine Filion avait laissé un message.

—Vous avez raison, lança-t-elle. Elle a effectivement répondu à mon premier message. Vous êtes un vrai pro des médias sociaux!

—Je commence à comprendre comment ça fonctionne, répondit Patenaude sans trop savoir si le compliment était sincère, mais je sais qu'ils en changeront le fonctionnement le jour où j'aurai tout compris!

—Voici ce qu'elle a écrit il y a deux mois : *Bonjour, madame Hervieux. Mes condoléances pour la mort de votre grand-oncle. Toutefois, je ne le connaissais pas vraiment. Hector Langevin était du même groupe que ma mère et moi lors d'un voyage organisé en Italie. Il était davantage un ami de ma mère, mais comme elle n'avait pas de page Facebook, je suis devenue amie avec lui pour qu'il puisse partager des photos de voyage avec elle. Je lui transmettrais bien l'information, mais elle est décédée l'an dernier. Je vous souhaite bonne chance dans vos recherches.*

—Du Hector Langevin à 100%! s'exclama Patenaude. Il a trouvé un moyen détourné pour devenir l'ami *Facebook* de la fille. Tu devrais lui écrire pour lui demander de la rencontrer.

—Ouais, répliqua Anaïs. Elle a pris un temps fou à répondre à mon message. Si je lui envoie un autre, elle risque d'y répondre dans un mois... Il faudrait que je lui parle directement, mais s'il y a une chose que *Facebook* ne nous permet pas de faire, c'est bien de parler directement à quelqu'un.

—Si tu veux la joindre, j'ai peut-être une solution...

—Quoi donc?

—Elle a mentionné que sa mère est décédée l'an dernier. Avant l'arrivée d'internet, lorsqu'une personne décédait, on publiait toujours un avis dans les journaux. Mais aujourd'hui, on affiche presque toujours ce genre d'information sur le site *avisdedeces.ca*. Il suffit de rechercher les décès survenus entre les six et dix-huit derniers mois contenant les noms Francine et Filion.

—Wow! s'écria Anaïs. Je suis vraiment impressionnée!

Les deux se mirent à la tâche et au bout de trente minutes, Patenaude s'exclama :

—J'ai trouvé! Huguette Champagne, décédée le 18 mai 2010 à Laval. On précise qu'elle avait une fille prénommée Francine et que celle-ci est mariée à Rolland Fillion.

—C'est bien, mais que fait-on, maintenant? Qu'est-ce que ça nous donne de connaître les noms de la mère et du mari de Francine Fillion?

—Puisqu'elle porte le nom de son mari, il est probable que son numéro de téléphone soit enregistré au nom de celui-ci. Il nous reste donc à trouver un Rolland Filion qui demeure à Laval et dont l'épouse s'appelle Francine.

Après une pause de quelques secondes, Patenaude ajouta :

—Et avant que tu me demandes pourquoi le téléphone serait au nom du mari, je te signale que c'est uniquement parce que c'était comme ça à l'époque.

—Une chose est certaine, il n'y a aucune Francine Filion habitant à Laval qui figure dans le bottin. J'ai vérifié.

—Il reste donc à chercher Rolland Filion.

—Bonjour, pourrais-je parler à madame Francine Filion, s'il vous plaît ? demanda Anaïs qui en était à sa sixième tentative.

—Oui, c'est moi.

—Vous vous souvenez peut-être de moi, Anaïs Hervieux. Je vous ai écrit à partir du compte *Facebook* de mon grand-oncle...

—Madame, rétorqua Francine Filion, je vous ai répondu. Je ne sais rien sur votre grand-oncle... Nous l'avons rencontré par hasard.

—Accordez-moi deux minutes et je vais vous démontrer que ce n'était pas une rencontre fortuite.

—Deux minutes...

—Vous avez connu Hector Langevin, un vieil homme qui disait vivre de ses rentes et qui prétendait avoir utilisé une importante partie de ses épargnes pour s'offrir ce luxueux voyage en Italie, n'est-ce pas ?

—Effectivement. Où est le problème ?

—Avez-vous lu que la fondation pour les enfants a hérité d'un manoir devant servir à l'aménagement de résidences pour les parents ?

—Oui, évidemment.

Anaïs s'attendait à cette réponse, car une recherche sur *Facebook* lui avait permis de découvrir que Francine Filion avait aimé cette publication de la fondation.

—Ce manoir fait partie de l'héritage d'Hector Langevin. Il était multimillionnaire. S'il était avec vous en Italie, c'est qu'il voulait que votre nom figure sur sa liste d'amis *Facebook* afin que je puisse vous rencontrer. Faites-moi confiance, ce n'était pas un hasard...

—Tout cela me semble étrange, en effet, mais je ne connais pas personnellement Hector Langevin et je ne sais vraiment pas de quelle façon je peux vous être utile.

—Peut-on se rencontrer pour en discuter? Je vous demande quelques minutes de votre temps...

—Ce sera difficile, car je suis très occupée.

—Dites-moi vos disponibilités et je vais me débrouiller.

Anaïs avait finalement réussi à prendre rendez-vous le jour même avec Francine Filion au café où elle avait rencontré Patenaude en février. Sans qu'elle ne sache trop pourquoi, elle se sentait nerveuse. Elle avait eu beau chercher qui était cette personne, elle n'avait rien trouvé. Pourtant, elle avait la certitude que sa présence sur la liste des amis de son grand-oncle n'était pas une erreur. Si Hector Langevin avait participé à un voyage organisé en Italie pour rencontrer cette femme et sa mère et qu'il s'était lié d'amitié avec elle par l'entremise de *Facebook*, ce n'était pas le fruit du hasard.

Et parlant de hasard, lorsqu'elle marcha vers l'arrêt d'autobus, elle rencontra Marco Watier, le policier qui conduisait la motocyclette, dans le Vieux-Montréal, de même que le véhicule qui l'avait transportée à Ottawa. Elle se doutait bien que ce n'était pas fortuit et qu'elle devrait s'habituer aux ombres...

Francine Filion se présenta à l'heure convenue. En la voyant, Anaïs eut la certitude que cette femme lui était inconnue.

—Bonjour, madame Hervieux. Après votre appel, je me suis dit qu'il serait effectivement très surprenant qu'un millionnaire participe à un voyage organisé en Italie. Moi, si j'avais des millions de dollars, je ferais le tour du monde en première classe... Vous avez peut-être raison quand vous prétendez que son seul but consistait à ajouter mon nom sur sa liste d'amis *Facebook*. Et comme il vous a légué cette liste, il semble évident que je représente un intérêt pour vous.

—C'est ce que je pense aussi, mais je ne vois pas ce que ça peut être. Étant donné que vous ne lui avez à peu près jamais parlé et qu'il ne vous a transmis aucun document...

—Vous avez raison, je ne lui ai parlé qu'en de rares occasions lors du voyage, mais j'ai beaucoup réfléchi après votre appel et j'ai trouvé une explication.

—Quelle est-elle? demanda Anaïs, à la fois enchantée et nerveuse.

—Vous ne le savez sûrement pas, car ça ne figure pas sur ma page *Facebook*, mais je travaille au ministère des Affaires sociales, plus précisément à la Direction de la protection de la jeunesse, et j'ai pensé que votre grand-oncle s'intéressait peut-être à un dossier dont j'ai la responsabilité. Et après vérification, j'ai eu la confirmation que c'était effectivement le cas.

Patenaude revint chez lui en fin d'après-midi après une bonne heure de marche. Le retour à un rythme de vie normale et la diminution de son niveau de stress avaient eu des effets positifs sur sa santé. Une fois rentré, il fut surpris de trouver Anaïs dans le salon et deux valises près de la porte.

—Salut. Je pensais que tu comptais visiter des condos ce soir... Pas que tu étais prête à déménager.

—Euh... non... bredouilla Anaïs, je ne déménage pas. Je pars en voyage.

—Ce soir ? C'est assez improvisé. Où vas-tu ? Au Chili ?

—Non, je pars pour Villeurbanne, en France.

—Où ? interrogea Patenaude qui éprouvait de la difficulté à suivre ce que disait la jeune femme.

—Près de Lyon. Je vais retrouver ma fille. Voyez-vous, continua Anaïs réalisant que le détective ne pouvait pas comprendre, madame Filion est responsable du dossier de ma fille à la Direction de la protection de la jeunesse. Elle est parvenue à se rappeler qui j'étais avant de venir à notre rencontre et a été en mesure de me fournir beaucoup d'informations. Entre autres, que le père d'Annabelle, Alexandre, essaie de me joindre depuis plusieurs années, qu'il considère que notre fille doit savoir qui est sa mère et que finalement, même s'il a obtenu la garde exclusive, rien ne m'empêche de la voir s'il est d'accord. Madame Filion avait son numéro de téléphone, alors je l'ai appelé sur-le-champ. Il a été surpris, mais semblait content. Il m'a invitée à passer voir Annabelle dès que je le pourrais et je lui ai indiqué que j'arriverais demain matin. Il a répondu que c'était parfait, qu'Annabelle serait heureuse de retrouver sa mère.

—Je suis vraiment content pour toi, signifia le détective.

—Je me doute qu’il faudra du temps pour bâtir une relation avec elle, mais il faut bien débiter quelque part et je suis prête à affronter mes responsabilités, même si je sais que ça ne sera pas facile.

—Je suis certain que tu vas réussir.

—Monsieur Patenaude, je ne sais pas comment vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi. Vous m’avez aidée, hébergée, encouragée... J’ai vraiment eu le sentiment que vous preniez soin de moi comme si j’étais votre fille.

—Ne me remercie pas ; tu m’as fait réaliser que je pouvais encore faire quelque chose d’utile. Je me considère chanceux de m’être trouvé sur ta route au moment où tu en avais besoin.

—Pas sur ma route, mais sur la liste des amis *Facebook* de mon grand-oncle... Et dans mon cœur, également, répliqua Anaïs, qui hésitait entre rire et pleurer.

En fait, elle avait les yeux pleins d’eau. Patenaude lui tendit une boîte de mouchoirs au moment où elle se préparait à essuyer ses larmes avec la manche de son chandail.

—Merci encore. Lorsque je reviendrai d’Europe, je trouverai un condo et viendrai chercher mes affaires. En passant, j’ai fait un détour par le manoir Langevin, aujourd’hui, et monsieur Grégoire m’a remis une boîte contenant des objets ayant appartenu à ma mère et à mon arrière-grand-mère. Je l’ai laissée sur la table de la cuisine. Pourriez-vous la ranger, s’il vous plaît ? Prenez-en très soin, son contenu est précieux et je voudrais un jour le léguer à ma fille.

—Pas de problème. Deux ou trois choses de plus à ranger ne me feront pas mourir, sourit Patenaude. Oh... je voulais te dire que monsieur Uhart t’a appelée cet après-midi pour savoir où tu en étais dans ta réflexion au sujet de l’exposition. Il semblait inquiet.

—Je vais le contacter à l’aéroport en attendant l’avion pour le rassurer et lui dire que je vais participer à l’exposition qu’il désire organiser. Voilà des années que je rêve de devenir une artiste célèbre... Je pense que je peux attendre encore quelques semaines...

